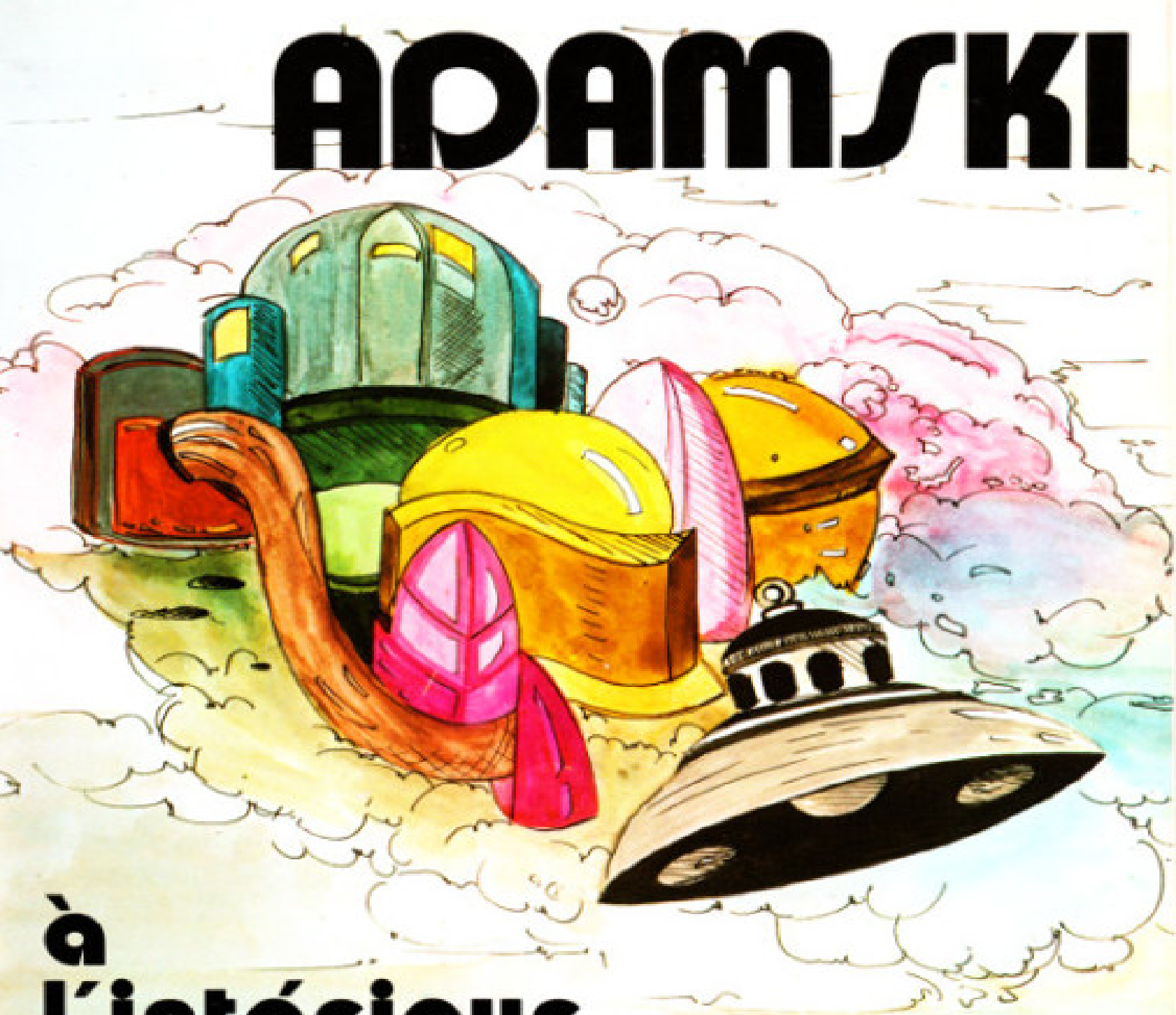
# ADAMSKI



# à l'intérieur des vaisseaux de l'espace

michel moutet
éditeur

**GEORGE ADAMSKI**
**À l'intérieur des vaisseaux de l'espace**

RESUME

Traduit de l'américain par MARC HALLET

Michel Moutet Editeur
Titre original: Inside The Space Ships © 1955 by George Adamski

Tous droits réservés
Agents : Curtis Brown Ltd/New-York — La Nouvelle Agence/Paris.

Traduction française :
© MICHEL MOUTET EDITEUR, 1979.

# INTRODUCTION

par Charlotte Blodget

Dans l'introduction de ce livre, je désire commencer par déclarer que bien que nul ne pourra se défendre d'en trouver le contenu fascinant, je suis pleinement consciente qu'à des degrés variés l'incrédulité va apparaître. Certains accepteront les déclarations de George Adamski selon lesquelles ses expériences dans les vaisseaux de l'espace furent des faits réels. Beaucoup, sentant la sincérité avec laquelle il raconte son histoire, le définiront comme un honnête homme abusé et classeront son aventure dans la catégorie des faits psychiques et mentaux. D'autres encore, habitués à rejeter tout ce qui n'est pas encore familier, prendront plaisir à écrire que tout cela n'est qu'une mystification.

Bien que j'ai eu l'occasion de voir des vaisseaux de l'espace en plusieurs occasions, tant ici aux Bahamas, où je vis, qu'à Palomar durant les semaines que j'y ai passé l'été dernier, je ne suis jamais entrée à l'intérieur d'un seul d'entre eux. Je n'ai pas davantage, à ma connaissance, rencontré un homme de l'espace. J'ai cependant rencontré George Adamski. Le connaître conduit au moins à une certitude : c'est un homme dont l'intégrité n'est pas contestable.

Après avoir lu « Les Soucoupes Volantes Ont Atterri », et comme je devais passer l'été en Californie avec les membres de ma famille, j'écrivis à M. Adamski, lui décrivant mes observations et lui demandant si je pourrais entrer en contact avec lui. Une invitation cordiale à le faire fut sa réponse. Je n'hésite

pas à dire que je fis ma première visite à Palomar Terraces avec quelque inquiétude. J'étais préparée à tout : du lunatique brillant à l'inoffensif mythomane ou peut-être même à un culte californien né dans le sillage de l'intérêt porté aux soucoupes volantes. Ce que je trouvai fut un homme très éloigné de tout cela et assez difficile à décrire.

Mais première réaction fut qu'un crime mineur avait été commis en permettant qu'une photo de lui aussi inadéquate fût publiée sur la jaquette de « Les Soucoupes Volantes Ont Atterri ». Non seulement Adamski était un homme bien de sa personne, mais sur son visage agréable était clairement peinte l'intégrité. C'est aussi, comme je le découvris durant mes semaines là-bas, un visage duquel ne s'efface jamais une expression de patience et de bonté. Cela ne veut pas dire qu'Adamski ait évolué au-delà du point où les petites irritations qui augmentent la pression sanguine des êtres inférieurs ont cessé de le toucher. Loin de là ! En cas d'incident, comme un tuyau récalcitrant dans ses mains de plombier improvisé ou quand il est incapable de trouver un marteau, il a un vocabulaire aussi normal que celui de n'importe quel homme. Mais son irritation s'étend rarement à une autre personne. Tous ceux qui trouvent le chemin de sa porte qu'ils soient ennuyeux, pestiférés ou belliqueux rencontrent la même courtoisie patiente que les gens intelligents, charmants ou importants. Bref, il possède la véritable compréhension et la compassion. Cela, couplé avec un sens de l'humour toujours en alerte, le rend très facile à approcher. Il ne demande à personne d'être en accord avec tout ce qu'il dit ou croit. Il a la véritable humilité qui empêche l'arrogance.

Le fait qu'Adamski possède plus de sagesse que d'éducation scolaire est, dans son cas, un

avantage, car cela le rend libre des chaînes qui trop souvent entravent les esprits académiques. Il est étonnamment bien informé sur la plupart des sujets y compris les événements mondiaux et leurs causes cachées. Peut-être est-ce à cause de cela qu'il paraît parfois un peu prophète. À part un total manque de besoin d'acquérir des biens matériels, ce qui pousse parfois certains à tirer profit de lui, Adamski se caractérise comme un homme bien équilibré.

J'incline à croire que la patience remarquable manifestée par Adamski doit avoir joué un grand rôle dans sa sélection par nos Frères des autres planètes en tant qu'un de leurs importants émissaires sur Terre. La patience d'Adamski n'est pas celle qui se manifeste par la quiétude et la satisfaction de s'assoir auprès d'un feu ou à l'ombre d'un arbre, mais bien la patience qui pousse à l'action. Par exemple, une fois qu'il devint convaincu de la nature extraterrestre des étranges objets qu'il avait vus dans les cieux, il commença à chercher à obtenir l'évidence photographique de leur réalité. Que cela allait être un projet de longue haleine devait être évident.

Les hasards du climat et le temps qu'il y consacra ne détournèrent pas Adamski de son but. En fait, cinq ans passèrent (de 1948 à 1952) avant que, parmi des centaines de tentatives, il obtint des différents types de vaisseaux spatiaux qu'il avait observés une ou plusieurs photographies réussies. Alors seulement considéra-t-il comme achevé le stade initial de ses recherches soucoupiques. Depuis lors, des photographies prises en de nombreux endroits du monde ont été rendues publiques, montrant les mêmes types de vaisseaux, corroborant ainsi la validité des photographies d'Adamski.

Léonard G. Cramp, M.S.I.A., réalisa des schémas orthographiques comparatifs de la vedette vénusienne d'Adamski et du vaisseau photographié par un garçon de treize ans, Stephen Darbirshire (la soucoupe de Coniston) et prouva que les deux étaient identiques en structure et proportions. Ces schémas se trouvent dans le livre de Cramp « Space, Gravity and the Flying Saucer » (un livre recommandé aux scientifiques et aux esprits techniques).

Avant de quitter Palomar Terraces, je suggérai à Adamski que pour ceux qui, inévitablement, demanderaient des « évidences concrètes », il devrait inclure dans son livre des témoignages de personnes n'ayant pas à rester silencieuses pour des raisons personnelles ou de sécurité, ou peut-être des photos prises à l'intérieur de vaisseaux de l'espace ou quelque objet fabriqué sur une autre planète. Bien que je comprenais l'opinion d'Adamski qui pensait que de telles évidences accompliraient en réalité peu de choses, je demeurais curieuse de savoir quelles réactions cela produirait auprès des amis et connaissances que je pourrais rencontrer. Il y avait parmi eux des scientifiques éminents, des professeurs de diverses disciplines et des personnes du beau monde.

Je découvris un intérêt plus grand pour les soucoupes que je ne l'avais imaginé. Mieux : non seulement il y avait peu de scepticisme eu égard au fait que ces étranges vaisseaux étaient dans nos cieux, mais on était également prêt à les accepter comme d'origine interplanétaire. Ce que peu étaient capables d'avaler c'était qu'Adamski avait vu et parlé à nos voisins des autres planètes et avait été emporté dans leurs vaisseaux. Un manque de connaissances approfondies à propos de l'espace était facilement admis. Le concept des distances infranchissables entre les

planètes n’est plus maintenu par un grand nombre de nos scientifiques ni même celui, vieillot, selon lequel « l’année-lumière » puisse encore servir de base à la mesure du temps. (N.d.T l’année-lumière n’est pas une mesure de temps, mais de distance !) Les courants de l’espace — à défaut d’un meilleur terme — sont admis comme un mystère qui reste à explorer. La conquête de la gravitation est encore du domaine du futur.

Comme la science a fait d’indéniables bons pendant notre existence, il est parfois facile d’oublier que nous sommes encore des enfants dans notre compréhension du vaste Univers dont nous ne sommes qu’une toute petite partie. Nous fermons les yeux sur le fait que continuellement à travers l’histoire les suppositions d’hier ont été remplacées par les découvertes du lendemain. Plus l’esprit humain croît en maturité et plus il réalise que les miracles sans fin d’une création infinie ne peuvent être mesurés par aucune des méthodes de mesure qu’il puisse concevoir. C’est excitant, non pas affolant, ni décourageant. Seul l’esprit immature rejette rapidement tout ce qui est en dehors de son expérience quotidienne ou au-delà de la compréhension de son imagination limitée.

En tant qu’étudiant de l’histoire et de la nature humaine, Adamski est conscient qu’en racontant des expériences si éloignées des événements ordinaires de cette planète, il se place lui-même dans la position d’une cible offerte aux attaques venues de sources prévisibles. Et, bien que je sache que toute allusion à sa « sanité » ou à la véracité de ses dires n’ont aucun effet sur lui, je sais aussi quelle importance il accorde à répandre la vérité au sujet des vaisseaux de l’espace et de leur mission amicale auprès des peuples divisés de notre Terre. À cause de cela et parce que j’ai

rencontré des demandes relatives à des « évidences concrètes » pour étayer les déclarations d'Adamski, je lui écrivis à nouveau pour lui demander s'il reconnaissait que quelque chose dans ce genre dut être inséré dans son livre. Je crois que la réponse qu'il me fit justifie son point de vue mieux que n'importe quel discours qu'on pourrait faire. Je demandai et reçus la permission de citer sa lettre telle qu'elle suit :

Palomar Terraces Star Route, Valley Centre, California

Chère Charlotte, j'ai lu votre lettre avec un grand intérêt et bien que ses différentes parties semblent logiques d'une part, d'autre part elles ne le sont pas. Je ne désire critiquer personne, mais la plupart des gens qui ont été éduqués dans une discipline particulière, sans tenir compte de ce qu'ils peuvent être ou de la position qu'ils occupent, sont souvent dominés par une foi trop grande dans les attitudes habituelles et conventionnelles.

Comme je vous l'ai dit, j'ai des témoins d'un de mes voyages dans un vaisseau de l'espace. Ce sont des scientifiques qui occupent de hautes positions. Quand ils pourront faire une déclaration, tout changera en l'espace d'une nuit. Cependant, étant donné qu'actuellement tout est classé secret pour des raisons de sécurité, pour l'instant ils doivent rester dans l'ombre. Quand ils penseront qu'ils pourront parler sans mettre en danger le pays et eux-mêmes, ils m'ont dit qu'ils le feraient grâce à la presse. Quand cela se fera-t-il ? Vos souhaits rejoignent les miens. Comme ils étaient avec moi à la requête des Frères, nous ne pouvons parler de ces choses pour l'instant, car de bonnes intentions peuvent avoir de mauvaises conséquences. Tout ce qui est fait prématurément peut ruiner un début plein de promesses.

Rappelez-vous aussi qu'il y a un autre aspect en ce qui concerne ce sujet de « l'évidence » et dont vous êtes informée de sorte que vous comprenez pourquoi nous devons attendre patiemment la réalisation de nos espoirs. L'autre jour j'ai reçu une lettre indiquant que de telles possibilités voient le jour et il semble qu'éventuellement un soutien viendra de cette source, ce qui sera une bénédiction pour le monde. Aussi, encore, je dois attendre avec foi, laissant au temps le soin de juger.

Je comprends votre point de vue à propos des témoins qui, libres de raisons personnelles ou de sécurité, auraient la possibilité d'étayer mes déclarations. Mais de même que les sceptiques mettent en doute mon témoignage, ne mettrait-on pas ceux-là aussi en doute ? Ce fut prouvé par le témoignage de ceux qui étaient là au cours du contact raconté dans « Les Soucoupes Volantes Ont Atterri ». Quand un critique est un critique, on peut lui apporter le Tout Puissant, il continuera encore à douter. L'homme moyen est prompt à douter de tout ce qui est nouveau pour lui.

En ce qui concerne des objets fabriqués sur d'autres planètes et que je pourrais montrer, serviraient-ils réellement à quelque chose ? Outre l'impossibilité de les montrer à tous les lecteurs du livre, on devrait encore faire face au même problème que pour les photos. Ne pouvez-vous prévoir des commentaires tels que « Adamski a fabriqué cela et a photographié ceci » ou « Qu'est-ce que ce gobelet ou ce matériau ont de différent par rapport à ce qu'on connaît ? ». Et de fait, à en juger par ce que j'ai personnellement vu à bord des vaisseaux de l'espace, il n'y a guère de différence apparente entre un gobelet vénusien et les milliers d'autres fabriqués sur Terre.

Regardez ce qu'ils ont dit à propos des photos qui montrent des objets entièrement différents de tout ce qui est fait ici sur Terre et qui ont été photographiés par de nombreuses personnes en différentes parties du monde ! Aussi, quelle que soit la façon dont vous y regardez, si une personne est incapable de reconnaître la vérité elle continuera à exiger des preuves pour combler ses propres besoins sans se soucier des autres personnes.

Les choses sont ainsi : celui qui possède la vie ne demande pas de preuve tandis que celui qui ne la possède pas demande, comme Jésus l'a dit, des signes qui ne lui seront pas donnés. Et quand bien même ils seraient donnés, l'incroyant ne les comprendrait pas. Les mots de Jésus restent exacts aujourd'hui.

Celui qui possède la vérité ne demande pas de preuve, car son être reconnaît la vérité qui en elle-même est une preuve. Et nous pouvons trouver une étrange corroboration de ceci à propos de « Les Soucoupes Volantes Ont Atterri ». Comme vous le savez, je vis de préférence dans la montagne plutôt que dans une ville où je puis rencontrer toutes les personnes intéressantes. Ce livre était plein de choses pour les psychologues, les psychanalystes et les critiques professionnels. Ils ne se privèrent pas de travailler là — dessus. Et pourtant, le livre a fait le tour du monde. Vous avez lu beaucoup de lettres que nous avons reçues et constaté que bien que quelques-unes étaient sceptiques et critiques, la plupart étaient élogieuses. Vous avez remarqué combien de gens racontaient leurs propres expériences dont elles craignaient de parler parce qu'elles manquaient, elles aussi, de preuves concrètes. Elles avaient tenté d'en parler à des amis et à des gens de leur famille sans résultat !

Ne sont-ce pas les autorités scientifiques et autres qui, par le passé, ont critiqué tout ce qui fut proposé pour le bien-être de l'homme ? Les sortes de preuves demandées étaient impossibles à donner, mais le temps et la patience ont finalement fait triompher ces idées. L'humanité est ce qu'elle est aujourd'hui grâce à ces gens et non grâce aux sceptiques ! Les choses ne sont pas différentes aujourd'hui. Mais laissez-moi vous assurer d'une chose. Les Frères ne nous trahiront pas si nous suivons leurs conseils de même qu'ils ne nous ont pas trahis dans « Les Soucoupes Volantes Ont Atterri ». Puisque nous les humains avons fait si peu pour répandre cette vérité, quelqu'un d'autre a dû s'en occuper grandement. Aussi, suivons l'exemple du premier livre, sans changer la manière de faire les choses. Je suis sûr que nous n'aurons pas tort d'agir ainsi. Laissons les critiques poser leurs questions ! Leur opposition même servira de stimulant à leur propre curiosité et les poussera à des recherches et des analyses plus profondes. La vérité triomphera toujours en dépit des opinions personnelles.

En ce qui concerne l'analyse du petit morceau de métal dont je parle dans le livre que vous avez tenu en mains, j'ai hésité à cause d'une expérience précédente. Il y a quelques années, je fis faire une analyse chimique d'un alliage métallique dont je savais avec certitude qu'il n'était pas de cette planète. Je pensai en premier lieu à une analyse et le donnai à un scientifique pour qu'il la fît. Lorsque je téléphonai la première fois pour connaître les résultats, cet homme avait l'air très excité. Mais lorsque je le rencontrai plus tard dans son laboratoire, il avait repris son contrôle (ou quelqu'un d'autre le lui avait fait reprendre) et il essaya d'écarter tout cela. Lorsqu'il déclara qu'il n'y avait rien

là-dedans qu'on ne put trouver dans un vieux morceau de métal, je persistai naturellement à demander une explication précise. Il admit alors qu'il y avait de légères différences de composition par rapport à des alliages habituels, mais il affirma que cela pouvait être dû à une différence de température ou un autre petit accident de ce genre au cours de la coulée du métal. Comme cela n'avait pas été remarqué sur le moment, cela rendait très improbable la reconstitution du même alliage.

Cette expérience fut une leçon pour moi et je n'ai aucun désir de perdre le petit morceau de métal que vous avez pu voir et dont je sais qu'il n'appartient pas à cette planète en le donnant à quelqu'un avant d'être certain que la vérité sera recherchée et rendue publique avec sincérité.

Je reconnais que ma sagesse est très petite en comparaison de celle des Frères. Aussi je leur laisse toutes décisions. J'ai des raisons de croire qu'ils cherchent à faire d'autres contacts en divers endroits du monde de telle sorte que personne, pas même les sceptiques, puissent m'accuser d'abuser un compagnon ou même de le payer pour étayer mes affirmations.

Peut-être les Frères des autres planètes attendent-ils que les humains aspirent à s'éveiller, à atteindre un stade où ils vivront mieux les uns avec les autres ? Peut-être la foi est-elle d'une importance capitale, pas la foi aveugle, mais celle de la connaissance qui vient de l'intérieur et qui ne peut s'écarter de ce qui est connu comme étant la vérité. Le premier livre contribua à un tel éveil. Le but de ce second est de stimuler cette activité et de la faire croître.

Dans le premier livre, il n'y avait aucune preuve scientifique pour étayer les événements qui y étaient relatés. Mais depuis sa publication des événements qui se sont produits dans différentes

parties du monde ont prouvé bien plus que tout ce que j'aurais pu prouver à l'époque où il fut publié. Cela s'est produit en dépit des forces de l'opposition qui, pour quelque raison, ne désirent pas que la vérité se dévoile. Il en sera de même avec ce livre. J'ai été bien protégé contre de nombreuses choses et aussi bien guidé. Les Frères ne m'ont jamais trahi, ne m'ont jamais laissé tomber. Aussi, si nous attendons patiemment et calmement, avec confiance, les choses se produiront comme elles le doivent. Il y aura plus de preuves à travers le monde que je ne pourrais moi, en tant qu'homme seul, en recevoir et en donner.

Toujours,
**George Adamski**

# AVANT-PROPOS

par Desmond Leslie

Lorsque j'écrivis « Flying Saucers Have Landed » avec George Adamski, je ne l'avais jamais rencontré. Mon éditeur et moi-même, nous fûmes d'accord sur le fait que son témoignage selon lequel il avait rencontré une soucoupe volante sur le sol comportait une évidence suffisante pour tenir compte de garantie. En novembre 1953, un mois après que notre livre fut publié, un objet presque identique à celui photographié par Adamski survola Norwich, dans le Norfolk et fut observé par sept membres de la British Astronomical association et de la Nowich Astronomical Society dont l'un, M. Potter, exécuta un dessin montrant la soucoupe avec un dôme et un cercle de hublots. Le dessin était presque identique d'apparence avec les photos d'Adamski.

Le 15 février 1954, deux jeunes garçons âgés de treize et huit ans prirent une photo d'un objet qui était descendu des nuages à Coniston dans le Lancashire. La photo était assez floue, mais cependant assez claire pour montrer la soucoupe, le dôme, quatre hublots et une boule du train d'atterrissage similaires aux photos d'Adamski. La seule différence, pour autant que laissait apparaître un examen rapide, était une différence d'angle de prise de vue. Cette photo semblait avoir été prise à un angle d'à peu près 25° par rapport à la verticale de l'axe de la soucoupe tandis que la photo d'Adamski correspondante avait été prise à un angle d'environ 50°. Un examen approfondi prouva que les jeunes garçons n'avaient pas truqué le négatif ou photographié une maquette

copiée sur la photo d'Adamski. Davantage de preuves de ceci furent plus tard fournies par Léonard Cramp (M.S.I.A. auteur d'un ouvrage scientifique récent intitulé « Space Gravity and the Flying Saucers ») qui, par un procédé de projections orthographiques, démontra que la soucoupe de Coniston était proportionnée exactement comme celle d'Adamski et que par conséquent si les garçons avaient voulu réaliser un modèle ils auraient d'abord dû réaliser des projections orthographiques et ensuite une maquette à l'échelle. Cela aurait exigé la coupe de plusieurs véritables courbes paraboliques sur un tour. Les garçons n'avaient pas accès à un tour et ne connaissaient rien des projections orthographiques. Et je doute qu'ils aient su comment découper des courbes paraboliques.

Beaucoup de gens avaient accusé Adamski d'avoir photographié un abat-jour. L'apparition d'un grand « abat-jour » au-dessus de Norwich et, plus tard, sa descente soudaine des cieux du Lancashire suggèrent que l'abat-jour en question devait avoir d'étonnantes qualités de propulsion y compris la capacité de voler au-dessus de l'Atlantique, à 6000 miles de la Californie. Il devrait également être noté que si Adamski avait photographié un abat-jour ou n'importe quel autre objet manufacturé on peut présumer que tôt ou tard un second objet similaire, provenant de la même chaîne de fabrication, entrerait en possession de quelqu'un et serait identifié. Les négatifs d'Adamski furent examinés par Pev Marley, le meilleur spécialiste du trucage photographique de Cecil B. de Mille, qui déclara que s'ils étaient truqués c'étaient les meilleurs trucages qu'il ait jamais vus. Ils furent également examinés par Joseph Mansour, chef de la Jetex Model Aircraft qui déclara qu'à son avis il ne s'agissait pas de

photos de maquettes, mais de grands objets d'environ 30 pieds de diamètre.

Je me rendis en Amérique et examinai tous les négatifs et l'équipement d'Adamski durant l'été 1954. Il avait un excellent télescope réflecteur de type Newton de six pouces. Sur l'oculaire, il fixait un appareil photo très primitif consistant tout au plus en une boîte, un obturateur déclenché par une poire et une fente à l'arrière pour introduire les plaques. Cet appareil se fixait directement sur l'oculaire du télescope qui agissait donc comme un objectif.

À l'aide de cet équipement, je photographiai une maquette de soucoupe volante suspendue à une certaine distance. Le résultat ressemblait exactement à un modèle miniature de soucoupe suspendu à quelque distance.

Les témoins du contact du 20 novembre 1952 me racontèrent leur propre histoire. Ils avaient observé le grand vaisseau cigaroïde dépourvu d'ailes quand il passa le matin sur Desert Center. Ils avaient vu Adamski parlant avec une autre personne qui était vêtue d'un habit d'une pièce brunâtre. Quand ils rejoignirent Adamski après le départ du visiteur, ils avaient tous examiné les deux séries d'empreintes dans le désert, celles d'Adamski et les autres, comparables à celles que laisserait une chaussure de femme de pointure 4. Des moules de plâtre furent pris, dont l'un figure sur mon bureau à l'heure où j'écris. Les traces d'Adamski conduisaient à nouveau au groupe tandis que les autres disparaissaient subitement là où la soucoupe s'était posée.

Au mois d'août, je visitai l'endroit exact et découvris que bien que la température avoisinait 100 °F mes pieds laissaient des empreintes bien définies. J'attribue la fermeté du sable au fait que je me tenais sur un ancien cours d'eau et

qu’en sous-sol il y avait encore peut-être de l’humidité.

Les six témoins du contact d’Adamski (le Dr et Mme Williamson, M. et Mme Al Bailey, Mme Lucy Mc Ginnis et Mme Alice Wels) affirment que des avions de l’Air Force volant à basse altitude firent des cercles au-dessus d’eux durant tout cet épisode. Ceci n’a jamais été confirmé ou infirmé par l’Air Force.

Adamski ne fut pas le premier à clamer un contact avec un vaisseau spatial qui aurait atterri. Six mois plus tôt, en juin 1952, Truman Bethurum, un mécanicien qui était engagé dans un projet de construction à Mormon Mesa, dans le désert de Mojave, déclara avoir eu plusieurs contacts avec l’équipage d’une grande soucoupe qui l’invita à monter à bord. Bethurum m’apparut avoir trop peu d’imagination pour avoir inventé son histoire. Il apparut aussi que son patron, E.E. White, de la Wells Cargo (pas Fargo !) Construction Compagnie avait vu la soucoupe approcher à une distance de 1 mile et demi et avait cru voir, dans la lumière qui baissait, un avion désemparé. À une autre occasion, White et d’autres virent deux membres de l’équipage de la soucoupe. Je ne crois pas que Bethurum comprit complètement ce qu’il avait vu ni ce que lui dirent ces étranges visiteurs, mais seulement je crois qu’il y eut une quelconque expérience avec un objet extraterrestre et son équipage. Comme c’est si souvent le cas, l’histoire se déforma en étant racontée. Mais il existe une bande magnétique sur laquelle, effrayé et tracassé, Bethurum raconte ce qui lui est arrivé alors que cela était encore frais dans sa mémoire.

Mes impressions à propos de Bethurum furent qu’il était un homme naturel et pas du tout imaginatif, simple, mais sincère, et faisant face au même genre de difficultés qu’un natif de la

jungle brésilienne essayant de décrire à son village l'hélicoptère et son équipage d'hommes blancs qu'il aurait vus atterrir.

Avec Daniel Fry, ce fut une histoire différente. Fry était un ingénieur qui, en 1950, travaillait pour le gouvernement au White Sands Testing Ground, à New Mexico. Selon lui, un après-midi, une petite soucoupe atterrit et une voix l'invita à monter à bord. Cette voix venait d'une sorte de radio, car le vaisseau était contrôlé à distance par le vaisseau mère. Elle expliqua dans les grandes lignes la construction et la propulsion de l'engin. Le témoignage de Fry est l'opposé de celui de Bethurum : technique, précis, typique d'un ingénieur habitué aux faits. Fry déclara que son contact se fit il y a quatre ans, mais à l'époque il en parla à très peu de gens par peur de perdre son emploi et d'être pris pour un fou.

Peu après que je le rencontrai, il se proposa (certains disent qu'il y fut contraint) pour un test au détecteur de mensonges à la TV. Étant un ingénieur, Fry prit la précaution de faire son propre test pour voir si le détecteur pourrait correctement détecter ses mensonges. Pour cela, il donna délibérément un faux âge, un faux lieu de naissance, etc. que le détecteur enregistra comme autant de vérités. Concernant ses expériences, le détecteur indiqua qu'elles étaient mensongères. Après cela, une de nos enquêtrices, Mme Manon Darlaine, de Hollywood, écrivit à ce propos à son ami J. Edgar Hoover, chef du F.B.I. Hoover répondit que le détecteur de mensonges était totalement indigne de confiance puisqu'il enregistrait tout au plus les changements émotionnels. Pour cette raison, il avait condamné son utilisation dans les investigations criminelles. Le test personnel de Fry, fait à l'insu de l'opérateur, démontra fort bien que ce genre d'investigation était sans valeur.

Ces trois hommes, Adamski, Bethurum et Fry, déclarent que leurs expériences sont concrètes et physiques, n'ayant aucun rapport avec le royaume du psychisme. Ils sont réalistes dans leurs conversations, insistant sur le fait que, pour autant qu'ils puissent en juger, ils furent tout au plus présents là où des membres d'une civilisation plus avancée que la nôtre nous rendirent visite. Ils s'imposèrent à moi comme des hommes en qui on peut avoir confiance, anxieux de dire la vérité et admettant qu'il était difficile de rapporter une pareille expérience avec des mots ordinaires. Sans aucun doute, le natif de la jungle qui aurait rapporté l'atterrissage d'un hélicoptère aurait aussi souffert de ceux qui rejettent les superstitieux.

À propos de superstition, il est intéressant de remarquer que les lunatiques, parmi les psychistes mal entraînés, s'occupent à présent des soucoupes volantes. Ils risquent ainsi de discréditer toute l'affaire.

Il serait dommage que la vérité soit perdue sous un écran de fumée de non-sens. Car si les soucoupes sont réelles, alors notre planète est au bord des plus grandes découvertes scientifiques, sociales et philosophiques depuis l'aube des temps.

Un associé de l'Amérique du Sud, Éd. Martins, vint au mont Palomar alors que je m'y trouvais avec Adamski au mois de juillet. Il apportait plusieurs rapports d'atterrissages d'Amérique du Sud qui semblent être du même style : de grands vaisseaux circulaires avec à l'intérieur des êtres humains d'apparence normale, de puissants champs de force électromagnétique entourant les vaisseaux...

Du Canada nous reçûmes un rapport personnel d'un fabricant de montres, M. Galbraith, qui vit près de Swastika, en Ontario. En 1948, il déclare avoir

vu deux grands vaisseaux atterrir. Dans les deux cas, un homme sortit et recueillit des échantillons du sol. L'homme paraissait amical. Mais le champ de force qui émanait du vaisseau était si puissant que — pour utiliser les mots de Galbraith — « il aplatit les herbes et me renversa sur les talons ». Dans le second cas, un policier patrouillait dans la forêt à la recherche d'un criminel. Ils virent la lumière dans la forêt, mais furent incapables d'approcher, rencontrant, à ce qu'ils disent, un mur invisible. Galbraith dit que ce mur d'énergie empêchait son approche bien qu'il pouvait voir clairement le vaisseau qui était de l'autre côté du bois et ses occupants qui le regardaient en souriant de façon rassurante. Ce mur invisible figure dans quelques récents rapports d'atterrissages en France et en Italie. L'ennui, avec ces rapports européens, est qu'ils furent presque tous faits par des fermiers terrifiés. Quand un homme est terrifié, il ne peut rapporter correctement ce qu'il a vu. Un associé, Jef Athierens, reporter en Belgique, me dit qu'il avait personnellement interviewé certains de ces fermiers. Il était convaincu qu'ils avaient vu atterrir « quelque chose de très inusité », mais il était bien difficile de dire ce que c'était en tenant compte des éléments de peur qui perturbent les témoignages.

II y eut beaucoup d'autres rapports d'atterrissages durant les deux dernières années. Certains se sont avérés être des farces évidentes, catégorie dans laquelle s'ajouteront encore sans aucun doute bien d'autres cas. Je ne crois pas que tous les cas soient le résultat de farceurs ou de mystifications. Le seul ennui est que contre tous les témoignages nous ayons tout le poids de l'astronomie moderne qui affirme avoir bien démontré que la vie sous notre propre forme est impossible dans notre système. L'une ou l'autre

chose doit être fausse. Il est trop facile de rejeter les témoignages d'une poignée d'hommes au nom de la science, mais c'est ce que l'on fait. Les affirmations selon lesquelles le monde était rond, que la cire pouvait enregistrer les sons, que l'éther pouvait transporter des ondes radio, que des rayons pourraient pénétrer et voir à l'intérieur de la matière, qu'un plus lourd que l'air pourrait voler, ont toutes été rejetées en leur temps comme impossibles et contraires aux connaissances scientifiques. Le dernier livre paru concernant la planète Mars a été écrit par le Dr Hubertus Strughold (« This Green and Red Planet »). Il démontre que si nos instruments et leurs informations sont corrects la vie organique et intelligente telle que nous la connaissons ne pourrait subsister plus de dix secondes sur Mars. Mais Strughold termine en admettant que peut-être nous ayons négligé un « éventuel facteur important » et réellement la seule façon pour nous d'être sûr est de voyager jusque-là et d'y aller chercher des renseignements de première main.

Il y a une alternative : que des hommes de ces étranges mondes soient les premiers à nous visiter. Qu'ils nous révèlent un peu de leur art, de leur vie, de leur savoir, de leur science, de leur religion et de leur philosophie, ce dont nous pourrions bénéficier.

C'est exactement ce que certains jurent sur leur propre vie qui est arrivé. George Adamski, l'un d'eux, raconte les nombreuses heures enchanteresses qu'il passa en compagnie d'hommes de mondes très hautement évolués et il a essayé de rendre un peu de la beauté spirituelle de leur savoir et de leur philosophie.

De prime abord, il semble qu'il n'y ait que deux façons de prendre ce document étonnant. Ou il est vrai, ou il ne l'est pas. Je ne peux prouver au lecteur qu'il est vrai, mais je ne puis davantage

prouver qu'il ne l'est pas. Chacun aura à décider par lui-même.

Mais réellement, il est un peu tôt pour lancer la controverse. La meilleure chose à faire est de lire et d'étudier les enseignements donnés, car ils peuvent être d'une grande aide et profiter à beaucoup. Lorsqu'ils auront été largement absorbés et — on l'espère — mis en pratique, d'autres gens qui ont eu des expériences similaires apparaîtront, se feront connaître et valideront les affirmations de ce pionnier solitaire.

La première chose pour lancer une vérité (ou plutôt une parcelle de l'Unique Vérité) en ce monde a toujours été l'affrontement avec le ridicule et les cris de « fraude ». Le pionnier est par nature en avance de quelques décades sur son temps. Il est injurié par ses semblables dont les petits-enfants secoueront la tête en pensant à tous les remous que firent des déclarations qui, pour eux, seront devenues des faits de la vie quotidienne.

Jusqu'à ce jour futur, Adamski se trouvera dans la même position peu enviable que le natif de la jungle brésilienne à qui on aura proposé de faire un tour en hélicoptère. Il aura fait ce voyage, mais l'hélicoptère ne sera plus là. Il essayera de raconter ce voyage aux membres de sa tribu, mais il n'y aura pas de mots dans sa langue pour décrire correctement ce qui s'est passé.

En usant d'un langage simple, Adamski s'est arrangé pour nous donner un aperçu d'une civilisation que nous pouvons envier, une civilisation que nos petits-enfants auront peut-être le bonheur de connaître. De qui dépend la décision ? Qui décidera si les générations futures prendront la voie qui les mènera à écouter la musique des sphères ou si après mutations elles vivront dans des grottes et creuseront

désespérément le sol empoisonné d'un monde où triomphera l'horreur ?

Nous prendrons la décision ! Elle est dans nos mains. L'humanité est confrontée à un ultimatum : vivre la Vie ou périr à jamais. Au sein de cette querelle atomique larvée et de ces gens terrifiés apparaît un flash de lumière. Il émane d'un vaisseau cristallin dans lequel nous croyons qu'il y a des hommes qui ont maîtrisé leurs passions et nous aideront à maîtriser les nôtres si nous les écoutons. Nous ne pouvons nous permettre de les ignorer. Nous ne sommes pas dans une position qui nous permette de nous assoir et de couper les cheveux en quatre alors que les fondements mêmes de l'humanité sont en péril.

Aussi, lisez ce qui suit avec un esprit ouvert et jugez par vous-mêmes si ces enseignements sont l'écho de la vérité.

# LE RETOUR DU VÉNUSIEN

Los Angeles est une cité de lumières et de bruit, de ruées et d'agitation contrastant de façon frappante avec la douce lumière étoilée et la paix de ma maison de la montagne.

C'était le 18 février 1953. Je n'étais pas venu dans la cité pour me distraire, mais parce que j'y avais été conduit par la sorte d'intuition pressante que j'ai décrite dans « Les Soucoupes Volantes Ont Atterri ».

Selon une habitude de plusieurs années, je m'inscrivis dans un certain hôtel du bas de la ville. Après que le garçon eût porté ma valise dans la chambre, reçu son pourboire et qu'il se fut retiré, je restai debout, incertain, au milieu de la chambre. Il n'était que 16 heures environ et puisque je ne savais pas vraiment ce qui m'avait amené là, je me sentais assez désorienté. Je m'installai à la fenêtre où je regardai l'activité de la rue. Nulle inspiration ne pouvait certainement venir de là. Prenant une décision soudaine, je descendis, traversai le vestibule et me dirigeai vers le bar. Le garçon me connaissait et bien que sceptique par nature, après avoir parlé avec moi et avoir vu mes photographies de soucoupes volantes, il était devenu vivement intéressé et me salua cordialement. Après que nous eûmes bavardé un moment, il me dit que beaucoup de gens avaient été intéressés par ses récits à propos des soucoupes et lui avaient demandé de leur donner un coup de téléphone si d'aventure j'étais de passage.

Il attendait ma réponse, mais je pouvais difficilement répondre. Momentanément du moins, je n'avais aucun projet. Bien que je ne me sentais

pas particulièrement d'humeur à donner une conférence d'information à un groupe d'étrangers, d'autre part cela me paraissait un moyen aussi bon qu'un autre pour passer le temps en attendant que... Eh bien, ce que j'étais en train d'attendre ! Je donnai mon accord et bientôt tout un groupe d'hommes et de femmes fut rassemblé. Leur intérêt semblait sincère et je répondis à leurs questions du mieux que je pus.

Il était près de 19 heures quand je m'excusai et descendis la rue pour aller dîner à quelques pas de là. Je désirais être seul, avec pour compagnie le sentiment persistant que « quelque chose allait arriver incessamment. »

Après avoir mangé, je retournai à l'hôtel. Dans le vestibule, il n'y avait personne que je connaissais et le bar n'avait plus d'intérêt pour moi. Soudain, je me rappelai, Mademoiselle M. une de mes jeunes étudiantes qui habitait dans la cité. Elle n'avait pas pu venir dans notre montagne depuis un certain temps et elle m'avait demandé de lui téléphoner quand je descendrais en ville. J'allais à une cabine téléphonique et formai son numéro. Elle parut enchantée de m'entendre. Elle m'expliqua que n'ayant pas d'auto il lui faudrait à peu près une heure pour arriver par le bus.

J'achetai un journal du soir et, pour éviter de rencontrer quelqu'un qui pourrait me reconnaître, je l'emportai dans ma chambre. Après avoir lu ce qui m'intéressait, je me forçai à parcourir des articles que j'aurais normalement laissés de côté, et ce, afin de contenir l'agitation qui envahissait à présent ma conscience entière.

Avant que l'heure fût arrivée, je descendis au vestibule pour attendre Mademoiselle M. Elle arriva environ 15 minutes plus tard. Nous parlâmes ensemble un bon moment et je réussis à éclaircir certains problèmes qui, rivés dans son esprit,

avaient pris une importance hors de proportion. Sa gratitude était touchante et elle me dit qu'elle avait constamment eu à l'esprit l'idée et l'espoir que je viendrais en ville et que je l'aiderais.

Comme je marchais avec elle vers le coin de la rue où elle prenait le car, je me demandai si l'appel urgent qui m'avait atteint dans les montagnes pouvait avoir été son message télépathique. Mais quand je retrouvai mon calme dans le vestibule de l'hôtel, je compris que ce ne pouvait être la bonne explication. Ce sentiment était toujours en moi, plus fort que jamais.

Je regardai à la montre de mon poignet et vis qu'il était 22 h 30. L'heure tardive et le fait que rien de significatif n'avait encore eu lieu engendrèrent en moi une vague de découragement qui me parcourut tout entier. Juste à ce moment de dépression, deux hommes s'approchèrent et l'un d'eux m'appela par mon nom.

Tous d'eux m'étaient complètement étrangers, mais il n'y avait aucune hésitation dans leur manière de se présenter et rien dans leur apparence pour indiquer qu'ils fussent autre chose que des hommes d'affaires assez jeunes. Comme j'avais fait des conférences à Los Angeles, parlé à la radio et paru à la télévision, comme j'avais en outre reçu dans ma maison de Palomar Gardens bien des gens venant de Los Angeles une telle approche d'étrangers n'était pas une expérience extraordinaire.

Je notai que les deux hommes étaient bien proportionnés. L'un d'eux mesurait un peu plus de 1,80 m et paraissait être au début de la trentaine. Son teint était vermeil, ses yeux bruns foncés, avec une sorte de lueur qui traduit une grande joie de vivre. Son regard était extraordinairement pénétrant. Ses cheveux noirs ondulaient et étaient coupés selon notre mode. Il

portait un complet d'homme d'affaires brun foncé, mais pas de chapeau.

Le plus petit paraissait plus jeune et je jugeai que sa taille avoisinait 1,70 m. Il avait un visage rond et jeune, un teint clair et des yeux d'un bleu gris. Ses cheveux également ondulés et coupés à notre mode étaient de la couleur du sable. Il était vêtu d'un complet gris et ne portait pas non plus de chapeau. Il sourit et s'adressa à moi par mon nom.

Comme je répondais au salut, il me tendit la main et quand elle toucha la mienne une grande joie m'envahit. Le signe fut le même que celui qui m'avait été donné par l'homme que j'avais rencontré dans le désert le mémorable 20 novembre 1952. Par conséquent, je compris que ces hommes n'étaient pas des habitants de la Terre. Néanmoins je me sentis entièrement à l'aise quand nous nous donnâmes une poignée de main et que le plus jeune dit :

Nous venions ici pour vous rencontrer. Avez-vous le temps de venir avec nous ?

Sans me poser une seule question, sans la moindre appréhension, je dis : je me mets entièrement entre vos mains.

Ensemble nous quittâmes le vestibule, moi marchant entre eux. Après avoir dépassé un pâté de maisons au nord de l'hôtel, ils tournèrent dans un parc à autos où ils avaient une auto qui attendait.

Ils n'avaient pas parlé pendant ce court moment ; cependant, intérieurement, je savais que ces hommes étaient de véritables amis. Je ne sentais aucune nécessité de leur demander où ils se proposaient de m'emmener... et il ne me paraissait pas du tout bizarre qu'ils ne désirassent aucun renseignement.

Un gardien du parc amena la voiture et le plus jeune se glissa derrière le volant, en me faisant

signe de m’assoir auprès de lui. Notre autre compagnon s’assit également avec nous sur le siège avant. L’automobile était une Pontiac Sedan noire à quatre portes.

L’homme qui avait pris le volant semblait savoir exactement où il allait et conduisait habilement. Je ne suis pas familier avec les nouvelles routes qui mènent hors de Los Angeles, aussi, n’avais-je aucune idée de la direction dans laquelle nous allions. Nous roulions en silence et j’attendais patiemment que mes compagnons veuillent bien s’identifier et m’expliquer la raison de notre rencontre.

Je réalise combien une attitude à ce point confiante peut paraître téméraire dans notre monde sans foi ni loi. Mais c’était une attitude suivie par des hommes d’autres civilisations en présence d’hommes possédant une plus grande sagesse qu’eux. Cette coutume a également été pratiquée par les Indiens américains pour témoigner le respect, l’humilité, la patience et la confiance. Je comprenais cela très bien et me conduisais en conséquence puisqu’en la présence de ces hommes, je sentais une force qui me donnait l’impression d’être un enfant en compagnie d’êtres doués d’une vaste sagesse et d’une grande compassion. Les lumières et les maisons diminuaient comme nous quittions les faubourgs de la ville. L’homme le plus grand parla pour la première fois, disant :

— Vous avez été très patient. Nous savons combien il vous tarde de savoir qui nous sommes et où nous sommes en train de vous emmener. Je reconnus que, bien entendu, je me le demandais ; mais j’ajoutais que j’étais entièrement satisfait d’attendre le moment où il leur plairait de me donner ces renseignements. Celui qui avait parlé sourit en me montrant le chauffeur :

— Il est de la planète que vous appelez Mars. Je suis de celle que vous appelez Saturne.

Sa voix était douce et agréable et son Anglais parfait. J'avais noté aussi que le plus jeune parlait doucement, bien que sa voix fût d'un timbre plus aigu. Je me demandais avec émerveillement comment et où ils avaient appris à si bien parler notre langue.

Au moment même où cette pensée traversa mon esprit, elle fut captée. Le Martien parla alors pour la première fois depuis notre rencontre à l'hôtel :

— Nous sommes ce que sur Terre vous pouvez appeler des « hommes de contact ». Nous vivons et travaillons ici parce que, comme vous le savez, sur Terre il est nécessaire de gagner de l'argent pour acheter des vêtements, de la nourriture et les nombreuses choses que les gens doivent avoir. Nous vivons sur votre planète depuis plusieurs années. Au début, nous avions un léger accent, mais nous l'avons vaincu et, comme vous pouvez le constater, nous passons inaperçus, comme les hommes de la Terre.

À notre travail et à nos moments de loisir, nous nous mêlons aux gens de la Terre, sans jamais trahir le secret que nous sommes des habitants d'autres mondes. Ce serait dangereux, comme vous le savez. Nous vous connaissons mieux que la plupart d'entre vous se connaissent et nous pouvons très bien comprendre les raisons de beaucoup des conditions malheureuses qui vous entourent.

— Nous savons que vous avez dû, vous-même, affronter le ridicule et la critique à cause de votre obstination à proclamer la réalité de la vie humaine sur les autres planètes alors que vos savants déclarent qu'elles sont incapables d'abriter la vie. Aussi, vous pouvez imaginer facilement ce qu'il adviendrait de nous si l'on soupçonnait, tant soit peu, que nos foyers sont sur d'autres planètes ! Si nous déclarions la

simple vérité — que nous sommes sur votre Terre pour travailler et pour apprendre exactement comme le font certains d'entre vous qui vont dans d'autres nations pour y vivre et y étudier — on nous traiterait de fous. Il nous est permis de faire de brèves visites à nos planètes d'origine : exactement comme vous, nous aimons changer de cadre et voir de vieux amis. Il est nécessaire, naturellement, d'inclure de telles absences dans les congés officiels et même dans un week-end, de sorte que nous ne manquions pas à nos collaborateurs ici sur la Terre.

Je ne demandais pas si mes compagnons étaient mariés et s'ils avaient leurs familles ici sur notre planète ; mais j'eus l'impression que ce n'était pas le cas. Pendant quelques minutes, le silence ne fut plus brisé tandis que je pensais à ce qu'ils m'avaient dit. Je me demandais pourquoi j'avais été désigné plutôt qu'un autre pour recevoir leur amitié et leur savoir. Quelle que fût la raison, je me sentais très humble et rempli de gratitude. Tandis que je pensais à tout cela, le Saturnien me dit aimablement :

Vous n'êtes ni le premier ni le seul homme de ce monde avec lequel nous avons parlé. Il y en a beaucoup d'autres, vivant dans différentes parties de la Terre, vers lesquels nous sommes venus. Quelques-uns ont osé parler de leurs expériences et ont été persécutés, certains même jusqu'à ce que vous appelez « mort ». En conséquence, beaucoup ont gardé le silence. Mais quand le livre auquel vous travaillez atteindra le public, le récit de votre premier contact dans le désert avec un frère de la planète que vous appelez Vénus encouragera ceux de nombreux pays à vous écrire au sujet de leurs expériences.

Je ne ressentais pas seulement une profonde confiance envers ces nouveaux amis, mais aussi l'impression dominante que nous n'étions pas

totalement étrangers les uns aux autres. J'avais également la profonde conviction que ces hommes pouvaient répondre à toutes les questions et résoudre tous les problèmes concernant notre monde, même en accomplissant des choses impossibles aux Terriens, s'ils le jugeaient nécessaire, et ce en accord avec la mission qu'ils étaient venus remplir.

Nous roulâmes longtemps sur de grandes routes ; peut-être une heure et demie. Je n'avais toujours aucune idée de la direction vers laquelle nous allions, si ce n'était l'impression que nous entrions dans une contrée désertique. Il faisait trop sombre pour observer les détails environnants. Mon esprit continuait à être absorbé par ce qu'ils m'avaient dit, car, comme je l'ai déjà dit, il y avait peu de conversation.

Je fus tiré de ma rêverie quand nous sortîmes brusquement de la route unie pour prendre une route rude, étroite, ondulée.

Le Martien dit :

— Nous avons une surprise pour vous.

Nous ne rencontrâmes aucune auto sur cette route sur laquelle nous roulâmes une minute environ. Puis, avec une excitation grandissante, je vis au loin sur le sol un objet brillant doucement d'une lumière blanche. Nous nous arrêtâmes à environ 15 m de cet objet. J'estimais qu'il avait 4,50 à 6 m de haut et lui trouvais une grande ressemblance « avec la soucoupe (ou « vedette ») de ma première rencontre, près de trois mois plus tôt.

Quand nous nous arrêtâmes, je remarquai qu'un homme se tenait debout près de la soucoupe qui luisait. Après que nous fûmes descendus de l'auto, mes compagnons le saluèrent. L'homme qui se tenait près de la vedette semblait travailler à quelque chose se rapportant à ce vaisseau. Nous marchâmes tous trois vers lui et, à ma grande joie, je

reconnus mon ami du premier contact, l'homme de Vénus. Il portait le même costume de type ski qu'il avait lors de notre première rencontre, mais celui-ci était d'un brun clair, avec des raies orange en haut et au bas de la ceinture. Son radieux sourire montrait clairement qu'il partageait ma joie à propos de cette rencontre. Après que les salutations aient été échangées, il dit :

— Comme nous descendions, une petite partie du vaisseau s'est brisée, aussi j'en ai fait une autre en attendant que vous arriviez.

Je regardais curieusement, tandis qu'il vidait sur le sable le contenu d'un petit creuset.

— Le timing était parfait, dit-il, j'étais juste en train de compléter l'installation lorsque vous êtes arrivés.

Je fus soudain frappé de ce qu'il parlait l'Anglais avec seulement un très léger accent, alors que lors de notre première rencontre il paraissait totalement incapable de parler notre langue. J'espérais qu'il m'expliquerait cela, mais comme il ne le fit pas je me retins de le questionner. Au lieu de cela, je m'arrêtai, me baissai et touchai délicatement ce qui paraissait être un tout petit bout de métal fondu qu'il avait jeté. Bien qu'il fût encore chaud, il ne l'était pas assez pour ne pouvoir être pris en main. Je l'enveloppai soigneusement dans mon mouchoir que je plaçai en sûreté dans la poche intérieure de ma veste. J'ai toujours ce petit morceau de métal en ma possession.

Bien que mes compagnons riaient de ce qu'ils prenaient pour une attitude grotesque, il n'y avait aucune trace de mépris dans leur joie. Le Vénusien demanda, bien qu'il dut connaître la réponse :

— Pourquoi voulez-vous cela ?

J’expliquai que j’espérais que cela pourrait fournir une preuve de la réalité de leur visite et lui dis que les gens avaient coutume d’exiger ce qu’ils appelaient une « évidence concrète » pour prouver que je ne leur en contais pas lorsque j’avais parlé de ma première rencontre.

Souriant toujours, il répondit :

— Oui, vous êtes une race de chasseurs de souvenirs, n’est-ce pas ? Pourtant vous trouverez que cet alliage contient les mêmes métaux que ceux qu’on trouve sur la Terre puisqu’ils sont en gros les mêmes sur toutes les planètes.

Ici, je crois, est le meilleur moment pour dire à mes lecteurs qu’aucun nom — tels que nous les connaissons — ne me fut donné pour aucun des hommes venus d’autres mondes que j’ai rencontrés. La raison m’en fut donnée, mais ne peut être donnée entièrement ici. Il suffit de dire qu’il n’y a nul mystère en cela, mais plutôt une conception entièrement différente des noms comme nous les employons.

Tandis que cet état de chose ne créait aucun embarras dans mes authentiques rencontres avec mes nouveaux amis, je réalise que cela en créerait certainement chez mes lecteurs, surtout dans la dernière partie de ce livre. C’est pourquoi puisque nous les hommes de ce monde sommes dépendants de nos noms les uns par rapport aux autres, je leur en donnerais un. Cependant je désire faire clairement comprendre que les noms que j’introduis pour mes nouveaux amis ne sont pas leurs noms véritables ; je désire ajouter que j’ai mes propres bonnes raisons de les choisir tels et qu’ils ne sont pas sans rapport avec ceux qui les porteront à travers ces pages.

Le martien, je l’appellerai Firkon. Le Saturnien est Ramu. Mon nom pour le Vénusien sera Orthon.

# À L'INTÉRIEUR D'UNE VEDETTE VÉNUSIENNE

Peu après notre arrivée, Orthon se retourna et pénétra dans le vaisseau en m'invitant à le suivre. Firkon et Ramu suivirent. Comme je l'ai dit, la vedette était posée sur le sol et une petite enjambée suffit pour entrer dedans. Bien qu'en arrivant près du vaisseau qui attendait j'avais imaginé quelque chose de ce genre, maintenant que j'étais réellement à bord, ma joie peut à peine être imaginée. Tandis que je jetais des regards autour de moi, je me demandais si leur but était de me montrer à quoi ressemblait l'intérieur d'un vaisseau de ce genre, ou — j'osais à peine l'espérer — s'ils comptaient m'emmener en voyage dans l'espace.

Nous allâmes directement dans l'unique compartiment cabine en passant une porte assez haute pour permettre à Ramu, le grand Saturnien, d'entrer sans se baisser. Comme ce dernier entrait dans la cabine de pilotage, la porte se ferma silencieusement derrière lui. J'étais conscient d'un faible bourdonnement qui semblait provenir de sous le plancher et d'une lourde bobine construite au sommet du mur circulaire. Quand le bourdonnement commença, cette bobine s'illumina en rouge, mais sans dégager de chaleur. Je me rappelai que j'avais remarqué une telle bobine brillante sur la vedette de mon premier contact. Mais cette fois-là elle avait émis diverses couleurs : rouge, bleu, vert, comme un prisme dans la lumière du soleil.

Je ne savais où regarder en premier lieu. Je m'émerveillais à nouveau de la façon incroyable

dont ils étaient capables de joindre des éléments sans que le moindre joint fût visible. De la même façon que j'avais été incapable de découvrir la moindre trace de porte dans le vaisseau de mon premier contact, à présent il n'y avait pas trace de la porte par laquelle nous étions entrés. Tout semblait s'être produit en même temps : la fermeture de la porte, le bourdonnement comme celui d'une ruche, l'illumination de la bobine qui serpentait au-dessus du mur et l'accroissement de la lumière dans le vaisseau.

J'étais si excité que j'étais obligé de me forcer à me concentrer sur chaque chose que je regardais. Je désirais quitter ce vaisseau avec une image claire de chaque chose de façon à pouvoir faire un compte rendu lucide de ce que j'avais vu.

J'estimai le diamètre intérieur de la cabine à plus ou moins 6 m. Un mat de 60 cm de diamètre joignait le centre du plancher au sommet du dôme. Plus tard on me dit que c'était le mat magnétique grâce auquel ils utilisaient les forces naturelles pour se propulser ; mais ils n'expliquèrent pas comment cela se faisait.

« Le sommet du mat polaire, expliqua Firkon, est normalement positif, tandis que le bas que vous pouvez voir traverser le plancher est négatif. Mais lorsque c'est nécessaire, ces pôles peuvent être inversés en poussant sur un bouton. »

Je remarquai qu'au moins 1,80 m du centre du plancher était occupé par une lentille ronde et claire à travers le centre de laquelle passait le mat magnétique. À l'opposé l'un de l'autre, près du bord de cette lentille, il y avait deux confortables bancs courbes qui en suivaient la circonférence. Je fus invité à m'assoir sur l'un d'eux et Firkon s'assit à côté de moi pour m'expliquer ce qui se passait. Ramu s'assit sur le banc opposé, en face de nous, tandis qu'Orthon

allait aux panneaux de contrôle. Ceux-ci étaient situés contre le mur, entre les bancs, à l'opposé de la porte par laquelle nous étions entrés.

Quand nous fûmes assis, une petite rampe flexible se plaça entre nous. Elle était faite ou recouverte d'un matériau ressemblant à du caoutchouc. Son but était évident : nous empêcher de perdre l'équilibre et de tomber vers l'avant.

Firkon expliqua : « parfois, quand une vedette est fortement ancrée au sol, une secousse est nécessaire pour rompre le contact avec lui. Bien que cela n'arrive pas souvent, nous y sommes toujours préparés. » Il sourit et ajouta : « c'est exactement le même principe que les ceintures dans vos avions. »

Il était encore difficile de croire que quelque chose d'aussi merveilleux m'arrivait réellement. Depuis ma première rencontre avec le Vénusien, après qu'il fut parti en me laissant avec l'envie de l'accompagner j'avais rêvé qu'un tel privilège pourrait un jour m'être accordé. À présent qu'il devenait certain que nous nous préparions pour un voyage dans l'espace, je parvenais à peine à contrôler ma joie. Je me rappelais encore et encore que je devais mémoriser tout ce que je verrai et entendrai et que je devrais partager mon expérience avec d'autres.

« Ce vaisseau, continua Firkon, fut construit pour un équipage de deux hommes, ou trois au plus. Mais en cas d'urgence beaucoup plus peuvent y prendre place sans risque. Cependant cela n'est pas souvent nécessaire. »

Il n'expliqua pas davantage et je me demandai si par « en cas d'urgence » il voulait parler d'une mission de sauvetage au cas où un vaisseau serait en péril. J'étais si impressionné par la première vision que j'avais des résultats obtenus grâce à leurs connaissances scientifiques qu'il m'était presque impossible d'imaginer un accident d'aucune

sorte. Mais je devais garder à l'esprit qu'après tout eux aussi étaient des êtres humains et, quelle que soit leur avance technologique ils devaient également être sujets à des erreurs. Je fixai ensuite mon attention sur les graphiques et les cartes qui couvraient les murs sur près d'un mètre de chaque côté de la porte que je ne pouvais plus voir et qui s'étendaient du plancher au plafond. Ils étaient fascinants, entièrement différents de tout ce que j'avais vu sur la Terre et j'essayai de deviner leur utilité. Il n'y avait ni aiguille ni cadran, mais des flashes de couleurs et d'intensités changeantes. Certains étaient comme des lignes se mouvant à la surface d'une carte. Certains se mouvaient de haut en bas, d'autres s'entrecroisaient tandis que d'autres encore prenaient des formes géométriques. La signification et le fonctionnement de cela ne me furent pas expliqués et je doute d'ailleurs que j'aurais pu comprendre entièrement. Je remarquai que mes trois compagnons étaient attentifs aux changements qui y apparaissaient. J'eus l'impression que ces instruments indiquaient entre autres choses la direction du voyage, l'approche d'objets et les conditions atmosphériques.

Le mur à près de 3 m directement derrière les sièges sur lesquels nous étions assis paraissait solide et vide tandis que celui opposé à la porte d'entrée comportait d'autres cartes qui, bien que semblables à celles que j'ai décrites, en différaient par certains détails. Les instruments de bord du pilote différaient de tout ce que j'avais imaginé. La meilleure comparaison que je puisse fournir est que cela ressemblait assez à un orgue. Mais au lieu de clés il y avait des rangées de boutons. De petites lumières brillaient au-dessus d'eux, placées de telle sorte que chacune illuminait cinq boutons à la fois. Pour autant que je puisse me rappeler, il y avait six rangées de

boutons, chaque rangée ayant près de 1,80 m de long.

En face de ce tableau de bord, il y avait un siège très semblable aux bancs sur lesquels nous étions. Près de ce siège, placé de façon commode pour que le pilote puisse en user aisément, il y avait un instrument particulier qui était connecté directement au mat magnétique.

Firkon corrobora mon idée non exprimée quant à son usage : « Oui, c'est un périscope ou quelque chose du genre de ce qui porte ce nom et qu'on utilise sur vos sous-marins. »

Comme je regardais les lumières variables qui illuminaient la face des cartes et les graphiques muraux, croissant et diminuant en intensité, il me devint compréhensible que ces vaisseaux translucides sont souvent décrits comme changeant de couleur quand ils se meuvent dans nos cieux. Mais d'autres facteurs y contribuent. De nombreux changements de couleur et la couronne lumineuse qui entoure souvent les soucoupes sont le résultat de différentes intensités d'énergie qui irradient du vaisseau dans l'atmosphère et rendent son voisinage immédiat lumineux par un processus similaire à l'ionisation.

Dans le vaisseau, il n'y avait pas le moindre coin sombre. Je ne pus voir d'où venait la lumière. Elle semblait pénétrer toutes les cavités et les coins avec une lueur légère et plaisante. Il n'y a aucun moyen de décrire correctement cette lumière. Elle n'était ni blanche ni bleue ni d'aucune couleur que je puisse nommer. Elle semblait consister en un mélange de toutes les couleurs bien que de temps en temps j'avais l'impression qu'une couleur ou l'autre prédominait.

J'étais si absorbé à essayer de résoudre ce mystère et en même temps à regarder et essayer de mémoriser chaque détail de cet étonnant petit

vaisseau, que je ne m'étais même pas rendu compte qu'il avait quitté le sol bien que soudain je sentis une très légère sensation de mouvement. Mais il n'y avait pas de sensation d'une énorme accélération ni hautement dans la pression comme cela aurait été le cas dans un de nos avions allant moitié moins vite. Nous n'avions pas non plus ressenti de secousse en rompant le contact avec le sol. J'avais une impression de solidité et de douceur avec aussi peu de sensation de mouvement que lorsque nous sommes sur la Terre qui tourne pourtant autour du soleil à 18 500 miles par seconde. D'autres qui ont eu le privilège de voyager en soucoupe volante ont également été frappés par cette absence de sensation de mouvement. Mais le fait est que avec autant de merveilles envahissant ma conscience ce fut seulement plus tard après être revenu sur terre et en me remémorant les expériences vécues durant la nuit que je pus commencer à classer mes impressions.

Mon attention fut alors attirée sur la grande lentille qui était à mes pieds. Une vue étonnante pénétra mes yeux. Nous semblions survoler les toits des maisons d'une petite ville. Je pouvais reconnaître les objets comme si nous n'étions pas à plus de 30 m au-dessus du sol. On m'expliqua qu'en fait nous étions à 2 miles d'altitude et que nous montions encore. Cet appareil optique avait un tel pouvoir de grossissement que les gens pouvaient être vus et étudiés un à un si on le désirait même quand le vaisseau était hors de vue à de nombreux miles d'altitude. « Le mat central ou pilier magnétique a un double but, expliqua mon compagnon de banc ; outre le fait qu'il fournit l'énergie pour le vol, il sert également de télescope puissant avec une extrémité pointant dans le dôme pour voir le ciel et une autre pointant à travers le plancher pour inspecter le

paysage en bas. Les images sont projetées à travers lui dans les deux grandes lentilles du plafond et du plancher, comme vous le voyez. »
Il n'expliqua pas si cela était fait électroniquement ou par un autre moyen. Le grossissement pouvait varier à volonté et je pense qu'il y avait là plus qu'un simple système optique tels que nous les connaissons sur Terre. Je regardai vers le haut, dans le dôme translucide. Dans le ciel clair de ma maison de la montagne, les étoiles avaient toujours paru si proches qu'on aurait pu croire pouvoir les toucher, mais vues à travers cette lentille au plafond, elles semblaient réellement justes au-dessus nous. Comme j'hésitais entre regarder les merveilles du ciel ou la vue en dessous, je remarquai quatre câbles qui semblaient courir à travers la lentille du plancher ou immédiatement en dessous d'elle, liant le mat central en formant une croix.
Le Martien, notant mon changement d'intérêt, expliqua : « Trois de ces câbles transportent l'énergie du mat vers les trois boules situées sous le vaisseau et qui, comme vous avez pu le voir, peuvent servir de train d'atterrissage. Ces boules sont creuses et bien qu'elles puissent être abaissées en cas d'atterrissage urgent et relevées durant le vol, leur utilité la plus importante est de servir de condensateur d'électricité statique, laquelle leur est envoyée par le mat magnétique. Cette énergie est présente partout dans l'univers. Une de ses manifestations naturelles, quoique concentrée, peut être observée dans la foudre. »
» Le quatrième câble, continua-t-il, va du mat aux deux instruments périscopes, l'un situé presque à côté du siège du pilote et l'autre juste derrière, près du bord de la lentille centrale. Ces instruments sont de véritables extensions du système optique principal et permettent au pilote de voir tout ce qui se passe sans quitter son

siège. Ils peuvent être allumés ou éteints et ajustés à volonté de telle sorte que les deux membres de l'équipage peuvent pleinement utiliser le télescope sans interférer l'un avec l'autre. »

Toute la machinerie était située sous le plancher du compartiment — cabine et sous le bord extérieur clairement visible sur les photos de cette vedette. Je ne vis réellement aucune machine, mais on me montra une petite pièce qui servait d'entrée dans le compartiment des machines et d'atelier au cas où il fallait réparer une pièce d'urgence. C'est pendant que je regardais dans cette pièce que notre pilote dit :
« Préparez-vous à l'atterrissage, nous sommes à proximité de notre vaisseau mère. »

Je ne pouvais le croire. Il semblait qu'à peine quelques minutes s'étaient écoulées depuis notre entrée dans la vedette. À peine un moment auparavant, le mur derrière le banc sur lequel nous étions assis paraissait solide. À présent, un trou rond commençait à apparaître. Je regardais, étonné, tandis que l'ouverture grandissait un peu comme le diaphragme d'un appareil photo. Bientôt, un hublot d'environ 50 cm fut totalement visible. Cela expliquait les hublots sur mes photos, je n'en n'avais vu jusqu'à présent aucun signe. Comme la porte par laquelle nous étions entrés, ils se recouvraient si précisément qu'ils étaient impossibles à détecter lorsqu'ils étaient fermés. Me rappelant de ce que mes photos avaient montré, je pensais qu'il devait y avoir quatre hublots de chaque côté, faisant un total de huit.

« C'est correct, corrobora Orthon, et en poussant sur un bouton on peut les ouvrir tous ensemble ou séparément et les fermer de même, bien entendu. »

Comme le pilote nous prévenait de notre atterrissage imminent, le Martien dit : « Vous serez intéressé de voir ceci. »

À l’idée d’atterrir réellement sur un vaisseau mère, mon émotion crût de façon impossible à décrire. Tandis que je cherchais à acquérir une certaine assurance, mon esprit élabora une question concernant l’endroit où le vaisseau mère se trouvait et la façon dont nous allions atterrir.

Instantanément, Orthon répondit à mes deux questions muettes : « C’est le même grand vaisseau mère qui vous alerta lors de notre première rencontre au désert l’an dernier. Il nous a attendus ici et se trouve en ce moment à environ 40 000 pieds au-dessus de votre terre. Regardez et vous verrez comment ces petits vaisseaux atterrissent et entrent dans leur transporteur. »

Fasciné, je regardai à travers le hublot. Là, en dessous, je pus voir une gigantesque ombre noire, immobile. Comme nous approchions, sa masse énorme sembla s’étendre presque jusqu’à perte de vue et je pus voir ses vastes flancs courbes. Lentement, très lentement, nous approchâmes jusqu’à ce que nous fussions presque au sommet du grand transporteur. Je ne fus pas étonné quand mon compagnon me dit qu’il avait près de 45 m de diamètre et 600 m de long !

# LE VAISSEAU-MERE VÉNUSIEN

Notre petit vaisseau descendit doucement vers le sommet du vaisseau mère de la même façon qu'un avion descend vers le pont d'un porte-avions. Comme je regardais, une écoutille courbe ou une ouverture apparut ; elle faisait penser à une baleine en train de bâiller. Ceux qui ont vu les photos de ce vaisseau se souviendront qu'il a un nez court tombant assez brusquement. Cette écoutille était située à la fin du corps cylindrique, juste avant le début de la pente du nez. Comme nous descendions tout près du vaisseau, la vedette entra dans l'écoutille avec une secousse vers le bas quand elle commença son voyage à l'intérieur du grand vaisseau. Ici, pour la première fois, j'eus l'impression d'une chute au creux de l'estomac. J'imagine que cela fut dû au fait que la soucoupe n'utilisait plus son énergie et était devenue dépendante de la gravité du grand vaisseau.

Nous descendîmes selon un angle pas trop fort, les bords de la vedette glissant lentement et avec douceur sur deux rails, la vitesse de descente étant contrôlée par la friction et le magnétisme sur les bords. Je découvris qu'Orthon contrôlait complètement tout cela, car à un moment donné je perdis presque l'équilibre et il arrêta aussitôt la vedette, le temps de me ressaisir. Alors, la lente glissade continua jusqu'à ce que nous eûmes atteint un endroit que je jugeai être une position moyenne entre le sommet et la base du grand vaisseau. Là, la vedette stoppa et la porte s'ouvrit instantanément.

Je vis un homme qui se tenait debout sur une plate-forme d'à peu près 4,50 m de long et 1,80 m de large. Il tenait quelque chose qui ressemblait à une pince métallique attachée à un câble. Il n'était pas très grand — je dirais de l'ordre de 1,65 m — et je notai qu'il avait un teint beaucoup plus sombre que les hommes de l'espace que j'avais vus jusqu'ici. Il était vêtu d'une combinaison de vol similaire en couleur et en style à celle que portait Orthon lors de notre première rencontre. Des cheveux noirs apparaissaient sous une sorte de béret.

Je suivis Firkon hors de la vedette et Ramu vint sous mes pas. Orthon fut le dernier à sortir. L'homme au béret sourit à chacun d'entre nous alors que nous montions sur la plate-forme, mais aucun mot ne fut échangé. De la plate-forme, une rampe descendante d'une douzaine de marches conduisait vers l'un des ponts du grand vaisseau. Comme on me conduisait en bas des marches, j'eus le temps de remarquer que notre vedette s'était immobilisée juste à une sorte de jonction ou aiguillage des rails. Une paire de rails continuait à traverser le vaisseau en descendant. Entre les rails il y avait un espace noir qui empêchait de voir ce qu'il y avait en dessous. L'autre paire de rails continuait tout droit au-delà de la jonction et pénétrait dans un grand hangar où je pus voir plusieurs vedettes semblables alignées sur des rails.

« C'est le hangar où les petits vaisseaux sont entreposés durant les vols interplanétaires, expliqua Firkon qui s'était momentanément arrêté devant moi. Si nous étions allés sur une autre planète, notre vedette aurait stoppé à la plate-forme juste assez longtemps pour nous permettre de sortir puis elle aurait dépassé la jonction et aurait été mise en place dans le grand hangar.

Mais comme nous retournerons sur la Terre, la vedette peut être rechargée à la plate-forme.

Je jetai un coup d'œil en arrière et vis que l'homme de la plate-forme avait déjà fixé la pince attachée au câble au bord de la soucoupe et au rail en dessous. Je n'ai aucune idée de la façon dont cette recharge était faite. Pour moi la pince ressemblait très fort à une pince de mécanicien qu'on utilise sur Terre. Je ne pus davantage voir à quoi était attaché l'autre bout du câble. Peut-être le contact entre la pince et le rail était-il nécessaire pour compléter le circuit. Mais il est possible aussi qu'il y eût une autre connexion sous le bord de la soucoupe et que je ne la vis pas. Je ne désirais pas causer davantage de retard en posant des questions. Bien que ne répondant pas à la question qui était dans mon esprit, Firkon ajouta : « Ces petits vaisseaux sont incapables de produire leur énergie en grande quantité et ne font que des sorties relativement courtes en dehors de leur transporteur où ils reviennent pour se charger. »

Au pied des marches, nous entrâmes dans une grande salle de contrôle rectangulaire avec des coins arrondis. Cette pièce avait, dirais-je, 10,50 m sur 13,50 m et quelque chose comme 12 m de haut. À l'exception de deux ouvertures de porte, les murs étaient entièrement couverts de graphiques et de cartes comme dans la vedette, mais en plus grande quantité.

Tout autour des quatre murs de la pièce, il y avait trois rangées de plates-formes desquelles les nombreux instruments pouvaient être observés et étudiés. Un télescope se trouvait sur la plate-forme du dessus et un autre sur celle du dessous. De ces deux instruments partaient des extensions électroniques qui étaient reliées à d'autres appareils dans le vaisseau, rendant possible, me dit-on, l'utilisation de ces télescopes depuis de

nombreux endroits dans le vaisseau. Dans cette pièce, il y avait aussi un instrument-robot automatique à propos duquel je fus prié de ne fournir aucune description. J'en avais remarqué une version miniature dans la vedette. Dans cette pièce, il y avait aussi des appareils mécaniques, mais aucun, pour autant que je pus voir, ne comportait de pièce mobile.

J'aurais aimé pouvoir m'arrêter là pour observer de plus près ces graphiques, ces cartes, ces couleurs, ces machines et ces instruments et pour pouvoir poser des questions concernant leurs fonctions ; mais je n'eus pas ce privilège. Au lieu de cela, nous passâmes à travers cette salle et traversâmes une seconde porte qui conduisait à la plus merveilleuse salle de séjour qu'il m'ait été donné de voir. Sa simplicité et sa splendeur me saisirent et, m'étant arrêté un moment sur le pas de la porte, je m'émerveillai sur la richesse et la décoration de cette pièce et sur l'harmonie qui s'en dégageait.

Je ne sais combien de temps il me fallut pour me ressaisir de cette expérience imprévue, mais je pus enfin regarder autour de moi pour m'intéresser à des détails. Le plafond, pour autant que je puisse en juger, était situé à 4,50 m du sol et la pièce n'avait pas moins de 40 pieds carrés. Une douce lumière d'un blanc bleuté la remplissait et cependant je ne vis aucun moyen d'éclairage ni aucune inégalité dans l'éclat.

Comme je franchissais la porte pour entrer dans cette luxueuse salle de séjour, mon attention fut immédiatement absorbée par deux jeunes femmes incroyablement adorables qui se levèrent d'un des divans et vinrent vers nous. C'était vraiment une prodigieuse surprise, car, pour je ne sais quelle raison, je n'avais jamais imaginé des femmes comme voyageurs de l'espace. Leur seule présence, leur extraordinaire beauté, la sympathie qu'elles

dégageaient en approchant pour nous saluer, tout cela joint au cadre luxueux de ce vaisseau d'un autre monde était écrasant.

La plus petite des deux femmes toucha ma main dans le salut que je reconnus puis immédiatement elle se détourna et marcha vers une autre partie de la pièce. Alors, la plus grande qui paraissait plus jeune vint vers moi et toucha légèrement ma joue de ses lèvres. La première adorable femme revint, tenant un petit verre rempli d'un liquide incolore qu'elle me tendit.

Profondément ému par la chaude sympathie de ces personnes, je remerciai et pris le verre. L'eau, car cela s'avéra être de l'eau, avait le goût de notre eau de source la plus pure. Elle semblait cependant un peu plus dense, avec une consistance du genre de celle de l'huile très fine. Tandis que je la dégustais, je luttais pour me donner une contenance et pour imprimer d'une manière indélébile l'image de ces gracieuses et magnifiques jeunes femmes dans mon esprit. Celle qui m'avait apporté l'eau mesurait environ 1,65 m. Sa peau était très claire et ses cheveux dorés tombaient en ondulant juste au-dessous de ses épaules avec une magnifique symétrie. Ses yeux aussi étaient plus dorés qu'aucune autre couleur et avaient une expression à la fois de douceur et de gaité. J'avais l'impression qu'elle lisait ma pensée. Sa peau, presque transparente, n'avait pas la moindre flétrissure ; elle était extrêmement délicate bien que ferme et possédait une chaude radiance. Ses traits étaient finement ciselés, les oreilles étaient petites et les dents blanches. Elle paraissait très jeune. Je jugeai qu'elle ne devait pas dépasser de beaucoup vingt ans. Ses mains étaient minces avec de longs doigts effilés. Je remarquai que ni elle ni sa compagne ne portaient aucune sorte de maquillage sur le visage ou sur les ongles. Leurs lèvres étaient d'un rouge

naturel. Elles ne portaient aucun bijou. Vraiment, de tels ornements n'auraient servi qu'à diminuer leur beauté naturelle. Les deux femmes portaient des robes drapées faites d'une sorte de voile léger qui tombait jusqu'aux chevilles. Les deux robes étaient serrées à la taille par une ceinture frappant par le contraste des couleurs et dans laquelle des bijoux semblaient tissés. Le vêtement de cette petite blonde était d'un bleu pur et léger et ses sandales étaient de couleur dorée, j'appris plus tard qu'elle était une habitante de la planète que nous connaissons sous le nom de Vénus. Kalna est le nom que je lui donnerai.

Ilmuth (mon nom pour l'autre femme) était plus grande et brune au teint chaud. Elle aussi portait les cheveux en cascade, tombant jusqu'au-dessous des épaules en formant de belles vagues noires coupées de reflets d'un brun rougeâtre. Ses grands yeux étaient noirs, lumineux, avec des lueurs brunes. Ils avaient la même expression que ceux de sa compagne et je sentais qu'elle aussi pouvait lire, mes plus intimes pensées. En fait, c'est là une impression que j'ai ressentie devant toutes ces personnes venant d'un autre monde que j'ai rencontrées. La couleur de la robe de cette adorable brunette était d'un vert chaud et pâle et ses sandales avaient la teinte du cuivre. Ilmuth, comme Firkon, était une habitante de la planète Mars. Je réalise qu'en essayant de décrire ces femmes des autres mondes je tente l'impossible. Peut-être, usant de ma description inadéquate comme d'une pierre de base, le lecteur pourra-t-il faire appel à sa propre imagination pour se former une image beauté parfaite et tombera-t-il alors sans doute près de la réalité.

Comme je finissais de boire l'eau du petit gobelet, je fus invité à m'assoir, ce que j'acceptai avec joie. Sur le mur opposé à la porte par laquelle nous étions entrés était pendu un

portrait qui, j'en étais certain, représentait la Divinité. L'émotion que la beauté de ces deux jeunes femmes avait fait naître en moi fut momentanément oubliée quand la radiance merveilleuse émanant du portrait m'enveloppa. Il montrait la tête et les épaules d'un Etre qui pouvait avoir de 18 à 25 ans dont le visage était la synthèse harmonieuse d'un mélange de l'homme et de la femme et dont les yeux donnaient une impression de sagesse et de compassion au-delà de toute description.

Je ne sais combien de temps je fus captivé devant cette beauté.
Ce ne fut pas interrompu jusqu'au moment où je repris conscience de mon entourage. Je n'éprouvai pas le besoin de demander qui était cet être. Kalna rompit le silence en disant : « C'est notre symbole de la vie sans âge. Vous le trouverez dans chacun de nos vaisseaux de même que dans chacun de nos foyers. C'est parce que nous gardons toujours ce symbole devant les yeux que vous ne trouverez pas trace de vieillesse parmi nous. »

D'un côté de la pièce, il y avait une longue table entourée de beaucoup de chaises. J'eus l'impression que cette table était employée par ces gens du vaisseau pour les repas et peut-être aussi comme table de réunion. L'idée me vint que les membres de l'équipage se divisaient en trois catégories bien que je n'en eusse vu que peu jusque-là. Je ne reçus aucune confirmation de cette dernière impression, mais mon idée à propos de la table fut confirmée par Firkon. J'appris aussi que la plus grande partie de la pièce était employée comme salle de détente par l'équipage et ses invités quand ils n'étaient à leurs différents postes, durant le vol du vaisseau. Le reste du salon était garni de divans, de sièges et de chaises de différents aspects et de différentes tailles, très semblables à ceux de la Terre. Mais

dans tous les cas ils étaient plus bas et plus confortables que les nôtres et plus gracieux de forme et d'aspect. Ils étaient recouverts d'un matériau du genre fourrure avec un effet de brocart. Les couleurs variaient et étaient extrêmement agréables à voir ; riches, chaudes et douces. Outre les chaises, il y avait des tables basses dont la partie supérieure était en verre ou en cristal et était ornée d'une intéressante décoration centrale. Mais je ne vis rien qui ressembla à un cendrier. Je suppose que je sus immédiatement que ces gens n'étaient pas esclaves de la nicotine et je laissai mes cigarettes dans ma poche. Une fois cependant, poussé par la force de l'habitude, je les cherchai. Observant cela, la petite femme de Vénus sourit et dit : « Vous pouvez fumer si vous le désirez. Je vous procurerai un réceptacle pour vos cendres. Vous savez, seuls les Terriens s'adonnent à cette étrange habitude. » Je la remerciai et remis le paquet dans ma poche sans prendre de cigarette.

Pour en revenir à ma description, tout le sol était recouvert d'un tapis luxueux qui allait jusqu'aux murs. D'un brun moyen et parfaitement lisse avec une texture moelleuse, il était vraiment agréable de marcher dessus. Quand on nous pria de nous assoir, je me trouvai sur un des plus longs divans entre Firkon et Ramu. Directement en face, à une distance convenant à la conversation, il y avait un autre divan de même forme et de même taille. Les deux femmes s'y assirent avec Orthon entre elles. Je tenais toujours le verre vide dans ma main et je le posai alors sur la table basse devant nous. La matière de ce gobelet m'intéressait : c'était clair comme le cristal sans gravure d'aucune sorte. Cela ne ressemblait ni à notre verre ni à notre plastique. Je n'avais aucune idée de la matière dont il était fait, mais

j’eus l’impression certaine qu’il était incassable.

Après avoir regardé les meubles visibles les plus étonnants, je laissai aller mes yeux autour des murs. À ma droite je notai une magnifique porte légèrement entrouverte sans bouton ni serrure visibles. Kalna me dit qu’elle conduisait dans une réserve, ajoutant : « Notre vaisseau reste souvent loin de notre planète quand nous voyageons pour étudier l’espace. Nous ne nous arrêtons pas toujours sur d’autres planètes durant de tels voyages. En conséquence, de grandes réserves sont nécessaires pour les vivres et l’équipement. »

— La porte que vous voyez là, dans le mur opposé, conduit à la cuisine.

Cette porte s’ouvrait sur la partie de la pièce que je supposais servir de salle à manger. Je ne fus introduit dans aucune de ces pièces. J’étudiai avec intérêt une grande image près de la porte, sur le mur à ma droite. Elle représentait une cité qui, à première vue, paraissait peu différente de celles de notre Terre à part que tout y était disposé en rond au lieu de présenter des séries de rectangles comme chez nous. Mais l’architecture en était très différente. Je peux difficilement la décrire, car aucun de nos nombreux types d’architecture ne s’en approche. C’était la perfection de la légèreté gracieuse et délicate vers laquelle tendent beaucoup de nos meilleurs architectes modernes, mais qu’ils n’ont jamais pu atteindre. C’était le genre de cité dont les hommes rêvent, mais qu’ils n’ont jamais vue sur Terre. J’avais deviné avant qu’on me le dit que la cité peinte était de Vénus, la planète mère de ce vaisseau. De l’autre côté de la porte, il y avait un autre tableau : une scène pastorale de collines et de montagnes avec un ruisseau coulant à travers la campagne. Cela aurait très facilement pu passer

pour une scène terrestre, mais les fermes n'étaient pas disséminées dans la campagne : elles étaient également disposées selon un plan circulaire. On me dit que cette disposition avait été trouvée plus pratique en permettant à ces groupes de fermes de devenir de petites communautés se suffisant à elles-mêmes, renfermant tout ce qui est nécessaire aux commodités essentielles pour les gens de la campagne. Sur Vénus règne une véritable égalité à tous points de vue, y compris le droit de disposer de toutes les commodités. Les voyages à la ville n'ont ainsi d'autre objet que le plaisir ou des raisons personnelles.

Sur le mur opposé, derrière la longue table, je remarquai un dessin « l'un grand vaisseau mère et je me demandai s'il représentait celui dans lequel nous nous trouvions. Mais juste comme cette pensée traversait mon esprit, la petite femme de Vénus corrigea en répondant : « Non, notre vaisseau est réellement très petit en comparaison. Celui-là est plus une cité flottante qu'un vaisseau puisque sa longueur est de plusieurs miles tandis que le nôtre n'a que 200 pieds. »

Je réalise que mes lecteurs sont disposés à considérer de telles dimensions comme incroyables et j'avoue que je n'étais pas moi-même préparé à quelque chose d'aussi fantastique. Il est nécessaire de se rappeler qu'une fois que nous aurons appris à utiliser les grandes énergies naturelles au lieu de dépendre des forces mécaniques, il ne sera pas plus difficile de bâtir des cités dans les murs de vaisseaux gigantesques que sur le sol. Londres et Los Angeles sont des cités s'étendant sur plus de 50 km de large qui furent bâties par des machines et le pouvoir de l'homme ; un prodigieux exploit en lui-même ! Une fois que la gravitation sera maîtrisée, les cités

aériennes, pour nous aussi, pourront devenir une réalité.

Beaucoup de vaisseaux de ce genre ont été bâtis, expliqua Kalna, non seulement sur Vénus, mais aussi sur Mars et sur Saturne et beaucoup d'autres planètes, mais ils ont pour objet de contribuer à l'éducation et le plaisir de tous les citoyens de l'entière fraternité de l'Univers. Les gens sont par nature de grands explorateurs. C'est pourquoi voyager dans nos mondes n'est pas le privilège de quelques-uns, mais de tous.

Tous les trois mois, le quart des habitants de nos planètes s'embarque dans ces vaisseaux gigantesques et fait une croisière à travers l'espace, faisant escale sur les autres planètes, exactement comme vos bateaux de ligne font escale dans les ports étrangers. De cette façon, nos peuples apprennent à connaître l'Univers et sont capables de voir de leurs propres yeux un peu plus des « nombreuses demeures » de la maison du Père, ce à quoi votre Bible fait allusion.

Dans les temples de la sagesse, sur nos planètes, nous avons beaucoup de mécanismes au moyen desquels nos citoyens peuvent aussi étudier les conditions dans les autres mondes et systèmes, les systèmes et l'espace lui-même. Mais pour nous comme pour vous, rien ne peut remplacer l'expérience réelle. Aussi, avons-nous bâti des flottes de vaisseaux gigantesques comme celui que vous voyez représenté là et qui peuvent tout aussi bien être décrits comme de petites planètes artificielles. Ils contiennent tout ce qui est nécessaire au bien-être et au plaisir de milliers de personnes, pendant une période de trois mois. La taille mise à part, la principale différence est que les planètes sont de forme sphérique, ont une origine divine et se meuvent autour d'un soleil central, tandis que ces petites planètes

faites de main d’homme sont cylindriques et peuvent se mouvoir à volonté dans l’espace.

Une conception toujours plus grande de notre ciel parsemé d’étoiles se déroula dans mon esprit tandis que je réfléchissais aux informations que l’on venait de me donner. Je me demandais à quelles autres planètes Kalna faisait allusion. Répondant à ma question mentale, Orthon avança : « Nos vaisseaux n’ont pas seulement visité toutes les planètes de notre système, mais celles de systèmes voisins du nôtre. Cependant, il y a encore des planètes innombrables dans les systèmes infinis de l’Univers que nous n’avons pas encore atteintes. »

De nouveau une pensée d’étonnement se glissa dans mon esprit tandis que mentalement je me demandais ce qu’ils avaient trouvé sur les autres planètes qu’ils avaient visitées. Les yeux du Vénusien étincelèrent et un faible sourire voltigea sur ses lèvres tandis qu’il captait ma pensée. Il continua sans s’interrompre : « À la seule exception des habitants de la Terre, nous avons trouvé les peuples des autres mondes très amicaux. Eux aussi ont de gigantesques croiseurs de l’espace pour le plaisir et l’éducation de leurs semblables. De même que nous visitons leurs planètes et y sommes les bienvenus, ils visitent aussi la nôtre en amis. C’est de la Terre seule que ces croiseurs n’approchent jamais.
Il ne leur sera pas permis de la faire jusqu’à ce que votre peuple ait acquis une meilleure compréhension de la fraternité et de l’Univers au-delà des confins limités de votre propre petite planète. Durant les croisières de cette sorte, ceux qui sont à bord des croiseurs ont beaucoup de loisirs ainsi que des heures bien définies consacrées à l’étude. Quand ils atterrissent sur d’autres planètes, des réunions d’intérêt social mutuel sont tenues. Bref (et il rendit cela très

clair), les peuples des autres mondes ne sont pas étrangers les uns aux autres, mais tous sont amis et les bienvenus partout où ils vont.

— Nous considérons les planètes à travers l'Univers comme étant dans un vaste océan de vie. Les millions de planètes éloignées que nous n'avons pas encore visitées seront explorées quand nous aurons encore amélioré nos vaisseaux de l'espace. Il y a des planètes si éloignées de nos propres systèmes qu'il nous faudrait deux ou trois ans pour les atteindre. Cependant, dans notre système la distance entre les planètes peut être couverte dans un temps qui varie de quelques heures à quelques jours.

Pensant à notre conception de la distance, je m'écriai : « C'est étourdissant pour moi ! À quelle vitesse voyagez-vous pour couvrir de telles distances dans un temps aussi court ? »

— La vitesse pour nous, répondit-il, ne signifie pas la même chose que pour vous. Car une fois qu'un vaisseau est lancé dans l'espace, sa vitesse est égale à l'activité dans l'espace ! Au lieu d'être propulsé artificiellement comme le sont vos avions, nos vaisseaux voyagent sur les courants de l'espace.

Je conçus un petit espoir quant à nos progrès éventuels sur Terre quand ils admirent librement que, dans leurs premiers essais pour la conquête de l'espace, les habitants de Vénus et ceux des autres mondes avaient dû faire face aux mêmes problèmes que ceux qui nous retardent aujourd'hui. Une fois de plus, ils insistèrent sur le fait que la gravité doit être dominée comme premier pas sur le chemin des voyages à travers l'espace.

# MON PREMIER REGARD SUR L'ESPACE

À ce moment, un homme qui paraissait avoir à peu près mon âge entra par une porte située dans le coin gauche de la pièce en souriant amicalement. Bien que j'eusse remarqué dans ce coin une échelle que je supposais conduire à un étage supérieur du vaisseau, je n'avais vu aucune porte jusqu'au moment où il entra. À son arrivée, les deux femmes s'excusèrent et sortirent par la porte conduisant à la salle de contrôle. Bientôt, Ilmuth la Martienne revint. Elle avait changé son adorable robe pour une tenue de pilote de même style que celle que portaient les hommes. La couleur était d'un brun clair, avec des bandes d'un brun plus foncé en haut et en bas de la ceinture. Je fus enchanté quand elle me demanda si j'aimerais l'accompagner dans la salle de contrôle. Firkon se joignit à nous et comme nous grimpions tous les trois à l'échelle pour gagner le pont supérieur, je remarquai qu'Orthon quittait la salle de contrôle où nous étions d'abord entrés après avoir atterri sur le vaisseau mère. L'homme le plus âgé et Ramu le Saturnien demeurèrent dans la salle. Comme nous marchions le long du corridor du pont supérieur, Firkon dit : « Chacun de ces grands vaisseaux transporte beaucoup de pilotes qui travaillent par équipe de quatre : deux hommes et deux femmes. Kalna et Ilmuth sont des pilotes sur ce vaisseau vénusien.

Le corridor, comme toutes les parties du vaisseau que j'avais vues, était agréablement éclairé d'une source de lumière invisible et conduisait vers le haut et en avant à une petite

salle à l’extrémité du vaisseau. Comme nous entrions dans cette salle, un jeune homme qui se penchait sur une sorte de carte leva les yeux et fit un signe de tête ; mais aucune présentation ne fut faite. Je supposai qu’il devait être le pilote compagnon d’Ilmuth.

— Le moment paraît bon, dit Firkon, de vous donner quelques explications supplémentaires à propos de ce vaisseau. C’est un transporteur pour douze vedettes semblables à celle sur laquelle nous sommes arrivés. L’intérieur est réellement beaucoup moins grand que l’on pourrait supposer d’après les dimensions extérieures. C’est dû à ce que beaucoup de nos appareils mécaniques sont installés entre les murs.

— Ce vaisseau-ci, ajouta Ilmuth, a quatre murs ou peaux. Quelques-uns en ont plus, d’autres moins ; cela dépend de leur taille et du but « <Mir lequel ils ont été construits.

Comme je regardais les nombreux instruments étranges de cette salle, je fus curieux de voir quels « appareils mécaniques » se trouvaient dans les murs. Firkon dit : « Je vous l’expliquerai aussi complètement que possible durant les quelques moments libres que nous aurons.
La section entière du vaisseau par laquelle nous sommes d’abord entrés.1 réservée à l’entrepôt des vedettes et pour un grand atelier dans lequel toutes les réparations nécessaires peuvent être effectuées sur les machines. En dépit de la grande habileté et du soin apportés à la construction, des pièces peuvent se briser et le matériel s’use. Beaucoup de choses sont nécessaires pour chaque vaisseau voyageant dans l’espace. L’équipement de pressurisation qui maintient une température confortable dans tout le vaisseau est installé entre les murs ainsi que d’autres qui exigeraient, pour être expliqués, plus de temps que nous n’en avons en ce moment. Des portes d’entrée conduisent

à l’intérieur des différents murs dans toutes les parties du vaisseau et en rendent l’accès facile. Chaque vaisseau transporte plusieurs mécaniciens qui travaillent en équipe pour inspecter et contrôler constamment toutes les parties. Ainsi, il est rare que quelque défectuosité demeure ignorée au point de causer un ennui réel.

Dans cette salle de pilote, je pus regarder en haut, en bas, tout autour, dans toutes les directions où je pouvais tourner la tête. Firkon cessa alors de parler et le jeune homme se dirigea vers un bouton qu’il toucha. Immédiatement, de nouvelles ouvertures, semblables à des hublots, commencèrent à apparaître dans ce que je pensais être un mur solide. Alors, les deux pilotes prirent leur place dans deux petits sièges aux côtés opposés de la pièce. Je sentis un léger mouvement et le vaisseau sembla s’élever du nez. Mon cœur battit violemment tandis que je me demandais si, peut-être, ils envisageaient de m’emmener sur leur planète. L’espoir fut de courte durée. Un moment après, le vaisseau stoppa et plana de nouveau. Ilmuth me sourit et dit :
Nous sommes maintenant à environ 50 000 miles de la Terre.
Firkon m’amena à un des hublots en me disant :
« Peut-être aimeriez-vous voir à quoi ressemble réellement l’espace ? »

J’oubliai rapidement mon désappointement en regardant au-dehors, je fus étonné de voir que le fond de l’espace est totalement sombre.
« Cependant, des manifestations se produisaient tout autour de nous, comme si des millions et des millions de lucioles valsaient partout, se mouvant en tous sens ainsi que le font les lucioles. Cependant, elles étaient de différentes couleurs, formant un gigantesque feu d’artifice céleste, beau au point qu’on se sentait confondu. Comme je m’exclamais devant cette splendeur, Firkon me

suggéra de tourner le regard vers la Terre pour voir ce qu'elle paraissait vue d'une telle distance. Je le fis et, à ma grande surprise, notre planète donnait une lumière blanche, très semblable à celle de la Lune, mais moins pure cependant que le clair de Lune par une belle nuit sur la Terre. La lueur blanche tout autour du corps de la Terre était brumeuse et sa taille était comparable à celle du Soleil quand nous le regardons se lever au-dessus de l'horizon tôt le matin. Il n'y avait aucune marque sur notre globe qui ait pu être identifiée. La Terre paraissait simplement comme un grand ballon de lumière au-dessous de nous. D'ici, on n'aurait jamais deviné qu'elle fourmillait de myriades de formes de vie. À cette altitude de 50 000 miles, les pilotes avaient employé leur pilote automatique et Ilmuth me rejoignit en m'expliquant : « Chaque cabine de pilotage a un robot. Ceux-ci travaillent seuls ou conjointement et peuvent entièrement gouverner la marche du vaisseau tout en nous prévenant d'un danger imminent. »

Le pilote mâle resta à son poste et Ilmuth expliqua : « Un pilote doit toujours être de service dans chaque chambre de contrôle. » Elle me demanda ensuite si j'aimerais jeter un coup d'œil rapproché sur les appareils du pilote. D'un côté de chaque siège, il y avait un petit appareil qui ressemblait à un tube fixé dans le plancher et qui montait assez haut pour que le pilote pût aisément regarder à l'intérieur. « Ceci, expliqua Ilmuth, est relié au télescope que vous avez probablement remarqué dans la grande salle de contrôle ou dans celle des cartes à travers laquelle vous êtes d'abord passé en entrant dans le vaisseau. »

À ce moment cependant, le télescope n'était pas en activité et j'appris qu'il fonctionnait seulement quand le vaisseau était en vol interplanétaire ou peut-être aussi quand il

planait à des fins d'observations et d'études. Le sol de cette partie de la salle était entièrement composé d'une sorte de verre grossissant comparable à celui de la vedette. Mais l'angle du vaisseau était tel à ce moment que j'aurais dû m'agenouiller pour regarder à travers. L'espace et son activité me laissaient figé tandis que je forçais mes yeux afin de voir tout ce qui se passait dehors. En plus des effets d'étincelles, je vis un bon nombre d'objets lumineux passant à travers l'espace. Pour autant que je puisse dire, les corps les plus volumineux ne brûlaient pas, mais brillaient plutôt. Un en particulier semblait émettre trois couleurs différentes : rouge, pourpre et bleu. Je demandai si ce pouvait être un autre vaisseau de l'espace.

— Non, dit Ilmuth avec un sourire, mais elle n'expliqua pas davantage. Je remarquai aussi que de temps en temps passaient des objets sombres, plus sombres que l'espace lui-même. Ils étaient de tailles diverses. Aucun de ces objets mouvants ne semblait toucher le vaisseau. Par moments, les objets sombres devenaient partiellement lumineux. C'était, me dit-on, ce que nous appelons des météorites, qui ne deviennent visibles pour nous, sur la Terre, qu'en traversant notre atmosphère par l'effet de friction. Je demandai ce qui empêchait ces objets de heurter le vaisseau alors même qu'ils paraissaient se diriger droit sur lui.

— Le vaisseau, expliqua Firkon, utilise le pouvoir de la nature, l'électromagnétisme comme vous l'appelez je crois, et il a toujours un excédent d'énergie. Un peu de cet excédent est dissipé à travers sa « peau » dans l'espace jusqu'à une certaine distance, parfois courte, mais parfois supérieure à plusieurs miles. Cela agit comme un bouclier contre toutes particules ou « débris de l'espace » comme vous dites sur la

Terre. De telles choses sont continuellement repoussées par la radiation de cette force.

Il continua à m'expliquer que tous les corps étaient négatifs par apport à l'espace et se mouvaient réellement dans une mer de force électromagnétique. C'est pourquoi une radiation négative repousse tous les corps négatifs en même temps qu'elle empêche le vaisseau de s'échauffer par friction. J'aurais passé des heures à jouir de cette vision magnifique, mais un temps très court était accordé aux pilotes avant de reprendre leurs sièges et nous revînmes à l'altitude de 40 000 pieds à laquelle le vaisseau planait quand nous étions arrivés. Il n'y eut aucun plongeon perceptible ni le moindre choc dans la marche du vaisseau. Son mouvement fut doux au point d'être à peine perceptible et le seul son audible fut aussi léger qu'un ventilateur en activité. Aucun de nous n'avait reçu de masque spécial ni aucun appareil respiratoire, mais mon esprit était resté clair et alerte à tous moments.

Je fus frappé par le fait que tous les instruments que j'avais vus dans vaisseau paraissaient être mis en marche en poussant des boutons.

Et nulle part je ne vis rien qui ressembla, même légèrement, à une arme de destruction. Mais après avoir observé la force de répulsion de la nature dans l'espace, j'eus l'intuition que cette force pouvait certainement être employée comme autoprotection si un tel besoin se faisait sentir.

Firkon répondit à ma pensée : « Oui, c'est ainsi. Jusqu'à maintenant besoin ne s'en est pas fait sentir. Néanmoins, si le choix se présentait conserver nos vies en luttant contre nos frères, même les belligérants de votre Terre, nous nous laisserions détruire plutôt que de tuer un de vos compagnons humains. »

Les implications de cette simple déclaration m'affectèrent profondément. Je ne pus m'empêcher

de réfléchir tristement sur le point de vue si différent de mes compagnons de la Terre. Je pensai aux peuples divisés, aux nations engagées aujourd'hui encore dans une course aux armements pour produire toujours en plus grand nombre de terribles urnes de destruction qui apporteront la mort, l'affliction et la maladie un nombre croissant de millions de leurs compagnons à travers le non de. Je pensai au mot d'ordre de haine pour « l'ennemi » insufflé dans l'esprit des jeunes comme une partie nécessaire de leur préparation à tuer. Il n'est pas inhérent à l'homme qui comprend un tant soit peu i place dans la création de vouloir tuer. Je pensai à l'indescriptible blasphème des prières adressées à un Père Eternel aimant tous les êtres, prières lui demandant de les bénir en trahissant ainsi l'humanité elle-même. Ilmuth et Firkon restèrent silencieux tandis que ces pensées me venaient à l'esprit. Bien que j'eusse bien des fois auparavant réfléchi à ces choses, elles n'avaient jamais pénétré ma conscience avec une si poignante acuité et je compris qu'elles resteraient toujours ainsi en moi désormais. Firkon attira mon attention sur un instrument pas plus i.md qu'un poste de radio ordinaire, muni d'un écran semblable à celui de nos postes de télévision. « Avec ceci, expliqua-t-il, nous pouvons schématiser et enregistrer tout ce qui se passe sur la Terre ou sur toute autre planète au-dessus de laquelle nous passons ou planons. Non seulement nous entendons les mots prononcés, mais des images sont montrées sur l'écran. Un mécanisme interne les décompose en vibrations sonores qui sont simultanément traduites en mots de notre propre langue, le tout étant réuni et enregistré d'une façon très semblable à vos propres enregistrements sur bandes magnétiques. Pour rendre cela plus clair à mes yeux, il expliqua que tous les mots

étaient faits de vibrations ou notes semblables à une octave musicale exactement comme toutes les mélodies sont composées de certaines notes. En connaissant cette loi, on peut, en très peu de temps, apprendre un ancien langage aujourd'hui perdu. Quand des vibrations étrangères apparaissent, elles sont transposées en images montrant exactement ce que signifient les mots étrangers ou leurs vibrations. Il est à peine nécessaire de dire que la bande qu'il me montra différait de toutes celles que j'avais pu voir sur la Terre.

Tout cela m'apparaissait comme un puzzle énigmatique et mon visage indiquait clairement à quel point j'étais abasourdi. En tous cas, Ilmuth rit joyeusement et demanda : « Seriez-vous surpris d'apprendre que les races humaines qui vivaient sur Terre il y a de nombreux siècles connaissaient parfaitement et appliquaient les lois du son et de la vibration ? » Je déclarai que j'avais longtemps soupçonné cette vérité.

— Bien que cette connaissance soit perdue depuis longtemps pour votre civilisation actuelle, continua Ilmuth, quelques personnes ici et là s'éveillent à une faible conception de cette possibilité. Sur les autres planètes, cette loi constitue un élément fondamental du système d'éducation. Avec cela comme base, les élèves sont capables d'apprendre très rapidement dans tous les domaines de la connaissance et de l'expression.

À ce point de la conversation, Firkon dit : « Maintenant nous devons retourner à la salle de détente. » Et comme je me reculais pour permettre à Ilmuth de me précéder, je demandai comment il se faisait que pratiquement aucun mouvement n'avait été perçu quand le vaisseau s'était élevé de 40 000 à 50 000 pieds.

— Très simplement parce que le vaisseau a été construit en tenant compte de cela, répondit

Firkon, comme cela est fait pour vos propres sous-marins.

À nouveau, je m'étonnai de voir tout ce que ces gens connaissaient sur nous et notre développement sur la Terre.

— Vos sous-marins, continua-t-il, se meuvent sous la surface de l'eau à de grandes profondeurs. Cependant, l'équipage ressent relativement peu le mouvement enregistré par les instruments. Et les hommes se sentent tout à fait bien, car vos vaisseaux ont été soigneusement construits. En vérité, il n'y a pas une différence tellement grande entre un vaisseau qui va sous l'eau et celui qui voyage dans l'espace, si ce n'est que nos vaisseaux sont propulsés par l'énergie naturelle tandis que les vôtres dépendent de formes d'énergie artificielles.

Il me semblait que la différence qu'il signalait en était une de taille, mais je ne le dis pas et Firkon continua : « Quand vous aurez appris le moyen d'employer la source d'énergie qui est partout dans l'Univers, vous aussi serez capables de construire des sous-marins qui, comme quelques-uns de nos vaisseaux, peuvent s'élever au-dessus de la surface des océans et monter dans l'espace après avoir traversé l'atmosphère..

Cela me rappela deux incidents racontés au début de 1951. Dans le premier, deux « missiles » tombèrent d'un ciel parfaitement clair dans les eaux de la baie d'Incon, près de la côte ouest de la Corée. Les « missiles » furent vus s'élevant à nouveau de l'eau et montèrent à une hauteur que l'on estima de 30 mètres environ. Plus tard, le rapport ajouta que les « missiles » furent vus s'élevant à nouveau de l'eau et montèrent jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue. Le second incident se produisit au large de la côte d'Écosse et fut presque identique au premier.

Firkon, saisissant visiblement ma pensée, dit : « Vous avez eu tout à fait raison de nommer la photographie que vous avez prise d'un tel type de vaisseau : type sous-marin. »

À ce moment, nous entrâmes dans le grand salon où nous avions laissé Ramu, assis avec l'homme plus âgé. Ils étaient encore là et parvient dans leur propre langue. Comme nous approchions, ils se levèrent, dirigèrent vers une petite table autour de laquelle il y avait un certain nombre de chaises et nous invitèrent à nous joindre à eux. Ces chaises ressemblaient assez à nos chaises de salle à manger, d'office ou de bureau, mais elles se révélèrent plus confortables. Comme nous nous asseyions, Kalna et Orthon se joignirent à notre groupe. Sur la table, il y avait des gobelets de cristal remplis d'un liquide clair que je trouvai très rafraîchissant. La saveur en était douce et tentante. La consistance en était légèrement sirupeuse, d'un genre à être avalé par petites gorges. On me dit le nom du fruit dont ce jus était extrait, mais je ne pus trouver aucune saveur comparable sur notre Terre.

Le temps écoulé depuis que nous avions quitté la Terre jusqu'à moment n'avait probablement pas dépassé une heure, mais dans ce lit espace de temps, ma vie entière et ma compréhension s'étaient ouvertes à une bien plus grande compréhension de l'univers que tout que j'avais acquise pendant les soixante et une années de ma vie terrestre. Maintenant, comme nous nous asseyions autour de la table, tous les yeux se tournèrent vers le plus âgé de ces hommes de l'espace qui commença à parler. Bien que ce ne fût que plus tard que sa situation sur toutes les planètes me fut expliquée, il était impossible de ne pas réaliser que j'étais en présence d'un être hautement évolué. L'attitude de tous ceux qui se trouvaient là indiquait qu'eux-mêmes, aussi bien

que moi, se sentaient très humbles devant lui. J’appris que son âge, dans son corps actuel, approchait d’un millier d’années. L’heure qui suivit, durant laquelle il nous parla, sembla n’être qu’une minute.

Tous écoutaient avec une attention soutenue et sans interruption cet homme d’une grande sagesse.

# RENCONTRE AVEC UN MAITRE

— Mon fils, dit le grand maître, vous avez été conduit ici et l'on vous a montré ce qui se trouve dans notre petit vaisseau et son vaste transporteur. Vous avez voyagé dans chacun d'eux pour une courte distance seulement, mais assez loin cependant pour vous faire acquérir de nombreuses connaissances à faire connaître à vos compagnons de la planète Terre. Vous avez vu comment est l'espace constamment actif, rempli de particules mouvantes desquelles toutes les formes sont finalement transformées en êtres. Cela n'a ni commencement ni fin.

— Dans l'immensité de l'espace, il y a d'innombrables corps que vous, sur la Terre, vous appelez planètes. Elles varient en dimensions, comme toutes choses, mais elles sont très semblables à votre monde et aux nôtres et la plupart d'entre elles sont peuplées et gouvernées par des êtres semblables à vous et à nous. Tandis que quelques-unes ont juste atteint un point où elles sont capables de supporter des formes de vie comme les nôtres, d'autres n'ont pas encore atteint ce niveau de développement dans leur croissance. Vous devez comprendre que les mondes sont également des formes de vie qui passent à travers la longue période de croissance dont font l'expérience toutes les formes de vie, de la plus petite à la plus grande.

— Chaque planète se meut en coordination avec un certain nombre d'autres planètes autour d'un soleil central, et ce en parfaite union, formant une unité ou ce que vous appelez un système. Dans

chaque cas, aussi loin que nous l'avons appris au cours de nos voyages, il y a douze planètes dans un système. Bien plus, douze systèmes semblables sont unis autour d'un cœur central comparable à notre soleil. Cela forme ce que quelques-uns de vos savants appellent un Univers-île. Nous avons des raisons de croire que douze Univers semblables composent une vaste unité dans la Maison du Père qui a de nombreuses demeures, et ainsi de suite sans fin.

Sur notre planète et sur les autres planètes de notre système, la forme de vie que vous appelez homme a grandi et avancé intellectuellement et socialement à travers les diverses phases de développement jusqu'à un niveau inconcevable pour le peuple de votre planète. Ce développement a été accompli uniquement par l'adhésion à ce que vous appelez les lois de la nature. Dans nos mondes, on sait que la croissance s'opère en suivant les lois de la toute Suprême Intelligence qui gouverne le temps et l'espace.

— Comme vous l'avez vu, nous voyageons dans l'espace aussi facilement que vous traversez une pièce. La traversée de l'espace n'est pas difficile pour ceux qui ont dominé les lois dans lesquelles tout corps vit et se meut, les planètes comme les hommes. On comprend alors que la distance entre de tels corps dans l'espace, à savoir les mondes, n'est pas du tout une distance comme vous le concevez dans votre monde.

Rappelez-vous qu'il fut un temps où la distance entre les masses de la Terre que vous appelez continents était considérée comme grande et que beaucoup de temps était nécessaire pour aller de l'une à l'autre. Maintenant, vos avions ont raccourci cette distance jusqu'à une fraction relative du temps requis jadis. Cependant, les distances sont les mêmes. Et ainsi en sera-t-il à mesure que vous étendrez votre savoir et

apprendrez les lois qui opèrent dans l'espace infini.

Un autre aspect dont vous n'avez encore aucune idée, c'est que le corps de tout être humain peut être aussi à l'aise sur une planète que sur n'importe quelle autre. S'il y a quelques différences dans les conditions atmosphériques qui dépendent des dimensions et de l'âge de la planète, elles ne sont pas plus grandes cependant que celles que vous connaissez sur votre Terre entre le niveau de la mer et une montagne de plusieurs milliers de mètres de hauteur. Certaines personnes sont affectées plus que d'autres par de tels changements, mais chacun peut s'acclimater avec le temps.

Me rappelant la conception populaire de masques pesants, de tubes et de mécanismes divers décrits sans cesse par les bandes dessinées ou les théories sérieuses émises par des experts supposés. Je me demandai si notre monde était le moins développé dans l'Univers.

Lisant ma pensée et continuant sans interruption, ce grand maître dit : « Non mon fils, votre monde n'est pas le moins développé de l'Univers. Le vôtre est le moins développé de ceux de notre système, mais plus loin il est quelques mondes où les peuples n'ont pas encore atteint votre niveau, ni socialement ni scientifiquement. Il y a aussi des mondes qui ont connu un grand développement dans le domaine scientifique, mais qui sont restés très en arrière dans le domaine social, même si l'espace a été conquis.

— Dans notre système, les gens de toutes les planètes, excepté sur votre Terre, voyagent librement dans l'espace ; certains pour de courtes distances seulement, tandis que d'autres parcourent de grandes distances qui les conduisent vers des systèmes au-delà du nôtre.

— Votre connaissance de la vie et de l'Univers est très limitée. Aussi avez-vous de nombreuses conceptions fausses à propos des autres mondes et de la composition de l'Univers ainsi qu'une bien petite connaissance de vous-mêmes ! Mais il est vrai qu'il y a un désir croissant de la part de nombreux Terriens de chercher une plus grande compréhension. Nous, qui avons déjà emprunté le sentier que vous êtes en train de parcourir, nous pouvons vous aider et vous faire part de nos connaissances, du moins à ceux qui voudront les accepter.

Le premier fait que votre peuple doive réaliser, c'est que les habitants des autres mondes ne sont pas fondamentalement différents des Terriens. Le but de la vie sur les autres mondes est à la base le même que le vôtre. Inhérent à toute l'humanité, aussi profondément enterré qu'il puisse être, existe une aspiration à quelque chose de plus haut. Votre système scolaire sur la Terre est en un sens calqué sur le progrès universel de la vie, car dans vos écoles vous progressez de grade en grade et d'école en école vers une éducation plus élevée et plus complète. De la même façon, l'homme progresse de planète en planète, de système en système vers une compréhension toujours plus grande et une évolution dans le service et la croissance universels.

Quand il donna cette illustration, je compris qu'il voulait dire que quand chaque individu sur Terre serait prêt, il passerait dans une autre planète plus hautement développée. Je me demandai si un jour bien que vivant encore sur cette Terre nous apprendrions les lois qui gouvernent l'espace et si nous serions capables de visiter les autres mondes comme eux le peuvent dès maintenant.

Le maître ne me donna pas de réponse directe à ma question mentale, mais il continua : « Sur Terre, vous êtes liés par ce que vous appelez le

temps. Mais même d'après votre estimation du temps, quand vous accomplirez le voyage dans l'espace vous serez étonnés de la rapidité avec laquelle vous pourrez atteindre les autres planètes.

— Pour cette aventure, vous aurez à trouver des mots nouveaux. Vous parlez de nos vaisseaux (vous les appelez soucoupes) comme volant, un terme qui convient à l'opération que font vos avions. Mais nous ne volons pas, comme vous le dites, nous annulons l'atmosphère par un procédé mécanique. Vous exprimez cela en parlant de la suspension de la gravité. De cette façon nous ne sommes pas gênés par l'interférence ou la résistance atmosphérique. C'est pourquoi nos vaisseaux sont capables de réaliser les changements subits de direction et de se mouvoir avec une rapidité qui a si fort étonné vos aviateurs et vos savants.

— Nous pourrions vous dire beaucoup plus encore à propos du contrôle de la gravité à savoir ce qui est nécessaire à la fois pour quitter ou pour approcher une planète. Nous vous donnerions joyeusement cette connaissance qui nous a si bien servi si vous aviez appris à vivre les uns avec les autres en paix et fraternellement, pour le bien-être de tous les hommes, comme nous l'avons appris sur les autres mondes. Si nous révélions ce pouvoir, à vous ou à tout autre homme sur la Terre, s'il devenait une connaissance publique, quelques-uns des vôtres bâtiraient rapidement des vaisseaux pour voyager dans l'espace, ils y installeraient des canons et partiraient pour une aventure guerrière dans le but de conquérir les autres mondes et d'en prendre possession.

— Vous savez qu'il y a dans votre monde certains groupes qui ont déjà proclamé des droits de propriété et de possession de votre Lune, dans le but d'en user comme base militaire. Beaucoup de savants terriens espèrent que dans un avenir

prochain ils réussiront à construire des vaisseaux de l'espace comme les nôtres pour des voyages interplanétaires. Il est possible que cela soit fait. Mais les Terriens ne seront pas autorisés à venir en grand nombre ni à rester jusqu'à ce qu'ils aient appris à embrasser la vie universelle telle que la vivent les peuples des autres mondes au lieu de vivre une vie égoïste comme on le fait aujourd'hui sur Terre. Vous avez encore beaucoup à apprendre à propos de l'espace, car c'est sur l'espace même que vous vous déplacerez.

Je me rappelais une comparaison similaire que j'avais souvent employée, comparant l'espace à un vaste océan toujours en mouvement.

Et je pensais maintenant que de même que nos vaisseaux de ligne se meuvent sur ou à travers les vagues de l'océan, ces vaisseaux interplanétaires se meuvent sur les vagues de l'activité de l'espace.

— Oui, dit le Maître, c'est presque exactement comme cela et comme vos savants travaillent sur ce principe, ils acquerront peu à peu un savoir plus grand, car la nature elle-même révélera ses secrets à ceux qui cherchent avec un esprit ouvert.

— Comme on vous l'a dit, nous voyageons dans l'espace dans le but d'apprendre. Dans nos vaisseaux il y a beaucoup d'appareils. Vous en avez vu quelques-uns. Mais il y en a encore beaucoup d'autres que nous n'avez pas encore vus. Bien que sur la Terre vous ayez rangé tous nos vaisseaux dans la catégorie « soucoupes », nous en avons de beaucoup de sortes et de beaucoup de dimensions, pour des buts multiples.

Les plus grands ne sont jamais venus dans l'atmosphère de votre monde.

En réalité, ils ne sont jamais venus à moins d'un million de miles de votre Terre. Nous ne pouvons risquer la vie de milliers de gens voyageant dans

ces vaisseaux gigantesques, car, si quoi que ce soit arrivait nous forçant à atterrir sur la Terre avant que votre peuple ait atteint une intelligence plus grande, les nôtres seraient en danger.

— Mon fils, notre but principal en venant vers vous en ce moment est de vous avertir du grave danger qui menace les hommes de la Terre. Connaissant bien plus que quiconque ce que vous êtes capables de réaliser, nous sentons qu'il est de notre devoir de vous éclairer si nous le pouvons. Votre population peut accepter le savoir que nous espérons lui donner par votre intermédiaire et celui d'autres personnes, ou bien se boucher les oreilles et se détruire elle-même. Le choix appartient aux habitants de la Terre, nous ne pouvons rien imposer.

Lors de votre première rencontre avec votre Frère ici présent, il vous fit comprendre que les explosions de bombes sur la Terre nous intéressaient. Voici pourquoi. Même si l'énergie et les radiations des explosions ne sont pas encore arrivées au-delà de la sphère d'influence de la Terre, ces radiations mettent la vie des Terriens en danger. Avec le temps, une décomposition s'amorcera et remplira votre atmosphère des éléments mortels que vos savants et vos militaires ont confinés dans ce que vous appelez les bombes. Si les radiations libérées par ces bombes ne vont pas encore plus loin, c'est parce qu'elles sont plus légères que votre atmosphère, mais plus lourdes que l'espace lui-même.

Cependant, si l'humanité terrestre libérait une telle énergie contre une autre population dans une guerre totale, une grande partie de la population terrestre serait détruite, votre sol rendu stérile, vos eaux empoisonnées et rendues invivables pour de longues années. Il se pourrait

que la masse de votre planète soit elle-même mutilée au point de détruire son équilibre dans notre galaxie. Tels seraient les effets concernant votre monde. Pour nous, les voyages à travers l'espace pourraient être rendus difficiles et dangereux pendant longtemps puisque les énergies libérées par de multiples explosions pénétreraient à travers votre atmosphère dans l'espace extérieur.

Je me demandai dans quelle mesure si la guerre devait éclater chez nous ils ne jugeraient pas justifié de nous arrêter.

Le maître répondit à ma question mentale en disant : « Comme vous le savez, avec notre connaissance de l'usage et du contrôle d'énergies bien plus puissantes que toutes celles que nos Frères terriens utilisent jusqu'ici, nous pourrions, si nous le désirions, annuler votre force avec notre force plus grande. Mais rappelez-vous ce qu'on vous a dit : nous ne tuons pas nos Frères, même dans le cas de légitime défense. Nous essayons et nous continuerons d'essayer de prévenir une telle guerre en apportant aux Terriens la connaissance de ce à quoi ils aboutiraient. Car aucun homme ne peut vouloir une guerre sinon par ignorance.

Une lumière passa sur son visage et ses yeux semblèrent fixer quelque vision intérieure de beauté tandis qu'il continuait doucement : « Et aucun homme n'a jamais vécu sans rêver une fois de ce que vous appelez utopie ou le monde presque parfait. Il n'y a rien que l'homme ait imaginé qui ne soit quelque part une réalité. Et c'est pourquoi rien n'est irréalisable. Pour vous aussi, Terriens, c'est possible. Pour nous, ceux des autres planètes de votre galaxie, c'est ainsi déjà maintenant. Il y a ceux de votre Terre qui se sont exclamés : comme la perfection doit être monotone ! Il n'en est rien mon fils, car il y a

des degrés de perfection comme il y a des degrés en toutes choses. Dans nos mondes nous sommes heureux, mais nous ne stagnons pas. De même que celui qui a atteint le sommet d'une colline, vue de loin, voit une autre colline, plus éloignée, on progresse toujours. La vallée qui s'étend entre les collines doit être traversée avant que la prochaine élévation puisse être escaladée. La connaissance des lois universelles élargit et restreint à la fois. Ce qui se passe chez nous, maintenant, peut fort bien arriver sur Terre. Élevée par votre savoir, cette même compréhension rendrait impossible pour vous tout acte de violence contre vos Frères. Vous comprendriez que la même conviction, innée en chaque être humain qui lui fait sentir qu'il a le divin privilège de diriger sa propre vie et de façonner sa propre destinée, même à travers le sentier du mensonge et de l'erreur, s'applique également à tout groupe, à toute nation et à toute l'humanité.

Exactement comme il y a beaucoup de sentiers descendants éloignant du progrès, il y en a beaucoup qui montent vers lui. Bien qu'un homme en puisse choisir un tandis qu'un autre choisit l'autre, cela ne doit pas les diviser en tant que Frères. En réalité, l'un peut apprendre beaucoup de l'autre s'il le veut. Car dans l'immensité de la Création Infinie il n'y a pas un sentier qui soit le sentier unique.

— Sur votre Terre, nous avons souvent entendu la phrase : la Route du Bonheur. C'est une bonne expression, car le progrès est le bonheur et s'étend tout au long du chemin ascendant depuis son commencement jusqu'en haut. Et le bonheur rend les hommes frères en tolérance vis-à-vis des efforts d'un autre homme même s'ils sont de nature différente. Il n'y a rien de mal sur votre Terre ni parmi ses habitants si ce n'est l'ignorance du fait qu'ils sont de jeunes enfants dans la vie

universelle de l’Unique Etre Suprême. On vous a dit que dans nos mondes, nous vivons les lois du Créateur tandis que sur la Terre, vous en parlez seulement. Si vous viviez ne fut-ce qu’en accord avec les préceptes que vous connaissez déjà, les gens sur Terre ne chercheraient pas à se massacrer les uns les autres. Ils travailleraient eux-mêmes dans leurs propres groupes, leurs nations, pour réaliser le bonheur dans cette partie de votre monde où ils naquirent et que, par conséquent, ils appellent leur maison.

— Je pense que les Terriens seraient étonnés de voir combien un changement rapide pourrait se produire dans toute la planète. Maintenant que vous avez le moyen de répandre à travers le monde entier les messages pressants d’amour et de tolérance pour tous, au lieu de la suspicion et de la censure, vous trouverez des cœurs réceptifs. Car une grande partie de la population terrestre est fatiguée de la guerre et des souffrances qu’elle entraîne. Nous savons que, plus que jamais, elle a soif de connaître une manière de vivre qui la délivre de tout cela. Nous savons qu’il y a dans les esprits de la crainte et de la confusion parce qu’ils ont vu et senti les résultats de deux grandes guerres qui n’ont servi qu’à semer les graines d’une autre.

Aussi, avec des esprits et des cœurs réceptifs, partout sur votre planète, il n’est pas trop tard. Mais il y a urgence mon fils ! Aussi, allez, avec la bénédiction du Père Infini, continuez votre mission et ajoutez votre voix à celles des autres qui portent aussi ce message d’espérance.

# QUESTIONS ET RÉPONSES DANS LE VAISSEAU

Après un moment de silence durant lequel personne ne bougea, le Maître se leva et tous ceux qui étaient présents l'imitèrent. Il resta debout un moment, sa main reposant sur le dossier de sa chaise et il me regarda profondément dans les yeux. Je n'oublierai jamais l'expression de grande tendresse et de compassion de son regard. C'était comme une bénédiction et en même temps je sentis une force nouvelle qui me renforçait.

Avec un geste d'adieu qui s'adressait à tous, il se retourna et quitta la pièce. Le silence resta intact pendant quelques moments après son départ. Je ne pouvais encore trouver de mots. Ce fut Kalna qui brisa le silence en disant doucement : « Pour nous aussi c'est toujours un privilège d'entendre parler ce Grand Etre. »

Ramu le Saturnien brisa délibérément, j'en suis sûr, l'émotion.

— Maintenant, avant que nous ne retournions sur Terre, un moment a été prévu pour vous permettre de poser toutes les questions qui peuvent hanter votre esprit. Vous n'avez pas à vous confiner dans les sujets sérieux dont le Maître vient de parler, ajouta-t-il avec un sourire, puisque rien de ce qui vous intéresse ne nous semble trivial.

Je le regardai avec gratitude tandis que nous asseyions. Il me semblait que Ramu avait voulu dire qu'à présent je pouvais poser mes questions oralement, afin que s'instaure une conversation générale et non un exercice de télépathie. Je formulais les questions les plus importantes auxquelles je pensais.

— Les grands changements des conditions atmosphériques en de nombreux endroits où l'on fait des essais de bombes ont-ils un effet quelconque sur la libération de cette énergie ?

-- Ils en ont vraiment ! répondit Ramu ; ce n'est pas une supposition. Nos appareils ont enregistré ces résultats. Nous le savons.

Je voudrais bien savoir, dis-je lentement, la raison pour laquelle si la guerre sur notre Terre mettait en danger les millions d'êtres qui voyagent dans l'espace, vous trouveriez encore qu'il serait mal de sacrifier quelques-uns pour le bénéfice de beaucoup ?

Nous allons essayer de vous l'expliquer, répondit Orthon. Pour nous tous qui depuis notre naissance, avons grandi avec une vision de l'Universel, il est impossible de désobéir à ce que nous savons être des lois universelles. Ces lois n'ont pas été créées par l'homme ; elles étaient au commencement et dureront toute l'éternité. En accord avec ces lois, chaque individu, chaque groupe humain, toute vie intelligente sur chaque monde doit décider de sa propre destinée sans nulle intervention d'un autre. Conseiller, oui. Instruire, oui. Mais intervenir au point de détruire, jamais.

Son regard interrogateur semblait demander s'il avait rendu le principe plus clair. Firkon le Martien parla pour la première fois : « Vous comprenez le pouvoir des formes-pensées. Outre notre mission physique sur Terre, nous voulons tous croire fermement que les gens de votre planète deviendront eux-mêmes conscients du désastre vers lequel ils se dirigent. »

— Je vois, dis-je lentement tandis que les choses s'étaient clarifiées dans mon esprit.

— Nous savons que le pouvoir de cette pensée que nous avons envoyée continuellement à nos Frères

Terriens a changé les cœurs de beaucoup, déclara Ramu.

— Nous savons aussi comme vous-même et de nombreux Terriens que vos forces aériennes et vos gouvernements savent que nos vaisseaux observés dans votre ciel viennent de l'espace et qu'ils ne peuvent être fabriqués et pilotés que par des êtres intelligents venant d'autres planètes, ajouta Ilmuth. Des hommes d'État de votre monde ont été contactés par nous. Quelques-uns sont bons et ne veulent pas la guerre. Mais même les hommes bons de votre Terre ne sont pas entièrement libérés de la frayeur qui a été entretenue par l'homme lui-même à travers les siècles sur votre planète.

— La même chose est vraie de tous vos aviateurs sur la Terre entière dit tranquillement Kalna. Beaucoup ont vu nos vaisseaux maintes et maintes fois, mais ils ont été « muselés » et menacés, aussi, peu d'entre eux osent parler.

— C'est la même chose pour vos savants, ajouta Firkon.

Une fois de plus, je m'émerveillai des connaissances qu'ils avaient de notre monde et de sa population. « Alors, il me semble, dis-je, que la réponse doit être cherchée chez l'homme de la rue, celui-ci étant multiplié par des millions sur la surface du monde. »

Ils seront votre force, acquiesça rapidement Firkon, et s'ils parlaient en nombre suffisant, partout, quelques leaders les écouteraient avec joie dans différentes parties du monde.
Je sentais que cette conversation avait contribué beaucoup à ma compréhension et j'étais rempli d'espoir. Presque sans réaliser ce que je faisais, je changeai de sujet en disant : « Pourriez-vous m'expliquer un peu plus les machines que j'ai vues dans la cabine de pilotage, celle qui enregistre les sons et les traduit en images par exemple. »

Naturellement, dit Orthon. Une des utilités les plus importantes est de nous permettre d'apprendre rapidement n'importe quel langage. Naturellement ceux de nous qui vivent et travaillent sur votre Terre pendant un certain temps parlent avec le meilleur accent. Pour nous comme pour vous, certains ont une plus grande aptitude que d'autres pour les langues et apprennent à parler correctement sans contact direct avec les gens. Là, il sourit et me rappela la conversation pantomimique employée lors de notre première rencontre, ajoutant : « Il était de la plus haute importance que je teste votre capacité à envoyer et à recevoir des messages télépathiques. Le résultat de cela fait que vous êtes à présent ici. »

— Nous connaissons bien le scepticisme des Terriens pour tout ce qui est en dehors des ornières de l'expérience personnelle. C'est pour cette raison que les messages que je vous ai donnés avaient un caractère universel. Nous savions que, bien que la connaissance de tels écrits fût perdue avec les civilisations passées, il se trouvait quelques personnes disséminées dans le monde actuel qui pourraient être capables de les traduire. Avec ces traductions, seuls les incrédules pourraient encore refuser de croire.

— C'est heureux, dit Kalna avec son joyeux sourire, que la télépathie a été au moins acceptée comme un fait certain par vos savants.

— Vous savez, dit Orthon, nous vous avons observé pendant quelques années avant de vous contacter. Nous étions sûrs que votre connaissance de la télépathie était suffisante. Ce fut prouvé par le test final que fut notre première rencontre.

— M'avez-vous testé d'autres façons encore demandais-je...

— Oui vraiment ! Vous savez, toutes les fois que vous avez photographié nos vaisseaux, pendant plusieurs années, vos pensées sont inévitablement venues vers nous. Nous sentions la sincérité de votre intérêt. Il restait à voir si, et comment, vous traduiriez cet intérêt par des actes, comment vous vous comporteriez devant le ridicule et le scepticisme dont vous seriez l'objet ou si vous tenteriez d'user de vos contacts avec nous pour votre intérêt personnel ou commercial.

— Vous avez passé toutes les épreuves avec succès, dit chaleureusement Ilmuth. En face de la dérision et de l'incroyance, même lorsque la validité de vos photographies fut contestée, nous vîmes à quel point vous êtes resté ferme, sachant au fond de vous que vous aviez raison. »

Cet encouragement me remplit de bonheur et je sus qu'avec de tels amis aucune hésitation n'était possible.

— Il y avait autre chose encore que nous devions savoir à propos de votre discrétion et de votre jugement, dit Ramu. Par exemple, il y avait certaines choses dans ce que le maître vous a révélé ce soir qui, ainsi qu'il vous l'a clairement fait comprendre, ne doivent pas encore être révélées à votre peuple. Dans un monde comme le vôtre, c'est une grande tentation pour la plupart des gens de se rendre importants par des déclarations qui attirent l'attention. L'ensemble de ce qu'il vous est permis de dire ne peut, sagement, être dit à tout le monde. C'est en cela que votre bon jugement doit intervenir. Après tout, vous avez voué la meilleure partie de votre vie à enseigner la loi universelle dans la mesure où vous la connaissiez. En agissant ainsi vous avez appris qu'il n'est pas seulement inutile, mais souvent dangereux, de donner plus de connaissances que celles qui peuvent être absorbées ou comprises. Nous savons que vous

appliquerez ce principe à l'information que vous recevrez de nous.

À propos de la télépathie, dis-je, formulant une question qui était dans mon esprit, bien que je sois capable de m'en servir, je ne peux affirmer que je comprends vraiment son mécanisme. Pourriez-vous me l'expliquer un peu ?

Ils se regardèrent les uns les autres et rirent. Je réalisai que tous ceux qui étaient là pouvaient répondre à ma question et qu'ils avaient été amusés par la politesse qui avait porté chacun d'eux à laisser à un autre le soin de répondre. En fait, quand aujourd'hui je repense à l'ensemble de la conversation, je me rends compte de sa différence avec ce qui arrive dans notre monde quand deux personnes, ou plus sont rassemblées. Nous nous précipitons dans la conversation, nous parlons à contresens et nous interrompons constamment celui qui parle et qui devrait au moins pouvoir arriver à exprimer la totalité de sa pensée. Ces hommes et ces femmes avaient, dans tous les cas, parlé sans être interrompus. Aucun n'avait « tenu le crachoir » par la seule force de son verbiage.

Comme par un consentement général, ce fut Orthon qui répondit : Dans votre monde, vous avez ce que vous appelez radio. Il y a beaucoup d'opérateurs amateurs que vous appelez des bricoleurs. Ceux-ci ont certains canaux sur lesquels on leur permet d'opérer. Ces longueurs d'onde que vous qualifiez d'ondes de l'éther permettent à une personne se trouvant dans un lieu d'envoyer un message à une autre personne, à un autre instrument, situé dans un lieu éloigné. Les deux personnes peuvent s'entendre aussi clairement que si elles étaient dans la même pièce. Il fut un temps où de telles communications auraient été considérées comme fantastiques par des gens du type de ceux qui raillent aujourd'hui l'origine interplanétaire de

nos vaisseaux. À cette sorte de mentalité, rien de ce qui n'a été prouvé au point d'être mis en vente n'est concevable.

— Les pensées sont reçues et transmises exactement de la même façon que par la radio sur certaines longueurs d'onde, mais sans aucun appareil. Nous agissons directement de cerveau à cerveau et dans ce cas la distance n'est pas une barrière. Cependant, un esprit ouvert et réceptif est nécessaire au succès. Pendant toutes les années au cours desquelles vous nous avez envoyé des messages, nous vous avons répondu. Ceci a établi une sorte de lien comparable à un câble solide entre nous, et ce en maintenant les ondes de pensée sur un seul et même canal. Toutes les fois que votre esprit est ouvert, nous pouvons vous envoyer l'information dont vous avez besoin exactement comme vous pourriez recevoir un message téléphonique. Vous avez été incité à me rencontrer en présence de témoins pour confirmer votre expérience. Nous voulions que la vérité de cette rencontre puisse se répandre aussi loin que possible. Et nous louons la direction d'un de vos journaux nationaux qui se révéla assez courageuse pour en publier le premier récit.

— Mais une chose que nous vous demandons de rendre claire pour tout le monde, c'est que les contacts mentaux dont nous parlons n'étaient pas ce que votre peuple appelle « psychiques » ou « spirites ». Il s'agissait de messages directs d'un esprit à un autre. L'explication de ce que vous appelez psychique vous sera donnée une autre fois.

Nous appelons cette télépathie mentale un état de conscience unifié entre deux points, l'expéditeur et le récepteur ; et c'est la méthode de communication la plus communément employée sur nos planètes, surtout sur la planète Vénus. Des messages peuvent être envoyés entre des individus

de notre planète, de notre planète à des vaisseaux de l'espace où qu'ils puissent être et de planète à planète. Comme je vous l'ai dit auparavant, et permettez-moi d'ancrer ceci dans votre mémoire, l'espace ou « distance », comme vous dites, n'est en aucune façon une barrière.

Pendant qu'Orthon parlait, Ilmuth était sortie sans bruit de la pièce. Maintenant, elle revenait avec un plateau sur lequel il y avait des gobelets contenant une boisson qui se trouva être le même liquide rafraîchissant que celui que j'ai déjà décrit. Après qu'elle eut distribué les verres, je dis : « À propos des gens des autres planètes qui vivent parmi nous, y a-t-il longtemps que cela se fait ? »

Ce fut Kalna qui répondit : « Depuis des temps immémoriaux... ou au moins corrigea-t-elle, depuis les 2000 dernières années. Après la crucifixion de Jésus qui fut envoyé pour être incarné dans votre monde pour aider votre peuple, comme d'autres l'avaient fait avant lui, nous décidâmes de poursuivre notre mission de manière moins périlleuse que celle qui nécessite une naissance sur votre planète. Ce fut rendu possible par les progrès obtenus par nos vaisseaux voyageant dans l'espace. Nous fûmes capables d'amener des volontaires dans leurs corps physiques. Ces hommes sont soigneusement entraînés en vue de leur mission et reçoivent des instructions en ce qui concerne leur sauvegarde personnelle. Leur identité n'est jamais révélée, ou rarement à quelques individus dans un but bien défini, comme c'est le cas pour vous. Ils se mêlent à leurs Frères Terriens pour apprendre leurs langages et leurs coutumes. Puis ils retournent sur leurs planètes où ils nous font part des connaissances qu'ils ont amassées dans votre monde. Nous avons une histoire de la Terre et de ce qui y est arrivé depuis 78 millions d'années. Des histoires

semblables, qui furent faites par des hommes de la Terre, ont été perdues avec les civilisations qui se sont détruites par la même sorte de destruction qui vous menace aujourd'hui. La chose que vous appelez guerre n'a existé nulle part dans notre système depuis des millions d'années. Naturellement, toutes les planètes et leurs peuples doivent passer par des phases successives d'évolution depuis les inférieures jusqu'aux supérieures. Mais la vôtre n'a pas connu un progrès naturel et régulier, mais plutôt une répétition sans fin de croissances et de destructions.

— Il y a eu des Terriens qui ont quitté votre planète, avec notre aide, afin d'être instruits par nous et de revenir à leurs foyers terrestres pour vous passer leur savoir. Mais étant donné les conditions existant sur votre planète aujourd'hui, il n'est plus possible d'agir ainsi puisqu'aucun d'entre eux ne pourrait retourner vers vous après être parti. Ils ne pourraient expliquer où ils seraient allés sans être pris pour fous et enfermés. De plus, dans votre monde actuel où existent de multiples papiers d'identification, le retour soudain d'une personne ayant mystérieusement disparu un certain temps serait rapidement remarqué par les autorités. Nous ne pouvons soumettre nos semblables à une persécution au-delà de leur endurance. Cela peut vous donner une compréhension plus claire de la façon dont nous nous trouvons bloqués de diverses manières par ceux-là mêmes que nous désirons tant aider.

Toute l'expression de gaité naturelle de Kalna avait été obscurcie par la tristesse tandis qu'elle me disait ces choses. À présent, tandis qu'elle prenait un verre sur la table basse et qu'elle buvait à petites gorgées, elle sourit à nouveau. Reposant le verre, elle dit : « C'est une grande pitié que d'être obligés de parler de

choses si tristes et plus triste encore de penser que de telles souffrances existent encore dans l'Univers. Nous, des autres planètes, nous ne sommes pas des peuples tristes. Nous sommes très gais. Nous rions beaucoup. »

J'étais profondément ému par cette petite apologie. Les gens étaient gais sur leurs planètes ; cependant, ils voulaient partager la tristesse de la Terre et lutter sans cesse à travers les siècles pour nous apporter la lumière.

— Nous avons encore un espoir, dit Ilmuth comme pour essayer de me faire plaisir. Nous pouvons encore venir parmi vous et faire de temps en temps des contacts comme le vôtre. Bien que vos aviateurs rendent nos atterrissages difficiles actuellement, nous espérons que lorsque de plus en plus de gens auront vu nos vaisseaux, y seront accoutumés et accepteront la réalité de l'existence d'êtres vivants sur les autres planètes, des rencontres personnelles avec des Terriens deviendront plus nombreuses.

— Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement, dis-je.

Nous vidâmes nos verres. Comme je regardais mes amis, je vis que tous les signes de la tristesse qu'ils ressentaient à propos des conditions sur la Terre avaient été bannis de leurs visages. Je savais que c'était la sagesse. Essayant de suivre leur exemple, je demandai : « Chantez-vous et dansez-vous sur les autres planètes et organisez-vous des sorties comme nous le faisons ? »

— Nous dansons beaucoup, répondit Kalna. Nous considérons l'entraînement du corps à une coordination du rythme et du mouvement comme une partie essentielle de notre éducation. De plus, cette expression est une partie de ce que vous appelleriez notre rituel religieux. De même que le poème formé de mots peut suggérer des sentiments profonds impossibles à formuler en prose, ainsi en

est-il du rythme parfait exprimé par le mouvement d'un corps consacré à une danse d'adoration.

Nous dansons aussi par plaisir, comme vous, bien que pas de la même façon que vous dansez aujourd'hui, ajouta-t-elle en riant. Nous ne trouverions aucun plaisir dans les trémoussements et les ruades que nous avons observés sur votre Terre où par exemple un homme et une femme s'accrochent furieusement l'un à l'autre pour aussitôt se repousser mutuellement. Notre danse en société est ordinairement composée d'un groupe de partenaires, mais souvent une ou plusieurs personnes, sous l'inspiration de la musique, dansent pour tous les autres. Vous avez vu de beaux danseurs interprétant des danses rythmiques sur votre Terre et vous savez le plaisir que l'on prend à regarder les beaux mouvements d'un corps inspiré par l'esprit.

— Nous avons aussi des « parties », ajouta Ilmuth, bien que nous ne les définissions pas en ces termes. Pour nous, c'est simplement l'occasion d'inviter des amis chez nous pour parler et nous relaxer ensemble. Beaucoup de ces réunions ont lieu au-dehors, sur nos plages ou dans nos jardins. Comme les vôtres, beaucoup de nos maisons ont des terrasses où ont été prévues des piscines.

J'aurais voulu ne jamais quitter ces gens merveilleux. Mais, juste à ce moment, Ramu se leva et dit : « C'est une mauvaise nouvelle... mais je crains devoir à présent vous ramener sur la Terre.

Je me levai et essayai d'enterrer mes regrets sous la pensée d'une prochaine rencontre. Nous fîmes nos adieux dans une atmosphère de gaité avec des allusions à propos d'une autre rencontre au cours de laquelle nous nous retrouverions tous.

Personne ne me rappela de me remémorer tout ce qu'on m'avait dit, pas plus qu'on ne me dit de m'en servir à bon escient sur Terre. Je les quittai avec une impression de beauté, de chaude

sympathie et avec la certitude qu'une fois débarrassés de leur ignorance, les Terriens aussi jouiraient de l'héritage naturel de toute l'humanité.

Comme nous atteignons la porte donnant sur la cabine de contrôle, je m'arrêtai et me retournai afin d'imprimer encore dans mon esprit chaque détail de cette pièce magnifique, de mes amis et, par-dessus tout, du portrait de la vie sans âge.

La petite vedette avait été rechargée pendant notre visite et à présent elle était prête pour notre retour sur la Terre. La porte était ouverte et nous entrâmes tous les trois, Ramu, Firkon et moi. Ramu se dirigea vers les contrôles. La pince et le câble avaient été enlevés pendant que nous gravissions l'escalier et, comme auparavant, la porte se ferma silencieusement après que le dernier homme fut entré.

Lentement, nous glissâmes le long du rail incliné, passant par les deux portes d'un sas pneumatique et sortant par le bas du vaisseau, nous fûmes de nouveau dans l'espace. Tandis que nous descendions le long du rail, j'éprouvai de nouveau cette sensation de chute au creux de l'estomac, bien qu'elle fut moins intense et plus courte que lorsque nous étions entrés.

Le temps me parut impossiblement court avant que la porte s'ouvrit et que Firkon me dit : Nous voici de nouveau sur la Terre. »

Cette fois, la vedette n'était pas posée sur le sol ; elle resta à environ vingt centimètres en planant. Ramu s'avança, me tendit la main en signe d'adieu et dit : « Je ne vous reconduirai pas en voiture, je dois rester dans la vedette. Je suis heureux de cette soirée avec vous et j'en espère une autre, bientôt. »

Je fis écho à ses sentiments !

Le retour à l'hôtel fut silencieux, plein de sentiments et de pensées profondes de ma part.

Sans aucun doute, Firkon le savait. Il arrêta l'auto devant l'hôtel, mais ne descendit pas. Nous nous serrâmes la main et il dit : « Nous nous rencontrerons à nouveau avant longtemps. »

Je me demandais où et quand et il répondit à ma question non formulée en disant : « Ne doutez pas que vous serez alerté au moment précis et que vous vous trouverez à l'endroit qu'il faudra. » Je descendis le l'auto. Levant la main en signe d'adieu, Firkon repartit, me laissant debout, seul, sur le trottoir.

Entrant dans l'hôtel, j'allai dans ma chambre. Pour la première fois depuis que j'avais quitté mes amis je regardai ma montre ; il était 5hl0 du matin ! Je n'avais pas sommeil et je ne sentais aucune fatigue, e m'assis sur le bord du lit pendant une bonne heure, revivant les évènements de la nuit. Et pendant que tout cela traversait mon esprit, je ne pouvais m'empêcher de penser à quel point tout cela semblerait fantastique à mes semblables. Néanmoins, je devais en parler...

Réellement, je pouvais à peine croire moi-même à la réalité de tout ce qui était arrivé durant les heures précédentes. Cependant, je savais e que mes yeux avaient vu, ce que mes oreilles avaient entendu et que, sans aucun doute possible, cela avait été une aventure complètement physique. Finalement, après avoir ôté mes vêtements, je m'étendis et lus tomber dans un léger sommeil. Il était près de huit heures quand je m'éveillai. Je m'habillai rapidement, car il me restait peu de temps pour déjeuner et pour atteindre l'autobus qui me ramènerait chez moi.

Tandis que le bus roulait, mes yeux voyaient les scènes terrestres que nous traversions et aussi les gens assis près de moi. Mais mon esprit, absorbé par les expériences de la nuit précédente, voyageait encore dans l'espace ou avec mes amis dans le vaisseau-porteur géant.

Le sentiment que j'avais de me trouver dans deux lieux à la fois persista pendant quelques semaines. Je trouvai très difficile de revenir aux liens de la vie de la Terre. Bien que le temps pendant lequel j'avais eu le privilège de contempler l'immensité de l'espace et la beauté de son activité constante avait été très court, j'en gardais en moi l'émerveillement. Tout ce que j'avais appris de ces amis des autres mondes ne m'avait pas été donné pour moi seul, mais pour le partager avec tous les Terriens qui voudraient le recevoir.

# LA VEDETTE DE SATURNE

Le temps s'écoula sans aucune autre rencontre avec mes amis des autres mondes. Cependant, souvent, je sentais qu'ils étaient proches.

Ce fut deux mois plus tard, le 21 avril, que j'éprouvai de nouveau le besoin urgent d'aller à la ville. Par conséquent, le jour suivant, je m'arrangeai pour être conduit à Ocean Side où je pris, au début de l'après-midi, le bus pour Los Angeles qui me conduisit à la ville un peu plus de deux heures plus tard. Je m'inscrivis dans le même hôtel qu'auparavant et j'allai dans ma chambre pour me rafraîchir. Ensuite, je descendis et allai au bar faire un bout de causette avec mon ami le garçon. Peu après, je retournai dans le hall, achetai un hebdomadaire et m'assis pour attendre.

Cette fois, le sentiment d'incertitude et d'agitation intérieure qui m'avait troublé la première fois était entièrement absent. Je connaissais la signification de ce sentiment d'urgence qui m'avait fait descendre des montagnes ! Aussi lisais-je avec intérêt les nouvelles du pays et des événements extérieurs tels qu'ils étaient imprimés ; mais je lisais aussi « entre les lignes ». À l'exception de l'entrée de deux hommes que je connaissais vaguement et qui vinrent échanger quelques mots avec moi, je ne fus pas interrompu.

Soudain, je levai la tête et je vis devant moi mon ami le Martien Firkon. Je me levai d'un bond, avec ce que l'on pourrait probablement décrire comme un large rire. Firkon aussi avait un large sourire et nous échangeâmes le salut habituel. Puis il murmura un certain mot, le renforçant

d’une manière qui lui donnait une signification particulière.

Comme nous quittions l’hôtel ensemble, il me dit : « La poignée de main ayant été décrite à beaucoup, nous pensons qu’il vaut mieux ajouter le mot que vous venez juste d’entendre pour faciliter l’identification entre vous et ceux de nos mondes qui vous rencontrent ici. Ce sera particulièrement utile dans le cas où vous seriez approché par une personne inconnue de vous ce qui pourrait arriver quelquefois.

Excellente précaution acquiesçais-je. Puis, regardant ma montre, je remarquai qu’il était 7h15 et je dis : « Si vos projets le permettent et que vous désiriez prendre quelque nourriture, je connais un petit café, tout près d’ici, où nous pourrions nous assoir dans un coin retiré et causer sans être dérangés. »

— Cela ira parfaitement, dit-il avec un sourire ; après tout, le corps aussi a besoin d’être nourri.

En marchant, je demandai des nouvelles de Ramu. Firkon me dit qu’il ne serait pas avec nous ce soir. Le café était plein, mais en arrivant nous eûmes la chance de pouvoir nous glisser dans un coin que les occupants précédents quittaient. Nous échangeâmes des salutations avec la serveuse qui vint nettoyer la table. Firkon jeta un coup d’œil au menu qu’elle avait donné puis le mit de côté et demanda un sandwich au beurre de cacahuètes sur du pain complet, du café noir et un morceau de tarte aux pommes.

— Je prendrai la même chose, dis-je.

Quand nous fûmes seuls, il commença à parler tranquillement.

— Je vois qu’en lisant l’hebdomadaire vous étiez frappé par la quantité de suspicion, d’antagonisme et de haine que des groupes de Terriens accumulent sans cesse contre d’autres groupes.

Comme je n'avais pas consciemment pensé à cela après l'arrivée de Firkon je fus quelque peu étonné qu'il connût ma réaction.

— C'est très simple, expliqua-t-il, il y a encore une image-pensée très forte dans ce que vous pourriez appeler l'arrière de votre esprit, l'eu de gens, continua-t-il, reconnaissent ces émotions destructives intimes pour ce qu'elles sont, même ceux qui se vantent d'avoir un caractère doux. Cependant, notez qu'il suffit d'un tout petit incident pour faire perdre son calme à un homme. Pour peu que les choses s'aggravent, il entre dans une phase guerrière et devient agressif au nom de ce qu'il appelle la légitime défense. En réalité, ceci n'est rien moins qu'un déséquilibre émotionnel qui entraîne une certaine fureur qui ôte toute raison. Une fois reconnues, de telles habitudes peuvent être réduites ou même entièrement supprimées.

À ce moment, notre repas fut apporté. Quand nous fûmes de nouveau seuls, il continua : « La responsabilité de l'état de choses existant aujourd'hui sur la Terre ne peut être attribuée à quelques-uns seulement dans chaque nation. Dans mon travail et au cours de mes contacts sociaux avec mes frères terrestres, j'ai rencontré beaucoup de gens saturés de ces émotions destructrices et enfermés dans leur égoïsme. Naturellement, la crainte et la confusion prévalent. Un petit nombre de gens sont arrivés à développer une considération plus haute de leurs semblables en cherchant à apprendre davantage les lois universelles. Quelques-uns ont choisi ce que vous appelez la métaphysique ou l'occultisme et d'autres choses similaires. Mais parmi ceux-là, il y a très souvent un motif égoïste centré sur une promotion personnelle ou l'espoir d'un gain personnel plutôt que le motif universel d'aide et de bien-être mutuel. Le résultat d'un égoïsme si

général fait qu'il y a peu de différence entre ceux que le peuple peut choisir comme guides, même s'ils sont désignés par leurs semblables. Les chefs sont soumis aux habitudes de la majorité là où la majorité a le pouvoir.

— Nous, des autres mondes, qui avons vécu inconnus parmi vous, nous pouvons voir clairement comment l'idée de l'identité avec l'origine divine a été perdue. Les Terriens sont devenus des entités séparées qui ne sont plus réellement des expressions de l'humanité comme ils l'étaient au commencement. Ils sont à présent esclaves des habitudes.

— Néanmoins, il y a encore, emprisonnée dans ces habitudes, l'âme originelle qui brûle de s'exprimer suivant son hérédité Divine. Ce désir entravé a pour conséquence de troubler profondément l'homme enchaîné à la routine par le mécanisme de l'habitude. Et c'est pourquoi, désirant s'exprimer d'une manière plus belle et plus grande, plus souvent que les hommes ne le réalisent, quelque chose s'agitant dans les profondeurs de leur être, ils échappent à ces habitudes incommodes. Cependant, l'habitude est si puissante dans son accumulation que tandis que l'homme veut écouter la voix de la raison, il craint d'y succomber, ne sachant pas où elle le conduira. Cependant, tant que l'homme ne se débarrassera pas de son orgueil et ne permettra pas à cette voix de le guider, il continuera à vivre en guerrier luttant contre les lois de son propre être.

— Comme vous le savez, tant que les hommes ne désirent pas changer leur manière de vivre, personne ne peut les aider. Les quelques Terriens qui désirent sincèrement apprendre les lois de l'Unique Infini doivent essayer de guider les autres. Et nous, des autres mondes, nous les aiderons.

Pendant que Firkon parlait, nous avions terminé notre repas. Maintenant il se levait. De nouveau dehors, nous marchâmes le long de deux pâtés de maisons vers l'endroit où la même voiture Pontiac était stationnée. C'était une nuit de tempête, mais je m'aperçus à peine de l'orage. Durant la première partie de notre voyage, mon esprit revenait sans cesse à ce que Firkon m'avait dit. Enfin, je pus penser aux nouvelles aventures qui pourraient m'arriver cette nuit. Le voyage me sembla plus court cette fois de la ville à l'endroit où, comme la première fois, nous quittâmes soudain la route principale. Cette fois nous ne roulâmes qu'un court moment avant que l'auto s'arrêta.

Tout d'abord, je ne pus rien voir d'autre que la ligne de faîte de quelques collines basses à ma droite et aussi loin que je pouvais voir dans l'obscurité, des terrains plats dans toutes les autres directions. Bien que je fus certain que j'allais de nouveau rencontrer une vedette, je ne pouvais en déceler aucun signe, pas même une lumière. Cependant, mon compagnon semblait sûr de sa direction et nous avançâmes un bon moment avant que les collines basses finissent soudainement. Là, au loin, je pus découvrir une douce lueur. Mon impatience croissait tandis que nous nous dirigions vers cette lueur. Après environ 400 m, la silhouette familière d'une vedette me devint visible. Mais quelque chose était différent. Celle-ci était beaucoup plus grande que le petit vaisseau dont je gardais le souvenir. Elle devait avoir plus de trente mètres de diamètre avec des hublots plus larges et un dôme beaucoup plus plat.

Une silhouette qui se tenait debout dans la lueur du vaisseau me parut être tout d'abord mon ami le Vénusien, portant le costume de type ski qui m'était à présent familier. Mais ce pilote était un étranger, un bel homme d'environ 1,80 m.

Il avança de quelques pas et nous salua d'une manière chaude et amicale avec la poignée de main habituelle. Je l'appellerai Zuhl.

Je me demandai si l'énorme soucoupe était un vaisseau Martien quand le pilote corrigea ma pensée en disant : « Ce vaisseau-éclaireur vient de Saturne et il est transporté dans un grand vaisseau mère comme celui dans lequel vous êtres déjà allé. »

Il se retourna et nous conduisit vers la soucoupe qui attendait avec la porte ouverte et il entra. Je le suivis, Firkon restant derrière moi. Le vaisseau avait au moins quatre fois le diamètre de la vedette vénusienne et plus ou moins deux fois et demie sa hauteur. Un peu plus même, peut-être. La porte se ferma silencieusement derrière Firkon. Instantanément, la lumière intérieure s'accrut et le faible bourdonnement devint audible lorsque les machines se mirent en marche. Je sentis une légère secousse, insuffisante pour me faire perdre l'équilibre et je compris que nous avions quitté la Terre. Comme je regardais autour de moi, tâchant de mémoriser le maximum de détails sur mon nouvel environnement, le pilote saturnien m'expliqua que ce petit vaisseau n'était pas seulement plus grand que la petite vedette, mais différent à d'autres points de vue. Il n'avait pas plané au-dessus du sol, mais s'était fermement posé sur ses trois énormes sphères. Ce que j'avais ressenti était la secousse nécessaire pour rompre le contact avec la Terre. Zuhl l'expliqua par analogie avec un morceau de fer attaché à un aimant. Une secousse se produit au moment de la séparation.

Comme je regardais autour de moi, je remarquai la lumière diffuse familière d'un blanc bleuté et la même sorte de murs ressemblant à du verre translucide. De chaque côté se trouvait un passage arrondi de plus ou moins 1,20 m de large qui

paraissait entourer le vaisseau. Sur le mur extérieur de ce passage, je remarquai un groupe de hublots considérablement plus grands que ceux du petit vaisseau. D'après ce que je pus voir, j'estimai qu'il devait y avoir en tout quatre groupes semblables, un groupe sur chaque quadrant.

En avant, il y avait un couloir apparemment de la même largeur avec de hauts murs qui atteignaient l'intérieur du dôme et qui continuaient en avant sur environ un tiers du diamètre du vaisseau. Au-delà, il semblait y avoir une pièce centrale dans laquelle je pus voir un grand mat magnétique placé à travers le centre du vaisseau.

Le pilote me demanda alors si j'aimerais faire un tour de reconnaissance dans le vaisseau durant le vol. Inutile de dire que je le désirais ! Me montrant le chemin, Zuhl m'emmena dans la pièce centrale. Une vision étonnante ! Il est difficile de décrire quelque chose d'aussi peu familier et de si compliqué après l'avoir vu seulement une fois. Cependant, je ferai de mon mieux.

En plan, le vaisseau ressemblait à une roue. Les quatre couloirs étaient comme quatre rayons conduisant à un moyeu : la chambre centrale dans laquelle nous étions. Les murs avaient de six à neuf mètres du plancher au plafond. Ils étaient presque entièrement recouverts de graphiques et de cartes illuminés sur lesquels des lignes et des formes géométriques se croisaient, changeant continuellement de couleurs.
Cela m'avait déjà fasciné dans la vedette vénusienne et je regardai, captivé, bien que je ne pusse comprendre davantage.

Environ à mi-chemin autour du mur circulaire courrait un délicat balcon métallique auquel on accédait par une échelle. Au-dessus des murs, il y avait le dôme translucide surmonté d'une énorme lentille-télescope. Presque tout l'espace du

plancher était également occupé par une gigantesque lentille d'un diamètre au moins deux fois plus grand que celle que j'avais vue dans la vedette vénusienne. Tout autour, quatre bancs arrondis permettaient aux observateurs de s'assoir tout en regardant à travers l'espace la planète qui se trouvait en dessous. Mais le mat magnétique central allant du parquet au dôme dominait la pièce entière. Ce mat silencieux, porteur d'énergie, passant au travers des deux grandes lentilles contenait le secret que nous brûlons de connaître : celui du vol interplanétaire.

Comme je l'ai indiqué, le vaisseau était divisé en quatre quadrants par les quatre couloirs placés comme des rayons. Ces couloirs s'ouvraient sur la pièce centrale par quatre ouvertures. Tournant maintenant vers la gauche, nous marchions dans un des couloirs. Environ à mi-chemin de sa longueur, nous arrivâmes à deux passages arqués en face l'un de l'autre dans les murs du couloir. Le pilote me conduisit à travers l'arche de droite dans une partie du vaisseau qu'il me décrivit comme le quartier où couchait l'équipage. Tout ce quadrant était divisé d'intéressante façon. Devant nous se trouvait environ une douzaine de petites chambres individuelles où chaque membre de l'équipage avait sa place pour dormir. Je n'entrai dans aucune d'elles, mais comme toutes les portes étaient ouvertes, je pus voir avec quelle perfection et quelle compacité elles étaient installées. D'une façon que pourraient envier les ingénieurs de nos Pullmans !

Une sorte d'échelle de bateau avec une rampe s'élevait jusqu'à la section immédiatement au-dessus des dortoirs. Ceci, je crois, était le seul quadrant qui contenait deux ponts complets. En haut se trouvait une sorte de réfectoire ou salle de repos équipée avec des divans et fauteuils confortables où l'équipage pouvait se reposer ou

converser. Le plafond était uniquement formé par la pente du dôme translucide et cela me faisait penser à un solarium de rêve. Ce devait certainement être une façon agréable de se relaxer sous l'énorme dôme de verre avec les étoiles et l'espace au-dehors.

Tandis que nous parlions et que j'apprenais tout cela, je me demandais de combien de membres se composait l'équipage. « Normalement douze personnes composent un équipage, dit Zuhl, mais en ce moment il y a seulement deux hommes à bord outre moi-même parce qu'il n'est pas nécessaire d'en avoir davantage pour un voyage aussi court que celui-ci. »

Je me demandai alors si tous les membres de l'équipage étaient Saturniens puisque c'était une vedette saturnienne. Cette pensée fut : corrigée par Zuhl qui dit : « Bien que cette vedette ait été construite sur Saturne, aucune planète ne la possède en particulier. Nous nous en servons tous. En conséquence, son équipage est composé de gens de toutes les planètes.

— Comme vous pouvez le voir, c'est un grand vaisseau destiné à des voyages de longue durée. Il peut rester loin du vaisseau mère une semaine ou davantage sans avoir à revenir pour une recharge parce qu'il porte à bord un équipement générateur. En cas d'urgence, de l'énergie peut être aussi directement projetée à n'importe qu'elle vedette à partir il u vaisseau mère.

Comme nous nous tenions dans le hall, près des dortoirs, j'eus l'impression de sentir une faible vibration sous mes pieds. Je compris pourquoi lorsque Zuhl m'expliqua : « La plus grande partie des machines est installée juste sous le parquet de cette section. Il y a aussi un atelier pour les machines où l'on peut entrer directement des dortoirs. Mon regard chercha une porte, mais je n'en vis pas, ce qui ne me surprit pas.

Comme nous revenions dans le couloir, je regardai à travers l'arche qui menait dans le quadrant voisin. Je vis une douce lueur de lumières colorées et d'étranges instruments : la salle de contrôle elle-même. Il y avait là deux jeunes hommes assis devant des panneaux de contrôle. Nous continuâmes jusqu'à ce que nous eûmes atteint le couloir circulaire extérieur.

Nous tournâmes à droite et Zuhl dit : « Dans cette pièce, il y a un compartiment où nous gardons deux petits disques enregistreurs contrôlés à distance. C'est ce que nous envoyons pour un travail d'observation de près. Instruments sensibles, ils transmettent leurs observations non seulement à la vedette, mais aussi directement au vaisseau mère si bien qu'un double enregistrement peut-être fait. L'un est gardé dans les rapports permanents d'une des planètes pour être mis à la disposition de quiconque a besoin de ce renseignement particulier. Ces petits disques ont beaucoup contribué à notre connaissance des conditions de vie sur la Terre, dans tout le système solaire et même dans les systèmes situés au-delà.

Marchant le long du corridor extérieur, comme nous continuions notre tour, nous passâmes devant un groupe de quatre grands hublots, mais nous ne nous arrêtâmes pas pour regarder au-dehors.

Quand nous arrivâmes dans le corridor-rayon suivant, nous tournâmes de nouveau à droite et nous commençâmes à revenir au centre du vaisseau entre deux murs paraissant solides et faits de la même matière translucide. Ces murs étaient très épais et formaient une armature intégrale exactement comme les rayons d'une roue. Je pus voir que le mur à ma droite devait être le mur du fond des quartiers dortoirs, Zuhl m'expliqua que le mur opposé contenait une ouverture servant l'entrée à un grand compartiment où était stockée

la nourriture et les autres nécessités pour un long voyage.

Comme le pilote mentionnait les mots « long voyage », je me demandai si ce vaisseau pouvait voyager entre les planètes sans l'aide du vaisseau mère. Il dit que non, déclarant que les vedettes n'étaient pas construites pour voyager dans l'espace extérieur.

Une fois de plus nous entrâmes dans la chambre centrale avec ses murs aux graphiques mobiles et vacillants. Nous longeâmes la lentille centrale et suivîmes le troisième corridor-rayon, le dernier non encore exploré. De même que le corridor opposé, celui-ci avait également deux larges arches conduisant en dehors de ce point central. Tout l'abord, passant par l'arche de gauche, nous allâmes dans une pièce que l'on me dit être la cuisine. Mais je n'aurais jamais supposé cela, car elle ressemblait fort peu à ce que nous connaissons comme cuisines. Elle apparaissait à peu près comme une pièce à peu près nue, avec des murs unis. Mais l'apparence était trompeuse. Zuhl me dit que ces murs étaient doublés de haut en bas pour servir de placards dont les portes comme toutes celles de cet étonnant vaisseau étaient invisibles jusqu'à ce qu'elles fussent ouvertes. Dans ces placards, la nourriture et tout ce qui était nécessaire à sa préparation était stocké.

Une petite porte qui paraissait en verre se trouvait dans un des murs menant dans ce qu'il me dit être un four. Quand je regardai à l'intérieur, je ne vis aucun brûleur. Zuhl m'expliqua : « Nous ne préparons pas notre nourriture de la même façon que vous. La nôtre est rapidement préparée au moyen de rayons à haute fréquence, une méthode que vous êtes en ce moment en train d'expérimenter sur Terre. Cependant, nous préférons notre nourriture à l'état naturel et nous vivons surtout de fruits et de légumes délicieux qui abondent sur notre

planète. Par nos intentions et nos buts, nous sommes ce que vous appelez des végétariens ; mais en cas de nécessité, quand aucune autre nourriture n'est à notre portée, nous mangeons de la viande.

Je réalisai plus tard que je n'avais vu ni évier, ni boîte à ordures, ni tuyau d'évacuation, mais comme je ne suis pas une ménagère, je n'en avais pas remarqué l'absence à ce moment. Sans doute de telles choses doivent-elles exister aussi mystérieusement supérieures aux nôtres que tout le reste l'est. Je ne vis pas non plus de chaises, de tables ou de bancs. Tout ce qui était nécessaire devait sans doute être stocké dans les murs. Nous quittâmes cette cuisine et entrâmes dans une salle de relaxation aussi luxueuse que la magnifique pièce qui se trouvait dans le vaisseau transporteur vénusien, où des divans et des sièges de différents styles étaient disposés. À distance convenable se trouvaient les mêmes sortes de tables aux dessus transparents. Sur celles-ci se trouvaient de merveilleux petits ornements. Zuhl dit que les membres de l'équipage passaient beaucoup d'heures dans cette salle durant les voyages d'observation à travers l'atmosphère de la planète qu'ils étudient. Il expliqua aussi que, de même que les Terriens, ils avaient des jeux qui les amusaient beaucoup et qu'enfin ils recevaient des invités.

Je ne vis ni livres de lecture d'aucune sorte, ni rayon ou casiers dans lesquels ces choses auraient pu être mises. Mais je ne demandai pas si de telles choses étaient présentes. Ce qui recouvrait le parquet dans cette pièce aussi bien que dans tout le vaisseau était de couleur gris-jaune. Il n'y avait pas de dessin particulier, mais bien que la surface parut ferme, en marchant dessus, je trouvai cela semblable à du caoutchouc. Nous ne restâmes qu'un moment dans cette accueillante salle de séjour. Retournant au

corridor du centre, nous continuâmes jusqu'au premier par lequel nous étions entrés dans la vedette.

Bien que tant de choses m'eussent été montrées et expliquées dans ce fascinant vaisseau, on ne me permit qu'un léger coup d'œil dans la salle de contrôle et aucune explication ne me fût donnée concernant l'énergie qui actionnait l'équipement mécanique. Bien que j'étais au courant qu'ils voyageaient en utilisant les forces naturelles de l'espace transformées en puissance motrice, je ne compris pas le comment et je dois admettre que j'espérais quelques renseignements. Mais avec presque un sourire d'excuse, Zuhl me dit qu'il ne pouvait pas encore avoir confiance en aucun Terrien au point de révéler certaines choses. Car, dit-il, vous autres sur Terre, vous n'avez pas encore appris à dominer vos émotions ce qui vous fait souvent parler avant de penser. En agissant ainsi, vous pourriez être amené à donner sans sagesse des informations à un esprit qui n'en serait pas digne et qui pourrait en pervertir l'usage. »

Je ne pus nier la vérité de cette remarque. Notre voyage dans la vedette fut rapide et les explications me furent données en route.
En dépit de cela, nous avions à peine terminé notre tour quand Zuhl annonça : « Nous avons atteint notre vaisseau-porteur et nous sommes prêts à y entrer. »

Bien qu'il ne me fut pas dit à quelle distance nous étions, j'avais sentiment très net que ce transporteur était beaucoup plus éloigné de la Terre que l'avait été le vaisseau vénusien. Je ne pus voir l'entrée de notre vaisseau dans le transporteur parce que nous étions au centre de la vedette, sans aucune vue en dehors. Cependant, de plusieurs manières, j'eus le sentiment que tout se passait comme la première fois bien que j'eusse

néanmoins conscience d'une différence que j'étais incapable d'expliquer.

Comme nous descendions dans le vaisseau qui nous attendait, j'eus à nouveau la sensation de descendre dans un ascenseur, mais je n'eus pas l'impression de perdre l'équilibre. Quand la vedette arriva à un point d'arrêt sur ses rails et que la porte fut ouverte sur la plate-forme « mime dans l'autre transporteur, il n'y avait personne pour nous recevoir et pour fixer le crochet sur les glissières et les rails comme cela u ait été fait sur le vaisseau vénusien pour la petite vedette.

Sortant de la vedette sur la plate-forme dans le vaisseau saturnien, je perçus immédiatement que ce vaisseau différait à presque tous égards du vaisseau mère vénusien. Je me demandais quelles aventures m'attendaient là, mais à aucun moment, je n'eus le moindre sentiment de crainte.

En fait, chaque rencontre avec ces gens des autres mondes ne serait qu'à me faire considérer toute idée de crainte comme une absurdité. À tout moment, je me sentais très humble pour le privilège dont avais été gratifié d'entendre leurs paroles de sagesse, de visiter leurs magnifiques vaisseaux et d'y voyager. Tout ce qu'ils m'ont demandé, est que je transmette leur savoir à mes compagnons humains à quiconque et où qu'il soit. C'est ce que je ferai, laissant à chaque homme la liberté de croire ou de ne pas croire, de bénéficier d'un plus grand avoir ou de le rejeter, par mépris ou par scepticisme.

# LE VAISSEAU-MERE SATURNIEN

Ce que je vais essayer de décrire est assez complexe. La plupart des installations mécaniques que je vis à bord du vaisseau mère saturnien étaient entièrement nouvelles pour moi. D'abord je ne pus comprendre complètement leurs fonctions, mais plus tard on m'aida à en acquérir une certaine compréhension.

La plate-forme auprès de laquelle nous étions arrêtés (je dis plateforme, mais en réalité il s'avéra qu'il s'agissait d'un ascenseur magnétique de quelques 50 pieds carrés) transportait les gens et le fret de la base au sommet de ce gigantesque vaisseau-porteur à travers un énorme tuyau de soixante mètres ou plus de profondeur. Un mat polaire magnétique s'étendait sur toute la longueur de ce tube-cage, passant au travers du centre de l'ascenseur et j'appris qu'il fournissait l'énergie et les moyens qui le faisaient fonctionner.

Ce fut la première chose qui me frappa en descendant de la vedette. Devant nous, il y avait une sorte de pont bordé de rails qui réunissait la plate-forme ascenseur au pont où notre vedette avait été arrêtée ; en effet, la plate-forme de 50 pieds carrés ne remplissait pas complètement la largeur de la cage. Cela m'étonna tout d'abord.

Comme Zuhl et moi avancions, je me retournai et regardai autour de moi, impressionné par la majesté et la construction superbe de ce vaisseau colossal. En regardant en arrière, je pus voir très haut, bien au-delà du dôme de notre vedette, le plafond de l'immense salle à travers laquelle

nous étions descendus. Une paire de rails montait la pente jusqu'au plafond et plus haut au-delà sans doute, là où les portes de sas pneumatique devaient se trouver. Je pus voir directement l'ouverture à travers laquelle nous venions juste d'entrer.

Comme nous atteignions la plate-forme, Firkon me suggéra de regarder dans la cage de l'ascenseur. Je le fis et vis trois autres planchers ou ponts au-dessus et trois autres au-dessous, faisant un total de sept. À chaque niveau, un pont ou balcon extensible se projetait dans la cage pour couvrir l'ouverture entre le bord de la plate-forme et le pont proprement dit. J'appris plus tard que ces extensions pouvaient se relever comme des ponts-levis. Leur longueur égalait la hauteur des ponts, du parquet au plafond, de sorte que lorsqu'ils se relevaient ils bouchaient l'entrée du pont, faisant ainsi un côté uni à la cage et l'isolant complètement du reste du vaisseau. Quand l'ascenseur arrive.1 destination, le mur de la cage glisse vers le bas pour devenir balcon mobile. Quand ceci se passe, les rampes de l'ascenseur s'allongent dehors et forment des rampes au balcon. Lorsque l'ascenseur monte, ces rampes reviennent en arrière et forment un rail de protection.

Je vis comment ces rampes se mouvaient juste après avoir quitté la vedette. Aussitôt que nous eûmes traversé le balcon et posé le pied sur l'ascenseur, les rampes se refermèrent derrière nous avant même Mue nous eussions commencé à monter. Tandis que je regardais autour « le moi, essayant de saisir chaque détail, Zuhl s'arrêta près d'un petit tableau de contrôle qui se trouvait à douze centimètres environ du plancher de l'ascenseur, probablement pour éviter que quelqu'un no trébuche dessus accidentellement. Ce tableau avait environ 90 cm de long et 18 à 24 cm

de large. Au-dessus se trouvaient six boutons sur deux rangées pour qu'il fût facile de les manœuvrer avec les pieds.
Chaque bouton était marqué, indiquant son utilisation, mais je ne pouvais ni lire ni comprendre ces marques.
Zuhl posa le pied sur un de ces boutons et immédiatement les rampes, de l'autre côté de la plate-forme, se déplièrent et formèrent les rampes d'un balcon mobile de l'autre côté de la cage que nous avions maintenant atteint. Simultanément, une porte magnifiquement décorée et proportionnée glissa dans le mur devant nous, me révélant une autre vue merveilleuse.

Nous étions maintenant dans un salon exquis, très semblable par son ameublement et son arrangement à celui du vaisseau mère vénusien, quoiqu'un peu plus grand. Une fois de plus, il était éclairé magnifiquement par cette mystérieuse lumière douce sans source apparente. Cependant mon attention fut presque immédiatement attirée par six lemmes et six hommes qui, apparemment, attendaient notre arrivée. Ils étaient assis en petits groupes et conversaient entre eux. Quand nous entrâmes, ils se levèrent et sourirent. Un homme et une femme s'avancèrent pour nous saluer, me faisant également un accueil plein de chaleur, bien que je ne les eusse jamais rencontrés auparavant.

Les femmes étaient vêtues de robes merveilleuses et légères, toutes simples, faites d'une matière qui semblait irradier la vie. Chacune portait une large ceinture qui paraissait faire partie du vêtement lui-même et ornée de gemmes qui scintillaient avec une douceur et une vitalité telles que je n'en avais jamais vu dans aucune pierre précieuse terrestre. Ces ceintures-joyaux sont les seuls ornements que j'ai vu portés par des femmes des autres mondes. Et comme je

m’émerveillais à la vue de ces gemmes, je me demandai si au lieu d’être supérieures en elles-mêmes aux nôtres, ces pierres ne devaient pas leur éclat à celles qui les portaient... idée qui fut plus tard confirmée par Firkon.

Les robes que les femmes portaient avaient des manches longues, amples, serrées aux poignets. L’encolure était ronde. Bien que différentes en couleurs, selon le choix de chaque femme, toutes étaient d’une nuance pastel qui donnait au groupe entier un aspect de charme harmonieux. La taille des femmes allait d’un peu moins de 1,50 m à environ 1,75 m. Toutes étaient minces et magnifiquement formées. Leurs traits étaient délicats et leurs visages avaient de très beaux contours. Quant à leurs teints, tous les types étaient représentés, depuis le teint très clair légèrement rosé jusqu’à la teinte adoucie de l’olive. Les oreilles étaient petites, les yeux grands et expressifs, sous un front magnifiquement dessiné. Leurs bouches étaient de taille moyenne avec des lèvres d’un rouge naturel, variant dans la profondeur de la couleur suivant le ton de la peau.

Toutes avaient une chevelure tombant naturellement sur les épaules d’une manière charmante. Hommes et femmes portaient des sandales. Aucune des femmes ne paraissait avoir dépassé la vingtaine. Plus tard, Firkon me dit que leurs âges allaient de 30 à 200 ans. Tandis que les robes amples et flottantes donnaient une simple suggestion de l’harmonie parfaite de leur corps, lorsque plus tard elles échangèrent ces robes pour des tenues collantes, la beauté et la grâce de leurs formes devinrent plus clairement apparentes.

Les hommes portaient des blouses d’un blanc brillant, largement ouvertes à l’encolure, avec de longues manches serrées aux poignets, comme celles

portées par les hommes du XVIIIème siècle sur Terre. Le pantalon aussi était ample, très semblable à ceux que nous portons nous-mêmes. Mais la matière avait une douceur et une texture différente de tout ce que j'ai jamais vu. La taille des hommes variait de 1,50 m à 1,80 m et tous étaient magnifiquement formés, avec un poids en proportion. Comme celles des femmes, leurs couleurs de peau variaient, mais je remarquai que celle de l'un d'eux était exactement ce que nous appellerions « couleur cuivre ». Tous avaient des chevelures soignées, différentes en longueurs et en coupes, comme sur la Terre. Aucun ne portait les cheveux longs comme Orthon, mon ami vénusien de la première rencontre. J'ai appris depuis qu'il avait une raison particulière de porter ses cheveux ainsi.

Les traits des hommes, bien qu'uniformément beaux, ne différaient pas beaucoup de ceux des Terriens et j'affirme que n'importe lequel d'entre eux pourrait venir parmi nous et ne jamais être reconnu comme n'étant pas d'ici. Aucun ne paraissait avoir dépassé le début de la trentaine, mais cette impression fut aussi corrigée plus tard par Firkon qui me dit qu'ils avaient de 40 à plusieurs centaines d'années, suivant notre échelle terrestre.

Immédiatement après les salutations, nous fûmes invités à nous assoir autour d'une grande table ovale sur laquelle se trouvaient des gobelets remplis d'un liquide clair. Comme toutes celles que j'avais vues, cette table avait une surface transparente, différente du verre ou de toute autre sorte de plastique connu par moi. Il n'y avait ni nappe ni décoration d'aucune sorte. Une beauté indescriptible émanait de la matière elle-même qui n'avait besoin d'aucune décoration. Les chaises qui l'entouraient étaient à peu près semblables à nos chaises de salle à manger. Il y

en avait quinze, correspondant au nombre des personnes présentes.

Comme nous nous asseyions — moi entre Zuhl et Firkon —, nous fûmes invités à boire le liquide contenu dans les gobelets. Bien qu'il fut aussi clair en apparence que l'eau la plus pure, sa saveur était semblable à celle du jus d'abricot, doux et légèrement épais, véritablement délicieux.

Bien que les méthodes par lesquelles ces voyageurs de l'espace étaient capables d'apprendre n'importe quelle langue parlée sur la Terre m'avaient été expliquées, cette facilité restait pour moi un élément de surprise. La femme qui s'était levée la première pour nous saluer lança i conversation en disant : « Ce vaisseau est un laboratoire scientifique. Nous voyageons dans l'espace dans le seul but d'étudier les changements continuels qui se produisent dans l'espace lui-même. Nous observons la vie et les conditions de vie sur les nombreuses planètes que nous rencontrons, pendant que nous voyageons à travers l'espace. Naturellement, l'étude des différents langages est une nécessité. C'est grâce à des recherches faites par des vaisseaux comme le nôtre que les voyages dans l'espace ont atteint le niveau actuel de sécurité. Un peu de tout cela vous fut expliqué sur le vaisseau vénusien, mais on ne vous montra pas comment fonctionnaient les appareils. Sue ce vaisseau, cependant, vous verrez les appareils en action et nous vous expliquerons quelques-unes de leurs fonctions afin que vous puissiez mieux comprendre nu ment nous avons appris à utiliser les forces naturelles. »

Elle continua en m'expliquant que ce vaisseau n'appartenait à aucune planète, mais que c'était un vaisseau universel, piloté par des gens de nombreuses planètes, travaillant pour le bien-être et la connaissance de tous.

Pour ce voyage particulier, expliqua-t-elle, trois femmes sont des habitantes de la planète que vous appelez Mars et les trois autres sont de mus. D'ordinaire il y a aussi trois femmes de Saturne qui, pour certaines raisons, n'ont pu nous rejoindre pour ce voyage. Ainsi, Saturne est représentée seulement par ses hommes. Occasionnellement, des hommes et des femmes de systèmes solaires au-delà du nôtre se joignent à notre équipage ou à celui d'autres vaisseaux du même type. Dans tous les cas les membres de l'équipage sont hautement entraînés par nos savants les plus éminents.

Bien qu'il n'y ait eu presque aucune interruption dans la conversation entre Firkon et moi, au début de la soirée, les problèmes se rapportaient aux habitants de notre monde furent à nouveau résumés autour de cette table. Comme d'habitude, l'absence de toute condamnation ou de tout jugement sévère d'aucune sorte était remarquable. Au lieu cela, une sympathie compréhensive pour les souffrances des peuples la Terre se manifestait dans toute cette conversation.

Une des femmes martiennes dit : « Vous, peuple de la Terre, vous ne désirez pas montrer une telle cruauté les uns envers les autres. Ceci est, ainsi qu'on vous l'a déjà dit, le résultat de votre ignorance personnelle qui vous aveugle quant aux lois de l'Univers dont nous formons tous une partie. »

Dans vos familles vous parlez beaucoup de l'amour que vous ressentez les uns pour les autres. Cependant, cet amour même que vous prétendez éprouver s'exprime souvent par un pouvoir de possession sur les autres. Rien ne peut être plus contraire à l'amour dans son état premier. L'amour vrai doit embrasser le respect, la confiance mutuelle et la compréhension. Comme

nous le connaissons et l'exprimons dans les autres mondes, l'amour n'a aucun rapport avec cette fausse possession qui le pervertit sur Terre.

— Nous comprenons l'amour comme un rayonnement du cœur de la Divinité, à travers toute la création et spécialement à travers l'homme, vers toutes les autres formes de vie, sans distinction d'aucune sorte. En réalité il n'est pas possible de trouver de la vertu dans une forme de vie et rien dans une autre.

— Cependant, remarquez la distorsion existant sur Terre parce que là l'homme ne comprend ni lui-même ni son Père Divin. À cause de cet : te ignorance, l'homme s'avance, s'engage vers ce que vous appelez guerre pour tuer sauvagement ceux d'une autre nation, d'une autre couleur ou d'une autre religion, sans comprendre ce qu'il fait. Il est difficile pour nous des autres mondes de comprendre pourquoi les Terriens ne peuvent pas voir que non seulement la destruction mutuelle par eux-mêmes ne résout aucun problème, mais qu'elle est une cause de plus grandes souffrances sur la Terre. Ainsi en a-t-il toujours été et ainsi en sera-t-il toujours. Maintenant que votre connaissance scientifique a tellement développé votre progrès social et humain, le gouffre doit être comblé d'urgence. Les hommes de votre Terre connaissent les terribles pouvoirs contenus dans les bombes qu'ils entassent pour s'en servir les uns contre les autres. Cependant, ils avancent toujours plus vers un conflit interplanétaire. Cela est, pour nous, étrangement illogique.

— Oui, approuva un des hommes, votre comportement nous semble souvent illogique. Permettez-moi de vous en donner un exemple. Vous avez des parents sur Terre n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je.

— Si vous aviez deux fils, nés de votre propre chair et de votre propre sang, comme vous dites,

et si, pour une raison ou pour une autre, un de vos fils s'agenouillait devant vous et vous demandait votre bénédiction pour aller tuer son frère qui est aussi votre fils, accepteriez-vous de satisfaire sa requête parce qu'il prétend qu'il a raison et que son frère a tort ?

Ma réponse fut naturellement : bien sûr que non !

— Cependant, continua-t-il, c'est exactement ce que vous, Terriens, avez fait durant des siècles. Vous reconnaissez tous un être suprême en rapport avec votre compréhension et vous parlez de la fraternité humaine. Cependant, vous demandez au Père Eternel de faire ce que vous ne feriez pas vous-mêmes. En effet, lorsque vous êtes en guerre, les uns contre les autres, vous tombez à genoux pour une prière impie, Vous demandez à votre Père Divin de bénir vos efforts pour gagner une victoire sur votre propre frère, dut-il être détruit.

— Nous, en tant que frères vivant sur d'autres mondes que le vôtre, nous voyons impartialement les groupes divisés de votre planète. Nous, qui avons appris davantage sur les lois de notre Père qui s'étendent i tout l'Univers, nous ne pouvons faire les distinctions qui vous mettent en état de trouble constant et nous sommes attristés de voir ce qui passe sur Terre. Nous, en tant que frères de toute l'humanité, nous voulons aider tous ceux que nous pouvons atteindre et qui désirent notre aide ; mais à aucun instant, nous n'imposerons de force notre manière de vivre aux gens de votre monde.

— En réalité, il n'y a pas de gens foncièrement mauvais sur Terre, ni en aucun endroit de l'Univers. Si, comme beaucoup parmi vous l'expriment, vos vies semblent consister en un « enfer sur terre », vous êtes à blâmer vous-mêmes. Votre planète, comme toutes les autres, fut

créée par notre Unique Divin Créateur et est en elle-même un lieu saint comme le sont toutes Ses créations. Si toute l'humanité devait ne soudainement balayée de la surface de la Terre et avec elle les luttes, les souffrances, les chagrins qu'elle entraîne par l'ignorance du moyen de vivre ensemble, la Terre serait magnifique. Mais jamais aussi belle qu'un monde dans lequel des hommes vivent en frères avec tout ce qui existe dans l'Univers.

— Parce qu'un homme est étranger à un autre, cela ne lui donne pas le droit d'ignorer, d'insulter ou de tuer un semblable.

— Vous avez réservé un jour par an en l'honneur de la fraternité humaine et vous parlez de la Paternité du Créateur. Cependant, en oubli complet des actes que de telles déclarations devraient engendrer, nus gaspillez l'argent et les efforts pour pouvoir plus rapidement et sur une plus grande échelle, détruire vos compagnons terrestres. Ne semble-t-il pas curieux de prier le Père Divin de bénir vos efforts pour cette impitoyable destruction ?

— Nous entendons ces prières, venant de vos temples, de vos chefs d'État, de vos foyers et de vos champs de bataille. Ne pouvez-vous voir à quel point vous vous êtes égarés ? Vous demandez réellement à votre divin Père de faire ce que vous ne voudriez pas, vous-mêmes, faire à vos propres enfants. Ne pouvez-vous voir à quel point vous êtes devenus hypocrites ? Et ceci n'est qu'un exemple parmi beaucoup de choses nie vous faites contre votre Divin Père.

— Aussi longtemps que vous vivrez de cette manière, divisés les uns outre les autres, vos souffrances seront multipliées. Car lorsque vous en voulez à la vie de votre frère, quelqu'un en veut à la vôtre. Telle est la planification des paroles prononcées jadis par Jésus de Nazareth.

Souvenez-vous qu'il a dit : range cette épée dans son fourreau, car quiconque se servira de l'épée périra par l'épée. La vérité de cette parole a été prouvée à travers l'histoire de l'homme sur la Terre.

Comme il cessait de parler, un tableau de la Terre et des problèmes des hommes qui y vivent passa devant mes yeux et je m'attristais pour nés semblables et pour moi-même, en tant que Terrien. Car en même temps que cette image passait, je compris combien gigantesque était la tâche à réaliser pour corriger tout cela. Tant de gens à travers le monde ne sont pas encore éveillés aux causes des choses. C'est seulement quand un nombre d'hommes suffisant réalisera ce qu'ils sont et qu'avec tout leur cœur ils désireront changer en abandonnant leurs activités personnelles et leur désir de briller l'un par rapport à l'autre, que le changement s'effectuera.

— Aucune personne, aucune nation, aucune partie du monde
n'est seule à blâmer pour les conditions qui passèrent devant mes yeux, de même aucun fragment de civilisation ne fait quoi que ce soit pour les changer. La responsabilité gît dans chaque personne, et qui peut, par la force, en changer une autre ? Un esclavage qui est le résultat de siècles d'incompréhension, de divisions et de désirs personnels pour le pouvoir est difficile à briser.

Me rendant compte de ceci, j'étais submergé d'une humble gratitude envers notre Père Divin qui permettait à ses enfants des autres mondes de venir vers nous pour tendre une main secourable d'amour et de compassion. Bien qu'ils ne puissent nous transformer par la force ni intervenir directement, ils peuvent aider les réceptifs qui se trouvent parmi nous à lutter ensemble pour un monde meilleur au lieu de nous battre les uns

contre les autres, creusant ainsi encore de nouvelles divisions.

Je réalisais que beaucoup de temps devait s'écouler avant qu'un tel changement puisse se faire, car l'humanité a grandi en acceptant la souffrance et la douleur comme inévitables et en cherchant rarement à s'écarter des chemins familiers. Sortant de mes méditations, je remarquai que les femmes se levaient.

— Il nous faut maintenant enfiler nos vêtements de pilotes, expliqua une adorable brunette, après quoi nous irons à la pièce où se trouvent les instruments et où vous verrez bien des choses qui vous ont fait rêver.

Leur départ me donna le loisir d'observer les détails de ce salon magnifique. Sur le mur, directement en face de moi, il y avait une immense carte des cieux. Elle montrait douze planètes dans notre système solaire, avec son soleil central. Entourant le nôtre, il y avait d'autres systèmes avec leurs soleils et leurs planètes représentées d'une manière qui était nouvelle pour moi. Dans l'espace, entre les planètes, se trouvaient des détails sur les conditions atmosphériques variées y existant et dont nous, Terriens, sommes totalement ignorants. On me dit que cette connaissance est très importante pour la sécurité des voyages à travers l'espace. Il y avait de nombreuses inscriptions sur cette carte que j'étais incapable de lire, mais que j'imaginais correspondre aux buts des signes qui jalonnent les cartes routières employées par nos automobilistes. Ceci me fut confirmé par un des hommes.

Au-delà de cette immense carte, sur le même mur, mais à l'extrémité du salon, se trouvait un diagramme détaillé du vaisseau. Lui aussi était marqué de symboles et de caractères entièrement inconnus de moi. Les autres murs étaient tapissés de scènes champêtres de quelques-unes des planètes

que ce vaisseau avait visitées. Ce n'étaient pas des peintures encadrées, mais plutôt des peintures murales. Une telle vie s'en dégageait qu'on se sentait physiquement présent dans chaque scène évoquée. Cette particularité était quelque chose que j'avais remarqué à propos de tous leurs peintures et portraits. L'explication qui me fut donnée à ce propos fut que quoi que les peuples de l'espace fassent, ils mettent tant d'eux-mêmes dans leur travail qu'il vibre réellement de leurs forces vitales et du rayonnement de leurs personnalités. Les paysages étaient très semblables à des peintures et des photos de scènes terrestres. Elles montraient des montagnes, des vallées, de petits ruisseaux et des océans. Je remarquai que les six femmes étaient revenues, habillées de ms costumes de pilote. Quand elles entrèrent, les hommes se levèrent et l'un d'eux dit : « Maintenant, nous allons dans le laboratoire. »

Nous marchâmes ensemble vers l'ascenseur qui nous avait tout d'abord amenés. À notre approche, la porte s'ouvrit silencieusement en lissant, bien que je n'aie vu personne toucher un bouton. Il se peut que ce fût une opération analogue à l'usage de nos cellules photo-électriques. Nous entrâmes tous les quinze dans l'ascenseur et Zuhl fit la manœuvre. Je le vis aller vers un autre panneau de contrôle, du côté opposé à celui que j'ai d'abord décrit. Là, il appuya avec le pied sur l'un des boutons et immédiatement, lentement et silencieusement, nous descendîmes. Tandis que nous descendions au-dessous de l'étage où était encore la vedette là où nous l'avions laissée en arrivant, je remarquai derrière elle une vaste salle, s'étendant loin vers l'extrémité du vaisseau ? À travers le centre de ce compartiment et à angles droits de la cage d'ascenseur, se trouvait une paire de rails. Reposant sur eux, il

y avait quatre vedettes identiques en taille et en forme à celle qui mus avait amenés de la Terre. C'était, sans doute, le hangar où elles reposaient pendant que le vaisseau-porteur était en vol interplanétaire.
Le long du bord extérieur et légèrement sous chaque rail, il y avait un petit passage d'environ 1,80 m de large bordé par un mur extérieur.

Nous dépassâmes deux autres balcons au-dessous de celui qui nous avait conduits au salon et je pensai que chacun de ces balcons menait à un autre étage-pont. Au troisième pont au-dessous de celui conduisant au salon, l'ascenseur fut stoppé. Regardant de bas en haut, je pus compter les sept ponts sur ce côté du vaisseau. En même temps que l'ascenseur s'arrêtait doucement, la rampe se déploya. En descendant, j'avais « remarqué une paire de rails qui continuait à travers la partie avant la plus basse du vaisseau. Ces rails formaient une jonction en V avec les rails par lesquels notre vedette était entrée et je réalisai que c'étaient les rails sur lesquels la vedette descendrait quand je quitterai le transporteur pour retourner sur la Terre. Cela indiquait que cette section du vaisseau était réservée pour les tunnels d'arrivée et de départ, l'ascenseur principal et le large hangar-garage pour les vedettes. Quelque part dans cette même section, adjacente ou loin derrière le pont hangar, il y avait probablement un hangar d'entretien et un atelier de réparations. Et encore plus loin, à l'extrémité du vaisseau, je savais qu'il devait y avoir me salle de contrôle et une cabine de pilotage. On m'avait dit qu'il y en avait une à chaque extrémité de ces vaisseaux colossaux. De ce côté du vaisseau, nous entrâmes dans une pièce très large qui se révéla être le laboratoire.

# LE LABORATOIRE

Je n'avais jamais vu quelque chose de semblable à cette pièce, remplie de la plus étonnante quantité d'instruments imaginables. Il y avait des rangées et des rangées de graphiques et de panneaux de contrôle. Il me semblait que chacun de ces étranges instruments que je voyais pour la première fois était équipé de sa propre console de contrôle. Six étaient déjà en action et les six hommes qui nous avaient accompagnés depuis le salon prirent immédiatement leurs places aux six autres. Il en restait encore un certain nombre de libres. Je remarquai sur l'épaule gauche de quatre hommes un certain insigne.

La femme pilote qui se trouvait le plus près de moi dit : « Tous les opérateurs de ces instruments sont ce que vous appelleriez des savants éminents. L'insigne sur l'épaule des quatre hommes indique qu'ils sont Saturniens. »

Comme cela avait été le cas dans les autres circonstances, les graphiques montraient des lueurs colorées avec différents types de lignes et de formes, sans tous les cadrans si familiers sur la Terre. Malgré le nombre de graphiques que j'avais vus, ils restaient encore mystérieux pour moi.

— C'est ici que nous analysons les densités de l'atmosphère autour de la Terre, ou de n'importe quelle planète ou corps dont nous approchons, continua la femme pilote. Nous étudions soigneusement les combinaisons des éléments de l'atmosphère entourant chaque corps, aussi bien que les combinaisons élémentaires de l'espace. Bien qu'elles soient en constant état de changement, il y a un comportement en accord avec

les lois universelles. Ceci fait que certaines combinaisons demeurent plus longtemps que d'autres. En observant les activités de l'espace, nous sommes capables, parmi d'autres choses, de détecter la formation de tout nouveau corps dans l'espace et de déterminer sa rapidité de croissance.

C'était étonnant pour moi et je serais resté dans cette salle avec joie pour surveiller et essayer de comprendre le fonctionnement des instruments dont quelques-uns ressemblaient beaucoup à nos plus grands postes de télévision. Cela, je l'espérais, pourrait me donner une plus grande compréhension de ce que les figures changeantes révélaient.

Mais le pilote dit : « Maintenant nous allons voir quelque chose pic vous avez espéré. » Elle me conduisit, traversant le large laboratoire, Firkon, Zuhl et les femmes nous suivaient. Nous commençâmes à gravir me rampe en pente qui occupait toute la largeur du vaisseau. Nous continuâmes jusqu'à une autre rampe qui nous conduisit dans une grande pièce.

Il me semblait que les émerveillements ne cesseraient jamais. Chaque nouveau pas m'apportait de nouvelles merveilles, jusqu'à ce que l'eus peur de ne pas me souvenir de la moitié de ce que je voyais. Mais nés amis m'assurèrent que lorsque viendrait le moment d'écrire, ils n'aideraient à me rappeler une image juste des événements de cette nuit, dans chaque détail. Je doute que beaucoup d'hommes aient vécu me nuit aussi remplie de surprises, de beautés, de visions et de conversations aussi instructives.

Maintenant, à ma grande émotion, je vis là douze petits disques, alignés en deux rangées, sur les côtés opposés du vaisseau. Je devinai immédiatement que c'étaient des disques enregistreurs, ou les petits appareils téléguidés

envoyés par le vaisseau mère pour des observations rapprochées. Ils avaient environ lm de diamètre, étaient faits d'une matière unie brillante et avaient la forme qu'auraient deux assiettes plates ou deux casquettes retournées l'une sur l'autre et réunies par les bords de sorte que le centre fut épais de plusieurs centimètres. J'appris toutefois que ces disques variaient en taille d'environ 25 cm à 3,0 m de diamètre, selon la quantité d'instruments qu'ils transportaient.
Comme je l'ai dit par ailleurs, ils contenaient des instruments excessivement sensibles qui non seulement guidaient chaque engin dans sa course, mais transmettaient également au vaisseau mère un grand nombre de renseignements sur toutes les sortes de vibrations qui survenaient dans l'endroit observé.

Les vibrations couvrent un large champ d'ondes se rapportant au son, à la radio, à la lumière et même à des ondes de pensée. Tout cela pouvait être transmis au vaisseau mère pour être enregistré et analysé.
Techniquement, ces disques constituaient peut-être la plus merveilleuse réalisation de la science interplanétaire dans ce que j'avais vu. En plus des fonctions que j'ai énumérées, ils pouvaient aussi être désintégrés s'ils échappaient au contrôle et risquaient de tomber rapidement sur la Terre. Cela se faisait par une sorte d'explosion rapide ou, si une vie ni une propriété était en danger, sur le sol, par un procédé de désintégration graduelle. Ces petites merveilles aériennes étaient alignées mit une grande table de chaque côté de la pièce, reposant sur une sorte de glissière. Dans le mur du vaisseau, directement derrière chaque disque, il y avait une ouverture, comme une sorte de hublot ou de trappe, assez large pour leur permettre de passer. Mais quand nous entrâmes les ouvertures étaient fermées.

Me forçant à détacher un moment mes regards de ces disques, je pris le temps de regarder autour de moi. Je remarquai que les rails du tunnel de sortie de la vedette descendaient à travers le plafond, à l'extrémité de la salle, continuant vers le bas, à travers le plancher. Regardant à nouveau les disques, j'observai un long panneau de contrôle bâti dans la partie avant de la table qui les supportait.

Quand nous arrivâmes dans la salle, aucun siège n'était visible, mais, comme les six femmes prenaient leurs places devant les tableaux de contrôle, de petits sièges semblables à des tabourets surgirent silencieusement du parquet, probablement par suite d'une pression sur une pédale. Ces panneaux de contrôle différaient légèrement de ceux que j'avais déjà vus et je ne pus me rendre compte si des petits boutons étaient cachés dans les panneaux ou s'ils étaient manœuvrés au moyen de clés, comme un orgue. Une fois assises, les femmes travaillèrent très vite. Leurs doigts agiles couraient sur les instruments pour fournir les renseignements et les instructions de vol aux disques qui attendaient. Je me rappelle avoir noté la ressemblance de cette scène avec un jeu de pantomime représentant un concerto silencieux. Il était fascinant de voir comment, quand un disque avait reçu ses « instructions », une des trappes s'ouvrait et le disque glissait doucement dans l'orifice, passant à travers un sas, avant de se lancer dans l'espace extérieur pour y remplir sa mission.

Zuhl était demeuré avec Firkon et moi et quand je demandai où les disques étaient allés, c'est lui qui dit : « Retournons au laboratoire où nous pourrons suivre leur vol sur les panneaux de contrôle. »

En y revenant, il dit que le vaisseau mère était maintenant en route, mais il ne révéla pas notre

destination. Je n’avais remarqué aucune sorte de mouvement et je n’avais entendu aucun son supplémentaire.

Dans le laboratoire, tous les hommes étaient encore en train de travailler sur les instruments placés devant eux. Je notai sur l’un des écrans des lignes de formes variées apparaissant, disparaissant et réapparaissant en de nouvelles formations. Les lignes étaient alors remplacées par des points ronds et ensuite des barres qui se transformaient rapidement en figures géométriques diverses. Au même moment, d’autres écrans montraient différentes couleurs, d’intensités changeantes, quelques-unes en éclairs, d’autres en vagues. Des dessins se formaient dessus de temps à autre. Ceux-ci changeaient également rapidement de taille et de forme. Tout cela était pour moi un vaste mystère.

— Les hommes enregistrent avec leurs instruments ce qu’il y a sur les écrans, expliqua le pilote saturnien, tout cela sera ensuite repris sous forme d’enregistrements éducatifs.

La curiosité me poussa à demander ce qu’il était advenu des deux disques que nous avions vu quitter le vaisseau.

Le pilote expliqua : « Les disques planent à présent au-dessus d’un endroit habité de la Terre et enregistrent les sons émanant de cet endroit. C’est ce que vous voyez sur les écrans, apparaissant comme lignes, points ou traits. Les autres machines assemblent ces informations et les interprètent en produisant les images donnant la signification des signaux avec les sons originaux.

Il devait être visible que je ne comprenais pas très bien cela, car Zuhl expliqua davantage : « Toute chose dans l’Univers a son modèle particulier. Par exemple, si quelqu’un prononce le mot maison, l’image mentale d’une demeure d’une sorte ou d’une autre se forme dans son esprit.

Beaucoup de choses, y compris les émotions humaines, sont enregistrées de la même façon. Par l'usage de ces machines, nous savons même ce que votre peuple pense et si oui ou non ils sont hostiles vis-à-vis de nous. Car s'il y a des mots durs, blessants, manifestant de l'épouvante ou des pensées de ce genre, tout cela se dessinera de cette manière et nos enregistreurs les capteront avec précision. De la même façon, nous savons qui, parmi votre peuple, se montrera pour nous amical et réceptif. Tout dans l'Univers se meut par « vibrations » comme vous dites sur la Terre, ou, plus récemment, par « fréquences ». C'est par ces fréquences ou vibrations que nous apprenons les langages des autres mondes.

Durant ces explications, je surveillais les écrans et les dessins qui changeaient continuellement. Je pensais que tout cela paraissait, par comparaison, simple et je m'étonnais de ce que nos savants n'eussent pas trouvé ce procédé depuis longtemps. Comme je m'attardais à cette idée sans l'exprimer en paroles, mon compagnon répondit : « Ils l'ont trouvé dans une certaine mesure. Ce n'est pas très différent de vos bandes magnétiques ou de toute autre sorte d'appareil enregistreur. Le principe est le même, seulement nous l'avons porté plus loin en application. Au lieu de nous arrêter à réunir ensemble beaucoup de fréquences du son pour la reproduction seule, nous sommes maintenant capables de les reproduire également sous forme d'images. Vous ferez cela dans très peu de temps par le perfectionnement de ce que vous appelez télévision. Mais en ceci également vous êtes limité par votre savoir.

Pendant qu'il m'expliquait cela, il avait surveillé attentivement les nombreux écrans. Comme il terminait son explication, il suggéra que nous allions à la salle des disques pour assister au

retour de ces petits messagers. Dès que nous eûmes atteint l'autre salle, les deux trappes ressemblant beaucoup à de larges hublots dans le mur du vaisseau s'ouvrirent pour recevoir chacune le petit disque de retour. Ils se rangèrent à leur place, comme s'ils avaient été posés par une main invisible. On ne me donna pas le temps de réfléchir à cette dernière merveille, car Zuhl dit doucement : « Regardez ! Un autre disque est envoyé de chaque côté au-dehors, dans un but différent. Nous sommes encore dans votre atmosphère et quand ces disques seront partis, nous retournerons au laboratoire où nous vous montrerons comment ils opèrent.

Comme je regardais, les trappes correspondant aux deux premiers disques se refermèrent rapidement derrière eux. Plus loin, sur la même ligne, deux autres portes s'ouvrirent, une de chaque côté de la pièce. Pendant tout ce temps, les femmes continuaient à jouer un habile et silencieux scherzo au-dessus des panneaux.

Quand la seconde paire de disques quitta le vaisseau, nous retournâmes tous trois au vaste laboratoire. Pour la première fois, je remarquai deux autres écrans en fonctionnement. Ils étaient divisés en sections. Zuhl expliqua : « Ceux-ci montrent les nombreuses conditions atmosphériques. »

Dans une section, je pouvais observer les mouvements de l'air pendant que sa rapidité et sa consistance étaient enregistrées par d'autres instruments tandis que les signaux se mouvaient à la surface de cet écran. La charge électrique, ou force magnétique de l'atmosphère, semblait se mouvoir dans une direction opposée et pouvait être vue sur une autre section de cet écran, tandis que sa composition (une charge légère ou lourde ainsi que je compris) était mesurée et enregistrée. Sur une troisième section, les gaz dont l'atmosphère

se compose étaient séparés et là je pus voir les changements rapides de combinaisons se succédant rapidement. Les différentes intensités de pression atmosphérique et bien d'autres conditions dont nos savants sont totalement ignorants étaient extrêmement intéressantes à observer. Pendant que tout cela était reproduit sur les écrans, c'était simultanément enregistré de façon définitive pour être étudié par les habitants des autres mondes.

Après ce qui parut être seulement quelques minutes, les disques furent ramenés à l'intérieur du vaisseau et l'on me dit qu'ils contenaient des échantillons de notre atmosphère. Ils seraient extraits et étudiés plus tard.

« C'est au moyen de disques semblables à ceux-ci, me dit Zuhl, que nous fûmes tout d'abord alertés par les conditions anormales qui s'élaboraient au bord de votre atmosphère, conditions qui s'amplifient constamment avec chaque explosion atomique se produisant sur la Terre. Et, depuis, ces instruments fonctionnent tout le temps et nous disent ce qui peut se produire tandis que nous voyageons à travers l'espace. »

Tandis que nous parlions dans le laboratoire, mon attention fut attirée par le pilote vers un écran particulier. « Vous voyez ceci ? dit-il, ce sont les images visuelles de la poussière que vous appelez « débris de l'espace ». Elles sont à présent retransmises par deux des disques. »

Il était fascinant d'observer le comportement de ces petites particules sur l'écran. Elles y avaient une activité tourbillonnante constante. Parfois la fine matière semblait se condenser en des semblants de corps solides, pour disparaître aussitôt et devenir pour ainsi dire invisible. Occasionnellement, ces formations devenaient si raréfiées et si fines qu'elles semblaient presque avoir été transformées en gaz purs. En un sens,

cela me rappelait les petits nuages blancs se formant rapidement dans un ciel clair qui, parfois, grandissent pour aussi vite disparaître et se réduire à rien. C'est la meilleure comparaison que je puisse trouver pour décrire l'activité dont je fus le témoin.

Cependant, avec chaque formation de particules solides, certaines quantités d'énergie semblaient réellement prendre une forme visible, solide, qui, de nouveau, se dissipait immédiatement dans ce qui semblait être une explosion ou une soudaine désintégration parfaitement visible sur les écrans. D'autres instruments enregistraient l'intensité et la composition. Quelquefois ces agglomérations se formaient avec une grande intensité et l'explosion qui suivait était également violente. D'autres fois, elles étaient très faibles et à peine détectables. Mais le cycle ne cessait pas : énergie tourbillonnante, solidification, désintégration ; un mouvement perpétuel d'énergie et de fine matière cherchant sans cesse à réagir et à se combiner avec d'autres particules. J'emploie le terme « énergie » parce que je ne vois aucun autre mot pour désigner ce que j'ai observé. Cela semblait contenir une force puissante et je remarquai que, réunies en couches minces semblables à des nuages, elles semblaient troubler tout ce qui se trouvait près d'elles dans l'espace. Je v rois que j'ai réellement été le témoin de la force même qui pénètre tout l'espace et dont les planètes, les soleils et les galaxies sont formés ; la même force qui soutient et supporte toute activité et toute Vie dans l'Univers.

Tandis que cette constatation naissait dans mon esprit, je me sentais incapable d'accepter plus de la moitié de ses implications. Zuhl, sentant mon trouble intérieur, sourit affirmativement et dit :

« Oui, et c’est cette même force qui propulse nos vaisseaux à travers l’espace. »

Pendant quelque temps encore, je regardai les écrans, tout émerveillé de ce que je voyais. Alors mon compagnon attira à nouveau mon attention sur les disques. « Ces petites soucoupes sont parfois vues se mouvant dans l’espace et parfois très près de la Terre. La nuit, elles sont lumineuses. Elles volent au-dessus de la Terre, enregistrant les ondes variées qui émanent de la masse de la planète, ondes qui, comme tout, sont en mouvement continuel avec des changements constants de longueur d’onde et d’intensité. Toutes les fois que cela est possible, ces petites machines complexes et très sensibles sont rappelées à leur vaisseau mère ; mais quelquefois, pour une raison ou une autre, les connexions sont rompues et elles échappent au contrôle et s’écrasent sur le sol. Dans de tels cas, une mesure d’urgence est aussitôt prise. De chaque côté du vaisseau mère, juste en dessous de la trappe par où les disques sont lancés, il y a un projecteur de rayons magnétiques. Quand un disque échappe à notre contrôle, un rayon est lancé pour le désintégrer. Ceci explique quelques-unes des explosions mystérieuses qui se produisent dans vos cieux et qui ne peuvent être attribuées à l’artillerie, à l’aviation ou aux orages électriques. D’autre part, si un disque échappe au contrôle près de la surface de la planète, où une explosion pourrait causer des dommages, on le laisse descendre à terre où une charge moindre est envoyée. Au lieu d’une explosion, cela désintègre lentement le métal. D’abord il s’amollit puis devient une sorte de gelée, puis un liquide et finalement il devient gaz libres, ne laissant aucune trace derrière lui. Ce dernier procédé est sans danger pour les gens et les choses qui pourraient toucher le disque en cours de désintégration. Le seul danger pourrait

advenir si par hasard quelqu'un l'ayant vu tomber le touchait au moment où le rayonnement est envoyé.

Quand le Saturnien décrivit le rayon magnétique, je pensai, quel merveilleux moyen de protection il serait contre quiconque ou quoi que ce soit essayant d'attaquer leur vaisseau. Recevant ma pensée, il répondit : « Ou, il est tout à fait possible d'utiliser ce moyen contre tout peuple ou toute forme quelconque, y compris les planètes. Mais nous ne l'avons jamais fait et nous ne le ferons jamais, car si nous le faisions nous ne serions pas meilleurs que les vôtres sur Terre.

— Notre protection, comme cela a été de nombreuses fois démontré quand nous étions poursuivis par vos avions, est notre possibilité d'échapper plus vite que vos yeux peuvent le percevoir. Bien plus, nous pouvons accroître la fréquence de l'ère d'activité du vaisseau au point de produire l'invisibilité. Si nous y prenions garde, vos avions pourraient se jeter aveuglément sur nos vaisseaux, sans les voir. Si nous vous laissions approcher aussi près, quand vous nous frapperiez, vous trouveriez que nos vaisseaux sont aussi résistants que lorsqu'ils fonctionnent à une plus basse fréquence. Le contact vous détruirait sans que nous ayons à subir le moindre dommage. »

D'après ce que l'on m'a raconté, dis-je, je conclus que parfois un accident tourne mal, même pour vos merveilleux vaisseaux.

— Oui, répliqua-t-il. Dans ce cas, si nous sommes dans l'espace, nous pouvons abandonner le vaisseau s'il n'est pas possible de le sauver. Lorsque c'est nécessaire, le vaisseau est désintégré et retourne aux éléments originels de l'espace. Chaque grand vaisseau est équipé de petits vaisseaux de sauvetage munis de tous les appareils nécessaires pour communiquer avec les autres vaisseaux ou même avec une planète.

Néanmoins si un accident se produit près d'une planète, nous nous écrasons au sol, exactement comme le font vos avions.

Instantanément, je demandai : « Alors, tout le monde est tué à bord ? »

— Oui, confirma-t-il, mais étant donné notre compréhension, la mort, au sens que vous lui donnez, ne nous épouvante pas. Chacun de nous se reconnaît comme l'intelligence non comme le corps. Ainsi, à travers la renaissance, nous recevons un nouveau corps.

— C'est aussi à cause de notre compréhension que nous ne détruisons jamais délibérément un autre corps par lequel une intelligence s'exprime. Cependant, si sans le vouloir nous causions la mort par accident, nous ne sommes pas tenus pour responsables, car cela ne dépendait pas de notre désir.

Les instruments continuaient à fonctionner pendant que nous par* lions. Tandis que j'observais les lueurs sur les écrans, je me demandais s'il y avait encore beaucoup de machines ou d'instruments différents que je n'avais pas encore vus.

Répondant à ma pensée non exprimée, Zuhl répondit : « Oui, il y en a beaucoup d'autres dans une grande salle, entre la chambre des disques et le compartiment des pilotes et qui ne fonctionnent que pendant les vols interplanétaires. »

Pendant la visite au laboratoire et à la salle des disques, j'avais été totalement inconscient de la marche du temps. Je ne savais pas si nous nous tenions encore dans l'atmosphère terrestre ou si nous nous mouvions rapidement à travers l'espace puisque, bien que je regardais les écrans, j'étais incapable de les lire comme les autres le faisaient. Mais maintenant, le pilote saturnien dit : « Nous ne sommes pas très éloignés de votre Lune. »

À une telle remarque, je devins très excité et me demandai si nous allions y atterrir.

— Non, dit-il, pas cette fois. Mais nous voulons vous faire voir par vous-même ce que vous avez supposé à propos de votre Lune. Elle a une atmosphère ainsi que vous pourrez vous en rendre compte par nos instruments maintenant que nous sommes assez près pour l'enregistrer. L'air n'est pas naturellement un obstacle à la vue d'un autre corps, comme nous l'avons parfois entendu dire sur votre Terre. Et bien que, de votre planète vous ne voyez pas des nuages denses qui se meuvent au— dessus de la Lune, vos savants ont occasionnellement observé ce qu'ils nomment « de faibles mouvements de l'air », spécialement dans les creux de ces vallées que vous appelez « cratères ». En réalité, ce qu'ils voient ce sont les ombres des nuages mouvants. Le côté de la Lune que vous voyez de la Terre n'a pas beaucoup de chances de vous montrer ses nuages réels qui sont rarement lourds. Cependant, juste au-delà du bord de la Lune, sur cette partie qui pourrait être appelée une zone tempérée, votre remarquerez grâce à nos instruments qu'il y a des images plus lourds qui se forment, se meuvent et disparaissent très semblablement à ceux de votre Terre.

— Le côté de la Lune que vous pouvez voir de votre planète est tout à fait comparable à vos déserts. Il y fait chaud, comme vos savants le déclarent avec raison, mais la température n'y est pas aussi extrême qu'ils le pensent. Et bien que le côté que vous ne voyez pas soit plus froid, il n'est pas aussi froid non plus qu'ils le croient. Il est surprenant de voir que les Terriens acceptent les déclarations de ceux qu'ils regardent comme les hommes de grand savoir sans jamais mettre en question les limites de leurs connaissances.

— Il y a une magnifique bande ou section autour du centre de la Lune où la végétation, les arbres et les animaux prospèrent et où les gens vivent confortablement. Vous-mêmes, Terriens, vous pourriez vivre sur cette partie de la Lune, car le corps humain est la machine la plus adaptable de l'Univers. De nombreuses fois, vous avez accompli ce que vous appelez « l'impossible ». Rien de ce qu'imagine l'homme n'est réellement impossible à réaliser. Mais pour en revenir à la Lune, tout corps dans l'espace, qu'il soit chaud ou froid, doit avoir une sorte d'atmosphère, ainsi que vous la nommez, ou des gaz qui maintiendront la température. Cependant vos savants, tout en affirmant l'absence d'air autour de la Lune, admettent le fait qu'il y a de la chaleur et du froid autour de cette masse ! La Lune n'a pas autant d'atmosphère que votre planète ni autant que la nôtre parce que c'est un corps infiniment plus petit que les autres. Néanmoins, une atmosphère est présente.

— Peut-être puis-je illustrer ceci un peu plus clairement, continua le Saturnien. Vous avez sur Terre une petite île dans un océan. Aussi loin que la vue peut s'étendre, il n'y a pas d'autre terre. Cependant, des hommes peuvent vivre sur cette île aussi bien que sur les vastes masses que vous appelez continents. Dans l'espace, les corps sont comme des îles ; certains sont grands, d'autres petits, mais tous sont entourés et supportés par la même force qui leur donne la vie.

— Beaucoup de vos savants ont exprimé l'idée que la Lune est un corps mort. Si cela était vrai et que la Lune était morte, suivant le sens que vous donnez à ce mot, il y a longtemps qu'elle aurait disparu de l'espace par désintégration. Non ! Elle est bien vivante et supporte une vie qui comprend des humains. Nous avons nous-mêmes un grand laboratoire juste au-delà du bord de la Lune, hors de la vue de la Terre, dans la section tempérée et fraîche de ce corps.

Je demandai si le vaisseau passerait assez près pour me permettre de voir la surface de notre satellite de mes propres yeux.

Il sourit et dit : « Ce ne sera pas nécessaire. Venez et regardez ; avec cet instrument, nous pouvons rapprocher la Lune à une très petite distance de l'endroit où nous nous trouvons de sorte que vous serez capable de la voir aussi clairement que si vous vous y promeniez. »

Je lui demandai à quelle distance nous étions à présent de la Lune et il me répondit : « À environ cinquante mille miles. »

J'espérai beaucoup que nous pourrions tourner autour de la Lune afin que je puisse voir par moi-même ce qui se trouvait de l'autre côté, dans la zone tempérée qu'il avait mentionnée. Au même moment, je réalisai qu'il pourrait y avoir là des choses qu'ils n'aimeraient pas que j'observe. Cette pensée reçut une prompte confirmation du pilote saturnien.

— Nous devons vous éprouver d'abord à propos des renseignements déjà donnés, avant de vous révéler diverses choses. Nous réalisons peut-être mieux que vous la faiblesse des hommes, même celle de ceux qui ont un grand désir de bien agir. Nous devons faire attention de ne pas ajouter à la destruction terrestre.

Tandis que l'instrument permettant de voir la Lune de près était ajusté, je fus étonné de voir à

quel point étaient complètement fausses les idées que nous avons à propos de notre voisine la plus proche. Beaucoup de cratères sont en réalité de grandes vallées, entourées de montagnes rocheuses, créées par quelque bouleversement terrifiant dans le passé à l'intérieur de la masse de la Lune. Je pouvais voir par des indications évidentes que, du côté que nous voyons de la Terre, il devait y avoir eu beaucoup d'eau à une certaine époque.

Zuhl me dit : « Il y en a encore beaucoup de l'autre côté, de même qu'il y en a profondément caché dans les montagnes de ce côté-ci. »
Il me montra alors sur le flanc des montagnes entourant les cratères des traces très nettes d'anciens cours d'eau. En vérité, quelques-uns de ces cratères avaient été formés par des météorites frappant la surface de la Lune, mais à chaque fois, ils montraient nettement des fonds en entonnoir. Comme j'observais la surface grossie de la Lune sur l'écran placé devant nous, je notai de profondes ornières à travers le sol, avec, dans quelques-unes, des rochers encastrés qui ne pouvaient l'avoir été que par un fort courant d'eau dans les temps passés. Dans quelques-uns de ces endroits, il y avait encore une légère végétation perceptible. Une partie de la surface paraissait fine et poudreuse, tandis que d'autres portions paraissaient consister en plus grosses particules comme du sable grossier ou du fin gravier. Pendant que je regardais, un petit animal traversa en courant la surface que j'observais. Je pus voir qu'il avait quatre pattes et de la fourrure, mais sa rapidité ne me permit pas de l'identifier.

Peu de ce que je voyais été étrange pour moi, car depuis des années j'avais pensé et parlé de cela de cette façon. Le Saturnien paraissait le savoir, car il déclara que c'était en partie pour cette raison qu'ils avaient décidé de me montrer

cette vue rapprochée de la Lune. « Celui — là aussi, ajouta-t-il, ne sera pas très différent de la façon dont vous l'avez imaginé. »

Comme cette promesse m'était faite, l'écran montrant la Lune s'éteignit tandis que les autres continuèrent à fonctionner. Zuhl me conduisit à nouveau dans la salle des disques, mais, avant que nous l'ayons atteinte, les femmes sortirent pour nous accueillir. Les six hommes qui étaient descendus dans l'ascenseur avec nous se levèrent de leurs sièges dès que le pilote saturnien suggéra de retourner au salon.

# UN AUTRE MAITRE

Une fois de plus dans le magnifique et reposant salon, je remarquai que, sur la grande table ovale, les verres avaient été remplis. Un homme, que je jugeai pouvoir être au bout de la trentaine ou au début de la quarantaine, attendait notre arrivée. Comme nous entrions dans la pièce, il se leva. Sans présentation d'aucune sorte, son accueil pour moi fut aussi cordial que celui qu'il réserva aux autres qu'il devait pourtant déjà bien connaître. Pour ma part, il me semblait que c'était quelqu'un qui ne m'était pas étranger et pour lequel je ressentis instantanément l'affection la plus profonde et une sorte de parenté. Sans aucun doute, de temps à autre, mes lecteurs ont eu semblable impression. Sa présence ajoutait immensément au sentiment d'harmonie et de compréhension parmi tous ceux qui étaient réunis dans cette pièce.

D'un geste lent de la main, il nous fit signe de nous assoir autour de la table. Une chaise avait été ajoutée directement en face de la mienne, sur laquelle il s'assit. De nouveau, Firkon s'assit à côté de moi et Zuhl de l'autre côté. À l'invitation du maître qui agissait maintenant en hôte, chacun leva son verre et dégusta en silence. Tous attendaient évidemment qu'il parlât. Ses yeux d'un brun sombre brillaient, animés par une profonde joie de vivre et je savais qu'ils étaient capables de voir chacune de mes pensées. Je savais aussi que quoiqu'il put y trouver, il comprendrait et ne condamnerait pas.

C'était un homme bien bâti, à la chair ferme. Il n'y avait aucun fil gris dans ses cheveux noirs très soignés qui étaient épais et rejetés en

arrière en de douces et naturelles ondulations au départ d'un front haut. La structure osseuse de son visage était remarquablement belle, donnant l'impression d'avoir été sans cesse modelée par l'esprit qui l'habitait. Son regard, empli d'une grande bonté, allait rapidement d'un visage à l'autre. Puis, d'une voix à la fois douce et vibrante, il s'adressa directement à moi :

— Nous avons été heureux de vous montrer une toute petite partie de l'Univers de notre Père. Nous connaissons votre intérêt pour ce sujet qui a absorbé la plus grande partie de vos années sur la Terre. Maintenant, de vos propres yeux, vous avez vu nos instruments enregistrer bien des choses dont vous étiez depuis longtemps conscient. Ces expériences vous donneront confiance et vous aideront grandement à expliquer les lois universelles à ceux de votre monde. Ne cessez jamais de leur faire remarquer, mon fils, que tous sont frères et sœurs, quel que soit le lieu où ils sont nés ou celui où ils ont choisi de vivre. La nationalité ou la couleur de la peau ne sont que des incidents passagers puisque le corps n'est qu'une demeure temporaire. Tout cela change dans l'éternité du temps. Dans le progrès infini de toute vie, chacun, éventuellement, connaîtra tous les états.

— Dans l'étendue sans fin de l'infini, il y a beaucoup de formes. Ceci, vous l'avez vu durant les deux visites dans nos vaisseaux, au-delà des limites de votre propre atmosphère. Elles varient en dimensions, depuis la plus infime particule de poussière invisible à l'œil humain jusqu'aux plus grandes planètes et soleils innombrables. Toutes sont baignées dans la mer du Pouvoir Unique, soutenues par la Vie Unique.

Sur votre monde, vous avez désigné les différentes formes que vous avez vues : homme, animal, plante, etc. Les noms ne sont que des

perceptions de l'homme, tandis que dans la mer infinie, les noms que vous utilisez sont sans signification. L'Intelligence Infinie ne peut se nommer elle-même, car elle est complète. Et toutes les formes ont été et seront toujours en elle, dans le Complet.

— Parmi les nombreuses formes, celle que vous appelez homme professe posséder la seule véritable intelligence sur votre Terre. Cependant, ceci n'est pas. Il n'y a aucune manifestation sur votre monde ou n'importe où dans l'Univers sans limite qui n'exprime l'intelligence à quelque degré. Car le Divin Créateur de toutes les formes s'exprime à travers la création : elle est Sa manifestation, une expression-pensée de Son intelligence.

— En tant qu'homme, vous n'êtes ni plus ni moins que cela. Car la vie même, par laquelle toute forme est supportée et l'intelligence qui s'exprime elle-même à travers est une expression Divine.

— L'homme de la Terre, pour la plus grande part, ne sachant pas cela trouve bien des fautes à tout ce qui est en dehors de son moi personnel, ne réalisant pas que chaque forme exprime son but et rend le service pour lequel elle fut faite.

— Il n'y a aucune forme qui soit capable de juger une autre puisque toutes les formes ne sont que les serviteurs de l'Unité suprême. Nul ne connaît tout ce qui doit être connu, car nul ne connaît tout ce qui est. Cela n'est connu que du Tout Connaissant. Mais toutes les formes en servant de toute leur volonté grandissent dans la compréhension de la source dont elles reçoivent leur sagesse : la même forme de vie par laquelle elles existent.

— Dans l'entière conception, toutes les manifestations de toutes les formes sont comme de belles fleurs dans un vaste jardin où de nombreuses couleurs et de nombreuses espèces

fleurissent harmonieusement ensemble. Chaque fleur se perçoit elle-même à travers la manifestation d'une autre. La petite regarde vers la grande et la grande regarde vers la petite, en bas. Les couleurs variées sont une réjouissance pour toutes. La manière de grandir remplit leur intérêt et intensifie leur désir de l'accomplissement. En contemplant la beauté qui était endormie à l'intérieur, que ce soit en un jour ou en un siècle, le dessin en devient graduellement manifesté en couleurs, en parfum doux pour toutes les autres. Chacune se glorifie pour le service rendu aux autres, et en retour par celui qui est reçu de toutes les autres. Toutes, dans ce grand champ de la beauté, sont les donneuses et les réceptrices, les vaisseaux à travers lesquels coule la mélodie du Très Haut.

— Ainsi quelques-uns servent au pied du trône, alors que d'autres servent au-dessus du trône et tout autour. Chacune s'harmonise avec chacune, n'exprimant que la joie que lui donne le privilège de servir.

— C'est ainsi que l'expression humaine, que vous connaissez comme homme, aurait dû apprendre à vivre au commencement de son habitation sur votre monde. Mais elle a failli à sa leçon. Si cela n'avait pas été, votre Terre aurait été un jardin de joie, le jardin du désir éternel de servir. Mais l'homme, dans son manque de compréhension, a détruit l'harmonie de son être sur votre Terre. Il vit en inimitié avec son voisin, son esprit divisé dans la confusion. Il n'a jamais connu la paix. Il n'a pas vu la véritable beauté. Peu importe qu'il soit fier de ses réalisations artificielles, il vit encore comme une âme perdue.

— Et qui est cet homme qui habite dans une telle obscurité ? Il est le mortel qui a failli dans le service de l'Unique Immortel ! Il est celui qui

parle du Sentier, mais qui ne cherche pas la route pour y aller.
Il est celui qui craint toutes choses au-delà de la compréhension de son esprit entravé. Il est celui qui nie la faim de son esprit.

— Et la crainte réelle de l'homme est devenue fermement accrochée à lui, dans sa sauvegarde contre toutes vies et toutes choses. Car si cette peur pouvait sortir de sa propre ombre, elle cesserait d'être. C'est ce qui fait de l'homme un prisonnier jusqu'à la fin de son côté mortel.

— Vraiment l'homme qui habite aujourd'hui sur Terre se désole sous la crainte et la terreur de ce qu'il nomme la mort, la fin de sa vie mortelle, seul dans la solitude de sa propre obscurité. Cependant, l'homme lui-même a amené la désolation qu'il déplore si amèrement, parce qu'il n'a pas rendu le service comme il est naturellement rendu par les formes les plus humbles qui l'entourent. Au lieu de cela, l'homme continue à détruire les autres manifestations de la vie afin qu'il puisse survivre.
Il n'a pas réalisé la richesse que ces autres manifestations pouvaient déverser sur lui s'il leur avait permis de servir selon le but pour lequel elles ont été faites.

— Hélas, le champ de l'homme sur Terre est aride. Les graines qu'il sème avec sa petite compréhension donnent des fruits amers.
Il reste entravé dans son ignorance, répétant ses erreurs à travers les siècles, espérant toujours trouver ce à quoi son cœur aspire et pour lequel son âme implore.

— Il craint de se tourner plus loin de peur que ce sur quoi il se tient (la fondation terrestre qu'il a bâtie pour lui) puisse lui être enlevé par quelqu'un d'autre et qu'il ne lui reste plus rien. Ainsi il fait bonne garde sur ce qui n'est pas éternel, mais qui est actuellement en état de

changement et de ruine, ses yeux étant aveugles sur ce qui arrive.
Il a emprisonné en lui la lumière qui aurait pu le guider sur la route de l'Éternelle Unité ; joie à laquelle tous ceux qui ont suivi cette voie sont actuellement arrivés. Ceux-là sont les serviteurs, fils et filles du Père Unique dans tous les mondes. Le Père, Créateur de ce champ magnifique de formes, de couleurs et de teintes multiples, aux hauteurs et profondeurs multiples, aux joies profondes multiples qui expriment jour et nuit le chant unique d'harmonie céleste auquel tous peuvent se joindre.

Comme il parlait, l'image de ces mots s'animait vivement devant moi ; et, de nouveau, ma compréhension du but de la condition humaine sur Terre était accélérée. Quand il cessa de parler, personne ne bougea. Et je ne désirais pas, moi non plus, briser ce silence.

Comme les images cessaient de passer à travers mon esprit, le maître se leva du siège opposé au mien et marcha vers moi, en contournant la table. Tous se levèrent alors et restèrent silencieux.

Le grand instructeur toucha légèrement ma main et mon être entier chanta en humble gratitude pour ce qui m'avait été donné. Je serais volontiers resté en sa présence plus longtemps, mais je savais, par une précédente expérience, que cela ne pouvait être.

— Mon fils, ne vous découragez pas si vous rencontrez le ridicule et l'incroyance sur votre Terre. Avec la compréhension que nous vous avons donnée, vous saurez pourquoi il ne peut en être autrement. Dites à vos frères et à vos sœurs ce que vous avez appris. Il y en a beaucoup dont l'esprit et le cœur sont ouverts et ceux-là grandiront en nombre.

— La vedette attend et nos frères vont vous raccompagner sur la Terre. Maintenant que nous

avons été ensemble dans cette voie, vous pouvez plus facilement à n'importe quel moment mettre en contact votre esprit et le nôtre. Souvenez-vous toujours que l'espace n'est pas une barrière.

Ses paroles me remplirent d'un contentement qui ne laissait aucun vide. Me disant adieu, il se détourna et quitta la pièce. Après un moment, Firkon s'avança vers moi avec Zuhl. Je dis adieu à mes nouveaux amis et, quand la porte du salon glissa silencieusement pour s'ouvrir, nous traversâmes la plate-forme de l'ascenseur et marchâmes au vaisseau qui nous attendait. Lentement, nous descendîmes, glissant silencieusement le long des rails, nous éloignant de ce gigantesque vaisseau-transporteur-laboratoire. Comme nous glissions vers la Terre, je jetai un regard en arrière vers le vaisseau attendant là dans l'espace le retour du plus petit. Je me demandai quelle en était la dimension réelle.

Bien que ma pensée ne fut pas formulée, Zuhl répondit : « D'après votre façon de mesurer, vous pouvez l'estimer à environ 300 pieds de diamètre et quelque chose comme 3500 pieds de long. Ce ne sont pas les chiffres exacts, mais ils sont suffisamment approximatifs. »

Il me sembla qu'il ne s'était passé que quelques secondes quand la porte de la vedette s'ouvrit silencieusement et que nous nous retrouvâmes sur la Terre. Les adieux furent faits dans la vedette carie pilote ne vint pas avec nous. Le Martien et moi allâmes vers l'endroit où nous avions laissé l'auto quelques heures auparavant et nous nous mîmes en route vers la ville et l'hôtel. Je jetai un regard en arrière, vers la vedette et vis qu'elle disparaissait rapidement de vue, très haut dans notre atmosphère. Comme dans le voyage précédent, nous restâmes silencieux pendant le retour à l'hôtel. J'avais beaucoup à penser et

nulle envie de parler. Je me souviens que l'air était frais dans le premier matin et que les rayons du soleil percèrent juste à ce moment. J'étais si absorbé à essayer de me rappeler les paroles du maître que je n'accordai aucune attention au panorama que nous traversions.

Quand l'auto arriva devant l'hôtel, Firkon toucha ma main de la manière habituelle et dit : « Nous nous retrouverons à nouveau. »

Je savais que nous le ferions et quoique de retour sur Terre en chair, en conscience j'étais à la fois sur Terre et avec mes amis des autres mondes qui voyageaient à travers l'espace. Il était merveilleux de savoir que nous n'étions pas séparés et que nous ne pourrions jamais l'être. Cette nuit, une idée qui était dormante en moi durant ce présent voyage dans la vie, s'était soudain éclose et éveillée en un véritable épanouissement comme les fleurs du jardin décrit par le sage. Les joies nées dans mon cœur en même temps que cette réalisation étaient comme la mélodie de l'infini, sans aucune séparation ou division. J'espérais et priais pour qu'un chemin puisse m'être révélé par lequel je pourrais partager cela avec d'autres sur la Terre.

Je rentrai à ma chambre d'hôtel, mais pas pour dormir. Mon expérience de cette nuit m'avait tellement fortifié et revivifié que je me sentais un homme nouveau, l'esprit éveillé et alerte, avec des pensées beaucoup plus vivantes, claires et rapides qu'auparavant ! Mon cœur chantait de joie et mon corps était rafraîchi comme après un long repos. Il y avait beaucoup à faire ce jour-là et demain il me faudrait retourner chez moi, sur la montagne. Mais dès à présent, j'allais vivre au mieux de mes capacités chaque instant tel qu'il viendrait, complet en sa plénitude, servant l'intelligence Unique, puisque l'homme est fait pour cela et qu'il fut créé dans ce but.

# CONVERSATION DANS UN CAFE

Vers le premier septembre, je commençai à éprouver le sentiment que j'allais bientôt revoir nos amis de l'espace. Souvent, durant l'été, j'avais observé leurs vaisseaux se mouvant dans notre atmosphère, mais apparemment le besoin de rencontres personnelles ne s'était pas fait sentir.

Chaque jour qui passait, je sentais une urgence plus grande de retourner à la ville. Le 8 septembre, une amie qui avait passé quelque temps chez nous à Palomar Gardens me proposa de me conduire à Los Angeles. J'acceptai et vers 16 h nous arrivâmes en ville. Je m'inscrivis à l'hôtel habituel, accompagnai le garçon dans ma chambre, me rafraîchit un peu et retournai dans le vestibule.

À ma grande surprise et à mon grand plaisir, Firkon et Ramu m'y attendaient avec un large sourire.

Après avoir échangé des salutations, je demandai s'ils étaient pressés. Comme s'il connaissait ma pensée, Ramu répondit : « Pas le moins du monde. Nous sommes ici pour répondre à toutes les questions que vous pourriez vous poser. Nous le ferons du mieux que nous le pourrons, ajouta-t-il avec un sourire. »

Je suggérai que nous allions au petit restaurant où nous pourrions parler et manger sans être dérangés. Tandis que nous marchions, je dis : « Je suppose que vous êtes au courant de la principale question qui me tracasse ? »

Firkon sourit et dit : « Peut-être vous étonnez-vous que les réponses aux questions mentales que vous lanciez dans l'espace cet été vous arrivaient sans le secours d'un fil télégraphique ? »

— Exactement, m'exclamais-je avec un soupir de soulagement.

Parce qu'il était tôt, le restaurant était presque vide. Nous nous assîmes dans un coin à l'extrémité et nous commandâmes des sandwiches et du café. J'expliquai à la serveuse que nous étions descendus là plutôt pour parler affaires à notre aise que pour manger. Elle nous engagea cordialement à faire comme chez nous, nous servit rapidement et nous quitta pour reprendre sa conversation avec le caissier.

— Que s'est-il passé avec le chef scout en Floride, demandais-je, et qu'en est-il des rapports qui prétendent qu'une sorte de flamme fut dirigée sur lui d'une soucoupe ? (NdT: Ceci concerne le célèbre cas de S. Desvergers.)

— Jamais ! répondit Firkon avec emphase. Nous ne faisons pas de choses semblables. Ce qui arriva réellement, c'est que l'homme fut effrayé. Ne voulant pas le montrer en se sauvant, il commença à se jeter sur nous avec sa machette, ne sachant certainement pas ce qu'il faisait. Quoi qu'il en soit, il vint trop près de la force qui propulse la vedette et fut brûlé.

— Pour rendre cela plus clair, continua-t-il, vous savez qu'une corde n'a pas de feu en elle ; cependant elle causera une brûlure si elle est tirée trop rapidement entre les mains. De la même façon, la force émanant de la vedette passa rapidement au-dessus du corps de cet homme qui agit comme une résistance et fut par conséquent brûlé.

— Vous avez eu une expérience similaire, me rappela Ramu, lors de votre première rencontre avec Orthon, quand votre bras fut saisi par

l’énergie puisant sous la vedette. Vous n’avez pas réellement été brûlé, mais vous auriez pu l’être si vous aviez perdu l’équilibre et étiez tombé sous le bord. Othon vous a sauvé en vous tirant en arrière.

Je demandai alors ce qu’il y avait de vrai dans les rapports concernant Brush Creek. (NdT : il s’agissait d’un atterrissage avec observation de pilotes de petite taille)

— Ces observations furent bien réelles, répondit Orthon, bien que le vaisseau et l’équipage ne fassent pas partie de notre groupe. Il y a eu bien d’autres observations analogues et des rencontres personnelles avec un ou plusieurs individus en dehors des vôtres, quelques-uns avant et d’autres depuis votre premier contact. Il y en a eu dans presque toutes les nations du monde. Votre expérience fut cependant la première à être racontée de telle sorte qu’elle atteigne un grand nombre de gens. Bien que de tels contacts aient eu lieu depuis des années et que des rapports jamais rendus publics furent faits à ce sujet, peu d’hommes osent raconter leurs expériences à cause de l’incrédulité de leurs semblables. Il ajouta très simplement : « Nous n’aimons pas le mystère avec lequel nous devons envelopper de telles rencontres. Nous préférerions aller et venir librement, visiter votre population comme nous le faisons avec ceux des autres mondes. Mais aussi longtemps que nos visites ne seront pas comprises et, par conséquent, seront dangereuses pour nous et nos vaisseaux, nous devrons continuer à prendre les mêmes précautions. »

Je demandai des informations sur ce qui s’était réellement passé lorsque le capitaine Mantell trouva la mort.

Ramu expliqua, la sincérité de ses sentiments étant clairement visible : « Ce fut un accident que nous regrettâmes profondément. Le vaisseau

qu’il poursuivait était un grand vaisseau. Les membres de l’équipage avaient vu le capitaine Mantell venir vers eux et ils savaient que son intérêt était sincère et qu’il n’était pas belliqueux. Ils ralentirent leur vaisseau et essayèrent d’entrer en contact avec lui grâce à ses instruments. Ils étaient parfaitement conscients de l’énergie qui irradiait de leur vaisseau et ils pensaient que cela arrêterait son approche sans lui faire de mal. Mais, quand il arriva plus près, une aile de son avion traversa cette force, provoquant une succion qui attira l’avion tout entier, causant la désintégration immédiate de l’homme et de l’avion.

— Cette désintégration, expliqua encore Ramu, se produit par radiation magnétique, ce qui sépare les molécules qui relient les matériaux, changeant complètement leurs positions. Si son avion avait été de forme arrondie, ou en forme de cigare, l’accident ne serait pas arrivé. Son avion n’était pas d’une forme régulière ; les ailes dépassaient du corps de l’appareil. Et ce fut une aile qui causa l’accident. Le fuselage n’aurait pas présenté une succion suffisante pour entraîner l’avion, mais une fois que l’aile fut prise dans la force, le reste de l’avion fut aspiré si rapidement qu’il fut détruit en petits débris dont certains retombèrent sur la Terre et d’autres furent réduits en poussières.

— D’autre part, continua-t-il, nous pouvons côtoyer nos propres vaisseaux d’une manière qui leur permet d’égaliser tout choc. L’intention des gens du vaisseau était simplement de réduire la vitesse et d’essayer de communiquer avec lui. Nous n’avions pas réalisé que son avion ne pouvait pas toucher notre force sans en être affecté. Vous perdrez beaucoup d’hommes avec cette sorte d’avion et spécialement ceux à réaction, car ils seront en danger non seulement par le rayonnement de notre

force, mais aussi parce qu'ils peuvent entrer dans les courants magnétiques naturels qui peuvent les tordre et les détruire. Il y a trop de points saillants sur vos avions et une fois que cette force en touche un, l'appareil tout entier est condamné.

Ceci complétait ma liste de questions concernant les contacts étonnants sur lesquels on avait attiré mon attention durant l'été. « Vous avez confirmé mes impressions en chaque cas, dis-je à mes compagnons. »

— Alors, peut-être pourrions-nous essayer de répondre par avance aux nombreuses questions qui vous seront posées à l'avenir, suggéra Firkon. Comme on vous l'a dit auparavant, les planètes et les systèmes sont constamment dans un processus de formation ou de désintégration. Un système de planètes ressemble beaucoup à n'importe quelle autre forme. Une certaine période de temps est nécessaire pour arriver à un stade d'expression. Alors commence le processus du déclin et de la désintégration. Longtemps avant même que notre système fût en formation, il y avait des systèmes innombrables sur lesquels il y avait des êtres humains.

Alors, comme aujourd'hui, il y avait des voyages interplanétaires à l'intérieur des systèmes et entre ceux-ci. Le but principal de tels voyages était le même que le nôtre aujourd'hui : étudier l'activité de l'espace dans toutes ses phases. Aussi, lorsqu'une nouvelle planète à l'intérieur d'un système se révélait être dans une phase de formation, elle était observée par les voyageurs de nombreux mondes.

Quand une nouvelle planète est arrivée au stade qui permet qu'elle soit habitable par l'homme, et toutes les planètes arrivent à ce stade tôt ou tard, les voyageurs font connaître ce fait aux habitants des autres mondes dans le système et

hors de ce système. Des volontaires qui désirent développer le Nouveau Monde et progresser sont recherchés. Ensuite, de grands vaisseaux les emmènent avec à bord l'équipement essentiel. De fréquents voyages supplémentaires sont faits pour apporter à ces pionniers l'équipement et les vivres nécessaires. Des gens sont aussi ramenés sur leur planète d'origine pour des visites. De cette façon, de nouveaux canaux d'expression sont ouverts et simultanément un Nouveau Monde est habité par l'humanité.

— La Terre était la plus lente planète dans notre système à atteindre l'état qui lui permettrait de maintenir la vie humaine. Les premiers habitants de la Terre furent amenés des autres planètes. Mais il ne se passa pas longtemps avant qu'un fait inattendu se produise dans l'atmosphère et les êtres transplantés réalisèrent que, quelques siècles plus tard, les conditions d'habitabilité ne seraient plus favorables. Par conséquent, à quelques exceptions près, ils entassèrent tout ce qu'ils possédaient dans des vaisseaux de l'espace et partirent vers d'autres mondes. Les rares qui restèrent se permirent de détériorer ce milieu de luxuriante beauté et d'abondance et ne cherchèrent rien d'autre à faire. Graduellement, ils se contentèrent de vivre dans des cavernes naturelles et se perdirent dans les annales du temps.

Sur votre Terre, il n'y a aucun souvenir de ces premiers habitants à part dans la mythologie d'une de vos races dans laquelle la mémoire de cette première civilisation est conservée dans ce qu'ils appellent le dieu Triton, nommé ainsi d'après la race originelle de Triteria.

Peu après le départ de ces pionniers de l'espace, beaucoup de changements naturels se produisirent à la surface de la Terre. Quelques terres furent englouties dans les profondeurs des

eaux tandis que d'autres émergèrent. Alors, une fois de plus, le monde fut prêt pour être habité. Mais cette fois, à cause des conditions qui prévalaient encore dans l'atmosphère, aucun volontaire ne fut recherché. Une autre condition que nous avions observée avec intérêt, en étudiant la formation et le développement de la Terre, était la formation d'une seule Lune comme compagnon. D'après la loi naturelle des conditions, cela engendrerait un état naturel de déséquilibre, à moins que, dans une ère future, une autre Lune ne soit formée pour s'ajouter au petit compagnon d'un monde en croissance.

À ce moment, Ramu fut interrompu par la serveuse qui vint remplir nos tasses de café chaud. Quand elle fut partie, Firkon dit : « L'homme est une étrange créature. Et cela est vrai où que vous le trouviez dans le vaste Univers. Bien que la race humaine dans son ensemble préfère vivre en paix et en harmonie avec toute la création, ici et là quelques-uns laissent croître leur égo personnel et leur agressivité et deviennent avides d'assumer le pouvoir. Ceci peut arriver même sur nos mondes en dépit de l'enseignement qui conduit l'homme à vivre en accord avec les lois divines.

— Oui, dit Ramu, et bien que nous sachions le mal vers lequel conduisent de telles attitudes, en conformité avec les lois universelles, nous ne sommes pas libres d'entraver ces Frères. Aussi, il y a des siècles de cela, au cours d'une réunion de maîtres de sagesse venus de nombreuses planètes, il fut décidé de conduire ces égoïstes dans une nouvelle planète capable de maintenir la vie humaine. La planète la plus lente en développement dans chaque système fut choisie comme lieu d'exil pour ces gens.

— Pour les raisons que je viens de vous mentionner, la Terre fut choisie comme nouveau foyer pour ces êtres sans règles. Ces exilés

étaient ce que vous appelez sur Terre des « fauteurs de troubles ». Nous ne pouvions ni les détruire ni les enfermer puisque ceci est contraire aux lois universelles. Mais comme tous ces êtres étaient de la même nature arrogante, on pensa que puisqu'aucun ne voulait plier devant l'autre ils seraient dès lors forcés de rechercher leur propre harmonie. Voilà la véritable origine de vos douze tribus sur la Terre.

— Ainsi, ils furent rassemblés dans des vaisseaux et transportés sur la Terre, sans équipement ou instrument d'aucune sorte tels qu'on en donne habituellement aux volontaires. Tous avaient été bien instruits dans leurs propres mondes de manière à connaître les minéraux, le sol, l'atmosphère et les nombreuses choses nécessaires au maintien de la vie. Là, sur ce Nouveau Monde, ils allaient devoir se servir de leurs connaissances et commencer avec uniquement ce que la nature leur donnait. Tout cela dans le but de les obliger à travailler et à développer leurs propres talents dans l'espoir de les ramener dans le troupeau de tous ceux qui font la volonté du créateur.

— Ce sont les « anges déchus » de votre Bible. Les humains qui sont tombés d'un haut état de vie et semèrent les graines originelles des conditions qui existent à présent dans votre monde.

— Pendant très longtemps après avoir ramené ces gens sur la Terre, les gens de divers mondes leur rendirent souvent visite, les aidant, les guidant autant qu'ils le permettaient. Mais ils étaient hautains et défiants et n'appréciaient pas l'aide que nous offrions. Néanmoins, après les premiers échecs, pendant longtemps ils s'arrangèrent pour vivre assez bien les uns avec les autres. À ce moment, la Terre fut vraiment un jardin d'Eden puisque tout y était en abondance et que la nature

était prodigue dans ses dons de nourriture et de tout ce qui est nécessaire à la vie.

— Dans la joie de leur Nouveau Monde, ces nouveaux venus commencèrent à vivre en paix et bonheur les uns avec les autres. On se réjouissait sur les autres planètes. Alors, comme votre Bible le raconte, l'homme mangea le fruit de « la connaissance du bien et du mal » et les divisions apparurent là où il n'y en avait pas auparavant. L'avidité et le désir de possession apparurent à nouveau parmi les hommes et ils se dressèrent les uns contre les autres.

— Comme le temps passait et que les populations s'augmentaient, des tribus originelles sortirent des exaltés qui commencèrent à faire des différences entre les races. Chacun demandait le droit de régner sur le peuple entier affirmant être originaire d'une planète plus » avancée que toutes les autres et ayant par conséquent de droit l'autorité.

— Nous continuâmes à visiter ces Frères qui erraient ; toujours avec l'espoir de les aider à revenir à des relations fraternelles. Avec le temps, cependant, l'égoïsme devenant de plus en plus grand, finalement il en résulta ce que vous appelez aujourd'hui des nations.

— L'établissement des nations sépara davantage encore le Frère du Frère et l'humanité tout entière ne vécut plus sous la loi divine.

— La conséquence de ces divisions fut que différents cultes virent le jour. Mais, même alors, nous continuions à envoyer les nôtres dans l'espoir d'aider nos Frères de la Terre. Ces hommes furent connus sous le nom de « Messies » et leur mission était d'aider leurs Frères Terriens à revenir à leur compréhension originelle. Chaque fois, quelques disciples se réunissaient autour de ces sages, mais toujours ces sages furent détruits par ceux qu'ils étaient venus servir.

— Vous vous êtes demandé pourquoi la Terre est la moins développée des planètes dans notre système solaire dans un Univers dont nous sommes tous les habitants. Maintenant, je vous l'ai expliqué.

— Les gens de tous les mondes qui ont été développés par des hommes et des femmes qui s'étaient proposés pour un tel service ont progressé continuellement. Ils ont vécu comme le Créateur Infini avait prévu que ses Enfants vivent. Ils ont crû et multiplié en accord avec la volonté de leur Père. Et chaque fois qu'un groupe de volontaires quitte son propre monde pour s'aventurer vers un nouveau, après que la main Divine l'a préparé pour l'homme, ils entrent véritablement dans une nouvelle école d'expériences où ils gagnent une connaissance encore plus grande d'un Univers Total.

— Le travail tel que vous le connaissez sur Terre n'a aucune place dans leurs vies, car aussitôt que les habitants d'une planète travaillent suivant la volonté de leur Créateur, en contrepartie les éléments commencent à les servir.

— Sur la Terre, vous avez juste le contraire. À cause de l'exaltation égoïste et de la perversion de la loi naturelle, l'homme tourne les éléments contre lui. L'homme en guerre contre l'homme est un des plus remarquables exemples de cela parce qu'il utilise de façon destructrice les énergies que son Créateur avait prévues pour son bien-être.

Voilà la première différence entre les habitants de la Terre et les peuples des autres planètes. L'homme de la Terre a plusieurs fois atteint certains sommets pour retomber aussitôt dans une autre phase de destruction qui, par le mauvais usage des éléments, a détruit tout ce qu'il avait accompli.

— Ici et là un individu s’élève au-dessus de la majorité de votre monde puisqu’il est permis à chacun d’accélérer ou de ralentir sa propre évolution. C’est seulement quand les Terriens apprendront par leurs propres erreurs que ce qu’ils considèrent comme leur force est en réalité de la faiblesse lorsqu’elle est dirigée contre la Toute Divine Intelligence, et que leur « sagesse » n’est que confusion à l’encontre du Tout Connaissant, qu’ils seront prêts à rentrer dans le troupeau.

— En attendant, nous nous tenons toujours prêts à recevoir un appel à l’aide quel qu’il soit que les Terriens pourraient réellement désirer, car ils sont toujours nos Frères.

« Ne vous découragez-vous jamais en face de telles difficultés, demandais-je. »

Ce fut Firkon qui dit : « Nous ne connaissons pas ce que vous appelez découragement. C’est un mot négatif. Depuis longtemps nous avons appris le pouvoir de la foi, de l’espérance et de la persévérance. Le but perdu hier peut être gagné demain. Cela ne signifie pas que nous nous soyons les plus évolués. Loin de là. Nous avons l’éternité pour voyager. Mais sur nos mondes nous ne connaissons plus la maladie ou la pauvreté comme vous les connaissez, ni le crime comme vous le connaissez. Nous considérons l’homme comme la plus haute représentation de la Divinité, l’accomplissement de toutes les formes inférieures. Si nous faisions volontairement du mal à une forme quelconque, nous savons que nous obligerions cette forme à s’éloigner de son but naturel et à nous faire aussi du mal.

— Vous pouvez voir pourquoi le Créateur nous a tous laissés résoudre nos propres problèmes. Quand Ses lois ne sont pas respectées, elles témoignent contre nous. Vous parlez de Satan comme étant une entité séparée. Mais c’est seulement en s’opposant

au principe Divin que l'on crée les conditions peu harmonieuses que vous avez imputées à Satan et que vous devez corriger vous-mêmes. Alors vous découvrirez que Satan deviendra un ange de lumière, comme vos Écritures le disent. Car toute erreur doit être corrigée par celui qui la commet.

Comme Firkon s'arrêtait, la bouche de Ramu s'incurva en un sourire léger et grave qui lui était caractéristique et il dit : « Le Soleil ne gouverne pas la Terre pas plus que la Terre ne gouverne le Soleil, pas plus que les étoiles ne se gouvernent les unes les autres. Tous sont gouvernés par le Père. L'homme doit commencer à s'instruire en partant de la nature elle-même. »

Pour une raison ou une autre, ceci me rappela un sujet sur lequel je m'étais longuement penché. « À propos de ce que nous appelons mort et réincarnation, demandais-je, pourrions-nous conserver des souvenirs d'une Vie à l'autre ? »

Ramu répondit : « C'est possible à des degrés de conscience divers. L'homme éternel n'oublie rien. Mais la mémoire des choses apprises dans un corps antérieur se manifeste la plupart du temps par une connaissance instinctive ou une attirance vers certaines choses familières. Dans son esprit conscient, l'homme de la Terre a peu de compréhension du pourquoi de ces choses. Quand de telles aptitudes se manifestent à un moindre degré, vous appelez cela talent ou dons. Quand elles se présentent à un degré important et spécialement durant l'enfance, vous appelez ces êtres des prodiges. »

— Votre planète fonctionne sur ce que vous pourriez appeler une basse fréquence. Le résultat est que la croissance et le développement des formes de vie et spécialement celle de l'homme sont lents et que beaucoup de temps est requis entre la naissance et la maturité. Quand les hommes naissent sur Terre, ils restent dans une

phase infantile plus longtemps que sur les autres planètes. Au moment où ils atteignent l'âge adulte, quels que soient les souvenirs qu'ils aient pu apporter avec eux à la naissance, ils sont enterrés sous le poids des conceptions fausses dont leur esprit a été rempli durant leur jeunesse.

— En dehors de la loi naturelle, les facultés de raisonnement de l'homme sont très limitées. Le nouveau-né est submergé sous les traditions et les conventions des siècles passés et la mémoire positive des expériences précédentes est dépassée. De réels souvenirs surgissent parfois de ce que vous appelez le subconscient jusque dans l'esprit conscient, au travers de quelque canal soudainement ouvert. Cela peut être causé par la rencontre, pour la première fois, d'une personne qu'il vous semble avoir connue ou par la vue d'un lieu non encore visité dans la vie présente, mais avec lequel vous semblez avoir des associations et des souvenirs authentiques.

— De telles expériences étonnent la plupart des gens de la Terre. Cependant de tels souvenirs sont habituellement des souvenirs réels et l'explication en est très simple.

— Sur les autres planètes, nous n'imposons pas de tels verrous à l'enfant nouveau-né. Au contraire, tout est fait pour le laisser libre. Nous réalisons que chaque expression humaine est légèrement différente de toutes les autres et que les expériences individuelles servent de fondations pour l'accomplissement de chaque destinée particulière.

— La fréquence sur laquelle fonctionne une planète ne peut être établie que par les habitants qui y vivent. Par suite de la fréquence plus haute de nos planètes, ceux qui sont nés parmi nous ne sont pas soumis à la lente période d'évolution qui va de l'enfance à la maturité comme chez vous.

Pour nous, la période moyenne de la naissance à l'adolescence est de deux années comparées à vos 18 ans et plus.

— Sur Terre, vous employez le terme « Transmigration » dans un sens erroné. Ce qu'il signifie réellement, c'est que lorsqu'un individu sur votre Terre s'est élevé au-dessus de l'ignorance de ses Frères jusqu'à une meilleure compréhension de la vie, la renaissance ou réincarnation sur une autre planète est permise. Il y arrivera avec un souvenir vivant de son expérience sur Terre. La conception des lois fondamentales qui gouvernent toute vie prédominera en lui. Les souvenirs de ses habitudes quotidiennes, de ses relations avec ses connaissances, sa famille, ses associés, quoiqu'encore clairs, seront secondaires. Il réalisera qu'il n'y a aucun chaînon manquant entre les deux phases de la vie, mais une continuité de développement débarrassée des nombreux noms et divisions qui l'emplissaient de confusion sur la Terre.

— Bien que l'ascension de l'enfance à la maturité exige une si longue période sur votre Terre, l'âge et la détérioration arrivent rapidement. Cela est dû aux vieilles traditions et conventions qui continuent à s'exprimer dans les individus. Le savoir véritable — peu importe depuis quand il est acquis — se porte aisément, mais les souffrances répétées sans cesse et dont on se souvient à travers les siècles pèsent d'une façon insupportable sur l'esprit humain.

— Comme vous avez pu le voir, nous ne vieillissons ni en apparence ni en sentiments. C'est parce que nous portons avec nous, dans chaque jour nouveau, la somme des leçons bien apprises et que nous rejetons tout ce qui est démontré stérile. En laissant passer en nous les

expressions toujours nouvelles et toujours fraîches, nous conservons cette jeunesse.

— De même que le rêve que fait le sculpteur quand il prend l'argile dans ses mains décidera la forme que prendra l'argile quand il aura fini, ainsi en est-il avec le corps humain. L'homme est son propre sculpteur, travaillant avec les matériaux fournis par son Créateur. C'est la conception que l'homme aura de lui-même dans l'Univers qui modèlera son corps et façonnera ses traits avec beauté ou laideur.

— Dans votre monde, vous représentez la Divinité comme âgée et cependant éternelle. C'est une grande contradiction, car l'éternité ne connaît pas d'âge.

— À cause de l'activité sans fin qui règne dans les profondeurs et à la surface de vos océans, ils survivent à travers les âges. Mais un étang dans lequel toute activité cesse commence à vieillir ; une masse de matières étrangères trouble lentement ses eaux jadis claires. Ce que vous appelez stagnation s'est produit.

— Les maladies du corps et la dégradation corporelle dérivent d'un procédé semblable. Parce que vous n'avez pas appris à vivre selon la loi naturelle, la stagnation personnelle se produit. Parfois même dans notre monde, un individu peut atteindre un grand âge, du moins selon nos échelles, et il peut encore donner une impression de jeunesse. Cela est dû à sa capacité au-delà de la moyenne de conserver les qualités d'une activité mentale, de son intérêt et de son enthousiasme.

Je me rappelai quelques personnes que j'avais connues et je secouai la tête affirmativement. « Vous avez progressé loin au-delà de nous, dis — il. Est-ce au point que votre progrès n'est jamais arrêté ? »

Cela fit rire Firkon : « Loin de là ! Mais quand nous commettons des erreurs, elles servent de leçons pour notre conduite future plutôt que de chercher à les cacher ou à les justifier. De plus, quand un nouveau territoire est exploré, dans le domaine physique ou mental, nous admettons quelques erreurs comme inévitables. Pour vous, ce que vous appelez un échec est honteux et expose souvent les individus ou les groupes au ridicule et à la critique. C'est une des causes premières qui maintient l'homme dans les vieilles ornières alors que, s'il en avait le courage, et si ses semblables avaient assez de tolérance, ils essayeraient des chemins nouveaux. Dans nos mondes, aucun homme qui cherche sincèrement n'est jamais considéré comme coupable, quels que soient les résultats. Cet homme a appris quelque chose. À travers son propre échec, il peut apprendre beaucoup à ses semblables. Le courage et l'esprit d'entreprise l'ont amené à essayer un sentier nouveau qui, s'il est mauvais, ne sera jamais foulé par d'autres. Lui seul a souffert volontairement et nous, ses Frères, nous le respectons.

Comme Firkon cessait de parler et regardait Ramu, je compris que cette fructueuse conversation touchait à sa fin. Il n'était pas nécessaire d'ajouter quelque chose quand nous nous levâmes. Nous payâmes la note et sortîmes dans la rue.

Cette fois Firkon et Ramu ne m'accompagnèrent pas jusqu'à l'hôtel. « Je vous suis très reconnaissant, dis-je alors que nous nous séparions, les mots traduisant mal ma pensée. » Je restai là un moment, les regardant s'éloigner et ensuite j'allai dans la direction opposée vers mon hôtel.

# CONVOCATION CHEZ LE GRAND MAITRE

Peu de temps après notre conversation dans un café, obéissant à une intuition, je pris la route pour Los Angeles. Durant tout le voyage, je fus rempli d'une sorte de joie anticipative semblable à celle que je me rappelais avoir éprouvée enfant, un peu avant Noël.

Les communications mentales avec mes amis des autres planètes devenaient de plus en plus précises à mesure que le temps passait. Maintenant, je savais par exemple que cette rencontre ne se bornerait pas à une conversation dans un restaurant, mais qu'ils m'emporteraient à nouveau dans un de leurs vaisseaux.

Dans cet heureux état d'esprit, la beauté familière des montagnes à travers lesquelles nous passions pendant la première partie du voyage semblait rehaussée d'une majesté encore plus grande. Et les vallées tapissées de jaune doré à l'état naturel ou d'un vert brillant dans les parties cultivées me remplissaient d'amour pour notre Terre. Sûrement, si l'humanité pouvait la regarder avec des yeux nouveaux, il ne pourrait y avoir place pour l'amertume et les luttes. Le temps passa plus rapidement pour ce voyage. Je m'inscrivis à l'hôtel, allai brièvement à ma chambre et retournai dans le hall.

Bien que la pendule placée au-dessus de l'office n'indiquait qu'un peu plus de 17 heures et que je n'avais certainement pas faim, j'étais fortement porté à aller manger quelque chose au petit restaurant et à en revenir ensuite pour attendre mes amis. C'est ce que je fis et lorsque vers 18

heures je fus sur le point de rentrer à l'hôtel, Ramu s'avança vers moi.

Je le saluai avec joie et lui demandai s'il avait attendu longtemps.

— Pas du tout, dit-il, je savais quand venir vous attendre.

La Pontiac était parquée au coin. Comme nous y montions, je demandai des nouvelles de Firkon.

— Il ne peut pas venir avec nous ce soir, dit Ramu, et il m'a demandé de vous dire qu'il était désolé de ne pas vous voir.

Mon sentiment de bonheur dura tout au long de la longue course en voiture pour sortir de Los Angeles et aller plus loin. Occasionnellement, nous échangions quelques mots, mais la plupart du temps il n'y avait pas de conversation. À un moment donné, nous quittâmes la route principale et suivîmes en cahotant un chemin étroit pendant peut-être une demi-heure. Fouillant l'obscurité pour un premier regard sur la vedette, je vis une faible lueur au loin. Comme la silhouette en devenait plus nette, je compris d'après sa taille que ce devait être la vedette saturnienne ou un vaisseau semblable. C'était la même et Zuhl était là pour nous saluer.

Le voyage jusqu'au vaisseau mère fut rapide. « Est-ce celui... » commençais-je, et Zuhl sourit en secouant la tête : « Le vaisseau saturnien sur lequel vous êtes allé auparavant ? Oui. »

L'atterrissage dans le vaisseau mère fut exécuté exactement comme lors de la visite précédente. Alors que Zuhl me guidait vers le vaste salon, il s'arrêta un moment et me dit : « C'est le maître lui-même qui a demandé que nous vous amenions cette nuit. Cette visite est entièrement réservée à ce qu'il peut vous dire. »

S'il avait été possible à ma joie de monter plus haut, elle l'aurait tait en entendant cela.

En entrant, je fus à nouveau frappé par la beauté de cette pièce et par l'harmonie qui la remplissait. Tous ceux que j'avais vus auparavant étaient présents ; nul ne m'était étranger à l'exception de deux femmes merveilleusement belles qui se ressemblaient au point qu'on pouvait les prendre pour des jumelles. Je devinai avant que les présentations ne soient faites qu'elles étaient Saturniennes. Sur la manche droite de leur blouse, près de l'épaule, il y avait le même insigne que j'avais vu sur les chemises des Saturniens lors de ma précédente visite.

Après que mes amis m'eurent souhaité la bienvenue, j'échangeai des salutations avec les deux charmantes étrangères. Elles différaient par leur personne et leurs habits des autres femmes. Puisqu'elles restaient debout près de moi, j'eus la possibilité de les observer en détail. I lies avaient des cheveux et des yeux d'un brun très sombre et des cils épais et recourbés. Leur teint était d'une blancheur presque éclatante avec une teinte rose sur les joues ; les lèvres étaient pleines et rouges. Toutes deux paraissaient avoir une plus grande vivacité que les autres lemmes. Je pense cependant que cela n'avait aucun rapport avec le fait qu'elles étaient Saturniennes mais que c'était plutôt une des caractéristiques de leur personnalité.

Elles portaient des blouses bleu clair avec d'amples manches longues étroitement serrées aux poignets. Ces blouses ressemblaient plutôt à de courtes tuniques et se terminaient au cou par un étroit col roulé.

Les jupes étaient de la même couleur et de la même matière qui paraissait de texture légère et d'un tissage très différent de tout ce que j'avais déjà vu. La jupe avait une large ceinture et descendait jusqu'aux chevilles, comme celles des autres

femmes. Elles portaient des sandales de couleur « fauve » à leurs petits pieds.

Je ne voyais pas le maître et pensai que la raison pour laquelle nous restions ainsi debout était son attente.

— Il y a beaucoup d'activité ce soir de la part de votre aviation, me dit Ramu, et le vaisseau monte en ce moment plus haut. Nous planerons sans doute à 90 000 pieds de votre Terre.

Inutile de dire que je ne ressentis et n'avais ressenti aucun mouvement. À ce moment, le maître entra et tous se tournèrent vers lui. Quand ses yeux rencontrèrent les miens, il sourit et s'avança vers l'endroit où une table était entourée de chaises basses à accoudoirs recouvertes d'un matériau très plaisant rappelant la soie.

Ramu me guida et le maître me fit signe de m'assoir à sa droite. Une des femmes saturniennes s'assit de mon autre côté et tandis que les gens prenaient place sur leurs sièges, je saisis l'occasion pour lui demander si elle pouvait m'expliquer la signification de l'insigne. Elle se tourna obligeamment pour que je puisse examiner l'insigne sur son épaule droite et dit : « Ceci indique que Saturne est le Tribunal de ce système. » Bien que je ne compris pas exactement ce qu'elle entendait par « Tribunal », elle n'expliqua pas davantage.

Le dessin de l'insigne consistait en une sphère entourée d'un anneau (comme la planète Saturne apparaît dans un télescope) et, dans la sphère, il y avait une paire de plateaux en équilibre.

La remerciant, je m'installai sur ma chaise et trouvai qu'il est difficile de croire que quelque chose puisse être aussi confortable. Pas même nos gros coussins gonflés d'air ne supportent nos corps comme le faisait cette chaise.

Le maître commença à parler : « Mon fils, si certaines des choses que vous entendez ce soir vous semblent une répétition, c'est parce que ce dont je vous parlerai est important pour votre compréhension et peut-être qu'une explication plus complète vous aidera à les retenir mieux. »

Je fus content de l'entendre dire cela puisque, même avec l'aide télépathique qui m'avait été promise, j'avais peur de ne pouvoir tout retenir.

— Une grande erreur qui a grandi parmi les peuples de la Terre est la coutume de diviser ce qui ne devrait jamais être divisé. Vous avez de multiples divisions dans les formes de vie et les enseignements ; de multiples approbations et désapprobations ; tout cela sert seulement à ajouter à l'état de confusion de votre planète.

— Nous, des autres mondes, n'avons pas de telles divisions. Nous réalisons la parenté et l'interdépendance de toutes choses. Je sais que vous avez profondément senti la puissance et le rayonnement de notre conception de la Divinité, là, sur le mur, devant vous. En gardant toujours cette image devant nos yeux et en nous la rappelant dans nos cœurs, nous n'oublions jamais que toutes les formes ont leur être en Lui.
Il est le donateur de ce que vous appelez « vie » en l'homme. Il est aussi le donateur de vie à nos créations à travers nous et dans lesquelles il « est l'instructeur de ce qui doit être créé. Il est Celui qui sait comment les minéraux et les éléments doivent être combinés, non seulement pour* nous servir, mais également pour servir l'Univers, de mieux en mieux, d'une forme à une autre, au fil de ses expériences croissantes.
Nous, sur Vénus et sur les autres planètes, suivant divers degrés d'évolution) nous reconnaissons les minéraux et les éléments comme l'essence de la Divine Expression toujours agissante, en renouvellement permanent. Et c'est

pourquoi la monotonie comme vous la connaissez sur Terre ne peut exister chez nous.

— Aussi, comme la création du Divin Créateur de tout l'Univers respectée chez nous, de même, la création de l'homme qui guide les éléments dans différentes voies de service est également respectée et honorée. En retour, les éléments désirant servir mieux chaque jour, peuvent également s'élever à un plus haut degré de service... un service qui ne cessera jamais, car il est éternel.

— Par exemple, afin que vous compreniez cela plus clairement, le Morceau de fer que vous trouvez parmi les minéraux terrestres vous sert l'une certaine façon. Cependant, en imprégnant ce fer avec une certaine force que vous appelez « électricité », ce fer passe d'un service à un autre appelé « magnétique ». Il a été doté d'un pouvoir d'attraction qu'il n'avait pas auparavant. Voilà ce que nous entendons quand nous parlons d'éléments ou de minéraux évoluant pour un meilleur service. Tout d'abord, c'était simplement du minerai de fer ; ensuite, il a atteint un état de plus grande utilité, état dans lequel il peut attirer, ce que dans son état originel il ne pouvait faire. Et ainsi de suite sans fin, ce fer peut évoluer vers un état de service de plus en plus haut pour son Créateur.

— Ainsi vous voyez ce que cela signifie quand je parle des minéraux et des autres éléments servant l'homme. En faisant cela, ils sont eux-mêmes dotés de certains pouvoirs de compréhension dans le service de l'intelligence qui inclut tout. Je crois que cette loi est connue sur.1 Terre comme loi de Transmutation ou loi d'Evolution.

— Un corps humain comme le vôtre ou le mien est composé d'éléments aussi bien que de minéraux. Et vous pouvez prouver que ces « éléments et ces minéraux qui composent votre corps obéissent aux

impressions qui leur parviennent. Car si les impressions sont de nature « nerveuse, l'être appelé homme est joyeux. Mais s'il y a un état de colère, le corps l'exprime, ce qui prouve que les minéraux et les éléments qu'il renferme sont constamment au service de l'intelligence. Sans cela, ils ne pourraient s'élever à un plus haut niveau d'expression.

— Vous, hommes de la Terre, vous appelez continuellement le désastre en créant des combinaisons qui s'opposent les unes aux autres au lieu de travailler ensemble. Vous avez fait de vous-mêmes quelque chose d'autre que ce que vous étiez par essence divine. Vous avez ajouté de multiples conceptions fausses à votre être au lieu de rester naturel, comme une femme très belle qui en s'ajoutant des bijoux donne à ceux — ci la priorité sur sa beauté.

— Vous avez fait la même chose en ajoutant ce qui n'a ni vie réelle ni intelligence. Laissez-moi vous faire remarquer une chose inhérente à l'être humain et selon laquelle nous vivons sur Vénus alors que vous n — le faites pas, bien que ces principes s'appliquent aussi bien à votre monde qu'aux nôtres.

— Vous déclarez que vous êtes un être à cinq sens et vous en ajoutez d'autres, le sixième, le septième... Vous cherchez à développer ces sens arbitrairement conçus au lieu de comprendre et de développer eux qui existent. En affirmant qu'il existe des pouvoirs de clairvoyance et de claire audience et de télépathie mentale ou de perceptions extrasensorielles, vous divisez une phase totale d'expression en au moins quatre classifications séparées. Et, en conséquence, vos vraies identités sont devenues confuses et perdues.

— Laissez-moi élucider ceci quelque peu. En premier lieu, vous êtes un produit de minéraux et

d’éléments de ce que vous appelez nature. Deuxièmement, en tant qu’expression intelligente de cette forme, vous êtes un produit de votre Divin Créateur. Les minéraux et les éléments de votre être ont été dotés de quatre sens à travers lesquels ils s’expriment dans ce que vous appelez une manifestation physique. L’Intelligence ou la Divinité s’exprime à travers chaque cellule de la totalité de la forme que vous appelez physique. Les quatre sens auxquels je viens juste de me référer sont : la vue, l’ouïe, le goût et l’odorat. Observez que je ne mentionne pas le sens que vous, sur Terre, vous appelez le « toucher ». Parce que le toucher est l’intelligence qui précède tous les autres.

— Laissez-moi expliquer cela. Personne, dans aucun monde, ne peut bâtir une forme comme la vôtre ou la faire vivre comme vous vivez. Cela ne peut être fait que par le Créateur de l’Univers. C’est pourquoi vous devez admettre que, quand la conception d’une forme prend place dans une autre forme, cette future mère ne sait pas ce qui doit être fait pour la construction parfaite d’un autre corps. Cependant, la forme conçue grandit vers une manifestation complète jusqu’à ce que, finalement, elle naisse dans ce que vous appelez le monde physique. Quand elle est née, cette forme complète a des yeux, des oreilles, une bouche et un nez. Les yeux voient et les oreilles entendent pour la première fois. Le nez sent, le palais goûte, pour la première fois. Ces facultés furent toutes créées comme faisant partie du corps. De même que le corps voit le monde physique pour la première fois, de même en est-il pour les quatre sens d’expression, car ils appartiennent au corps. Cependant, la mère de cette forme ne savait pas comment elle allait se construire.

— Mais le sens du toucher, que j’ai omis dans rémunération des sens, le savait. Rappelez-vous :

tandis que le petit était encore en formation dans le corps de sa mère, si une pression était exercée sur le corps de sa mère, le corps intérieur était également averti de cette pression. Et notez la séparation entre les deux, car lorsque le corps à naître était prêt pour faire un changement dans le corps de la mère, la mère ne contrôlait ni ne dirigeait cette action. Dans ce cas il y a bien deux actions distinctes, celle de la mère et celle de l'enfant. Cela prouve que chacun opérait dans un champ de sensations ou de sentiments indépendant de l'autre. Cependant, tous deux étaient un corps dans un autre corps. Cela prouve aussi que cette chose appelée toucher ou sensation agit dans le champ de l'intelligence, sachant ce qu'elle fait et quand elle le fait. Elle paraît être « celui qui sait ».

— Quand nous prenons cela en considération, dans le but de l'analyser, le sens du toucher est reconnu comme sens cardinal ou, en réalité, l'âme du corps — partie de l'intelligence Totale —. C'est une sensation et la sensation, comme vous le savez, est un état d'alerte, de conscience consciente, comme nous le disons. Maintenant, quand cette conscience quitte le corps de minéraux et de terre connu comme homme, les yeux, les oreilles, le goût et l'odorat ne fonctionnent plus.

Quand le corps devient inconscient, il ne connaît plus rien du toucher.

En d'autres mots, vous pourriez fustiger ce corps sans qu'il en ait la moindre sensation.

— D'un autre côté, si quelqu'un perd les yeux, les oreilles, le goût et l'odorat, mais garde le sens du toucher, qui est conscient, il est plus m moins vivant et agit intelligemment. Et quand le corps est alors happé par quelque chose, il sent ce choc, ce dont il était incapable dans l'état précédent.

— Ainsi, il est aisé de voir que la réelle intelligence du corps appelé homme est ce qui a été, par abus de terme, le sens connu par vous comme toucher qui est l'âme ou la vie du corps. Le corps humain, et la même chose est vraie pour toutes les autres formes, est réellement construit pour les services que ses minéraux et ses éléments rendront par l'intermédiaire de ses quatre voies principales d'expression, ou sens.
Le cinquième, le toucher, est universel et donne la sensation aux quatre autres. Une fois que ce sens disparaît, les quatre autres n'ont aucun pouvoir de sensation ou d'action.

— Quand l'homme réalisera ce fait, il se trouvera alors lui-même sous le masque. Et quand cela sera fait, la prison limitée dans laquelle il a vécu depuis si longtemps se dissoudra et il deviendra un habitant de l'Univers. Ainsi, il verra la loi opérant dans toutes ses formes sans s'occuper de quelles formes il s'agit, en englobant même la planète sur laquelle il vit. Alors l'homme se connaîtra lui-même ! Et ce faisant, il connaîtra toutes choses. De même, il connaîtra son Créateur, comme il ne l'a jamais connu auparavant, son Créateur qui est l'intelligence Divine ou Universelle.

— C'est par cette connaissance ou compréhension que l'homme minéral s'élève à une condition d'unité avec le Père, là où le Père et le Fils deviennent Un. Une fois que le Terrien aura appris cela et le réalisera, en ne sachant pas cela seulement avec son esprit, mais en le vivant comme nous l'avons fait, il connaîtra la même joie de vivre que nous connaissons sur les autres planètes.

— Comme le dit votre Bible, l'enfant prodigue est revenu au foyer en abandonnant ses vanités minérales physiques et en acquérant celles qui lui

servent dans le service de son Père au lieu de servir celles-ci.

— Naturellement, mon fils, vous connaissez cette loi et vous avez essayé de la vivre et de l'enseigner durant des années. Ce n'est pas nouveau pour vous et ce n'est pas non plus un enseignement qui vous est propre. C'est une loi universelle que tous les hommes doivent connaître et vivre s'ils veulent jouir de leur droit de naissance divine en qualité le Fils du Père. Vous devez imprimer du mieux que vous le pourrez dans l'esprit de vos frères Terriens que la connaissance de soi-même est la première requise. Et les premières questions : Qui suis-je, quelle mute dois-je suivre pour revenir à l'unité de laquelle je suis tombé ?

— Rappelez-leur que l'homme n'a rien à ajouter. Il a seulement à exprimer ce qui déjà est en lui. Mais il doit apprendre à comprendre ce qu'il est et vivre cette compréhension. Car c'est la façon de vivre qui est importante. Une fois que cela sera accompli, les souffrances des Terriens s'évanouiront bientôt. Car alors les éléments qui sont employés pour former les quatre sens de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat commenceront à évoluer vers ce qu'ils doivent devenir : des instruments plus sensibles qui ne serviront pas seulement ce que vous appelez le monde physique, mais serviront aussi dans l'universel.

— Un autre fait que les Terriens doivent réaliser c'est que l'universel inclut le physique en lui et ne le place pas en dehors de lui. Tout ce qui est dans l'Univers est aussi compris dans l'intelligence Suprême ou Divinité et non en dehors. C'est pour cela que nous sommes concernés par votre monde et par votre vie autant que nous le sommes des nôtres, car nous appartenons tous au même royaume de l'intelligence Suprême.

— Nous avons appris et vécu cela depuis des centaines de milliers d'années. À cause de cette compréhension, nous ne pouvons nuire dans le but de nuire comme vous le faites sur la Terre. Car nous savons qu'il nous faudrait vivre avec ce que nous aurions détruit puisque nous appartenons tous à une même famille. Une fois que l'esprit de l'homme physique s'élève à ce degré de compréhension, il ne voit rien de laid ou de déplaisant, mais il voit tout en marche vers la Sainteté de la beauté et de l'exaltation. Quand les Terriens considéreront cette loi, ils verront et comprendront comment tout évolue de bas en haut, vers ce qui est le but universel et non ce qui s'abaisse. Cependant, ce qui s'exprime du haut vers le bas le fait pour donner à ce qui est en bas la force de s'élever. Il y a un éternel mélange, mais jamais de division. Connaissant cette loi, les habitants de nos planètes s'en sont servis pour leur évolution, et grâce à cela, ils ont grandi dans la reconnaissance de la vie sans fin et du rôle de toutes choses dans celle-ci.

La pensée de la surpopulation passa dans mon esprit puisque c'est si souvent un sujet de soucis pour les nations de la Terre. Sans la plus légère interruption, cet homme de grande sagesse répondit à ma pensée.

— Non, mon fils, nous ne sommes pas surpeuplés et une telle condition ne nous menacera jamais comme sur la Terre. Car nous ne nous multiplions pas sans pensée ou sans but, comme vous le faites. Il y a une loi naturelle d'équilibre à laquelle nous restons fidèles. En outre, ceux qui ont atteint un grand savoir sur une planète peuvent, s'ils le choisissent, chercher à revivre sur une autre. Pour cela, ils peuvent choisir entre deux voies. Ils peuvent faire ce changement par la réincarnation ou bien y aller directement dans un vaisseau en conservant le même corps. C'est arrivé

bien des fois, même sur la Terre. La plus grande majorité est montée de la Terre vers une autre planète par la réincarnation. D'autres, bien que peu nombreux, ont été apportés directement comme le dit votre Bible.

— La mort se produit sur les autres planètes comme sur la Terre. Mais nous ne l'appelons pas mort et nous ne pleurons pas ceux qui nous ont quittés, comme vous le faites sur Terre. Nous savons que ce départ signifie simplement le passage d'une condition ou d'une place à une autre. Nous réalisons que ce n'est pas davantage que le passage d'une maison dans une autre.

— Nous ne pouvons pas emporter nos maisons avec nous quand nous allons d'un endroit à un autre. De même, nous ne pouvons pas emporter un corps, notre maison, d'un monde à un autre quand se produit la mort. Les matériaux de votre corps terrestre appartiennent à la Terre et doivent y rester pour entretenir votre monde. Quand vous quittez la Terre pour un autre monde, celui-ci vous prête de ses matériaux pour bâtir une maison nouvelle adaptée aux besoins et aux conditions qui y existent.

— Les conceptions des Terriens sur l'Univers sont très étroites.
II ne peut concevoir un Univers sans limites. Cependant il utilise le mot éternité. L'éternité, selon la définition de l'homme, dénote l'absence de commencement et de fin. Alors, à quel point l'Univers est-il vaste ? Aussi vaste que l'éternité.

— L'homme n'est pas une manifestation temporaire. Il est une manifestation éternelle. Et ceux de nous qui ont appris cette vérité vivent dans un continuel présent, car c'est toujours le présent.

— Nous, de Vénus, nous nous habillons comme vous et faisons beaucoup de choses de la même façon. Il

n’y a pas de grandes différences entre votre forme et la nôtre, ni dans les besoins de cette forme. La grande différence réside dans la compréhension de ce que nous sommes.

— Depuis que nous avons appris que la vie comprend tout et que mus sommes cette vie, nous savons que nous ne pouvons rien détériorer sans nous détruire nous-mêmes. Et la vie pour être vie éternelle doit demeurer dans l’état premier de son être et pour l’exprimer, elle doit toujours se renouveler.

— Aussi, comme je l’ai dit, nous ne connaissons jamais la monotonie. Chaque moment qui passe est un moment joyeux. Peu importe le travail que nous avons à faire. Si ce que vous appelez « labeur » doit être fait, nous le faisons remplis de joie et d’amour dans notre être. Et sur notre planète, chaque jour apporte sa part de choses à faire, exactement comme sur la vôtre. Tout homme et toute forme sont également respectés pour les services qu’ils rendent. Nul n’est jugé comme retardataire. On ne fait aucune différence quant à la sorte de service entrepris, lut-il ce que vous appelez vil. Tous les services rendus sont également appréciés.

— Les Terriens ont reçu cette loi, car elle fut apportée par ceux qui la connaissaient et qui, jadis, la pratiquèrent sur d’autres planètes. Elle fut exprimée dans la construction du temple de Salomon. La parabole des travailleurs de la vigne où tous furent également payés une drachme à la fin de la journée telle qu’elle fut racontée par Jésus votre Messie, était un exemple de l’honneur égal qu’il y a pour tous à servir.

Comme le grand maître s’arrêtait et passait légèrement sa main sur son front, je réalisai que j’avais écouté avec tant d’attention que je n’avais pas bougé. Changeant de position, j’attendis qu’il recommence à parler.

— Bien que l’atmosphère de toutes les planètes diffère légèrement, contrairement à la croyance de vos scientifiques, le Terrien pourrait aller n’importe où dans l’Univers sans gêne. Ce sera son héritage naturel quand il atteindra une compréhension de lui-même et réalisera la grande adaptabilité de sa forme.

De nouveau, il s’arrêta et inclina légèrement la tête comme s’il méditait, puis il continua : « Nous sommes arrivés à un degré de perception consciente qui ne nous permet pas de nous assoir parmi aucun groupe de gens sans une pensée de bénédiction. Car leur présence devant nous est, en elle-même, une bénédiction parce que nous ne les voyons pas simplement comme des êtres, mais comme l’intelligence Divine dans un état vivant, à travers une forme connue comme humaine. Notre conscience de ceci est la même à l’égard de toutes les formes en dehors de la forme humaine.

— Nous voyons la Conscience Divine s’exprimant par la croissance de toutes les formes, depuis la plus petite jusqu’à la plus grande. Nous avons appris que rien, aucune forme quelle qu’elle soit, ne peut être ce qu’elle est sans que la vie n’y circule et la supporte. Et la vie que nous connaissons est la Divine Intelligence Suprême.

— Pas un moment ne passe, même dans le sommeil, sans que nous soyons conscients de cette Divine Présence. C’est le véritable but de la forme humaine, celui pour lequel elle fut créée. Car tandis que les autres formes s’expriment dans leur champ particulier de service, le sien est la forme évoluée où minéraux et éléments peuvent exprimer le plus haut état de la Divine Intelligence.

— Nous ne vivons pas sur la défensive les uns envers les autres et nous ne convoitons rien de ce qui leur appartient, car nous participons tous également aux richesses de nos planètes.

Je comprenais clairement tout ce que ce grand maître des autres mondes disait, mais une question entra dans mon esprit. Je me demandai comment ils considéraient le fait de tuer pour se procurer de la nourriture, s'ils donnaient la mort ou même s'ils consommaient des fruits et des légumes qui sont eux aussi vivants dans leur propre forme d'expression. Comme toujours, la réponse vint avant que je me sois exprimé.

— Il n'y a rien d'illogique à cela, mon fils. Quand vous mangez une feuille de laitue, elle devient une partie de vous-même n'est-ce pas ? Dès lors, elle commence à expérimenter les choses avec vous. Ainsi, ce que vous avez réellement fait, c'est de transmuter une forme en votre propre forme. Si cela n'avait pas été le cas, la feuille de laitue aurait mûri et elle aurait fait des graines afin de multiplier sa propre espèce et c'eut été sa totale expérience. En vous servant, elle a été élevée à un plus haut service grâce à vous.

— Le motif doit également être considéré. Si votre motif est de détruire, de faire du mal ou d'exploiter, alors c'est mauvais. Mais si votre motif est de rendre service à une forme en l'élevant à votre niveau ù travers vous, c'est bon. Car vous transmutez réellement un minéral d'un état à un autre où il pourra être d'une utilité plus grande. En faisant cela, vous agissez en accord avec la loi de croissance et de développement souvent appelée évolution dans votre monde. C'est la loi de votre Créateur.

— Les gens de votre monde s'occupent beaucoup de la « désintégration » de la forme, ne comprenant pas la loi d'élévation parce qu'ils ont pensé que la forme n'est que ce qu'elle paraît être. Mais la forme n'est qu'un canal au travers duquel la vie, ou intelligence, s'exprime. La Totale Intelligence

ne peut s’exprimer à travers une feuille de laitue.
Aussi la feuille de laitue doit-elle être transmutée par paliers en une urine plus élevée à travers laquelle une plus grande utilité puisse s’exprimer. C’est ainsi qu’elle est récompensée.

— Quand cette loi sera pleinement acceptée et vécue par vous, Terriens, comme elle a été acceptée et vécue par les peuples des autres mondes, les conditions atmosphériques de la Terre s’adouciront. Car chaque forme émettra alors de joyeuses radiations qui pénétreront l’air dans lequel vit l’humanité.

— Vous avez voulu savoir par quelle méthode nous avons évolué jusqu’à l’état dans lequel nous vivons maintenant. Ce sont les lois fondamentales par lesquelles nous vivons et grâce auxquelles les Terriens peuvent aussi évoluer s’ils choisissent de les accepter et de les vivre.

— Quand les Terriens auront appris qu’ils ne sont pas le corps ou la maison, mais seulement les occupants du corps ou de la maison, ils pourront bâtir des maisons partout où ils voudront, car ils deviendront aussi les maîtres des éléments au lieu d’être maîtrisés par eux. Depuis que vous (os arrivés à gouverner certains éléments jusqu’à un certain degré le mauvais usage de vos connaissances s’est répandu et les éléments se f tournent contre vous pour vous détruire comme c’est arrivé pour de « Multiples civilisations terrestres dans le passé.

— C’est le stade auquel nous trouvons l’humanité terrestre aujourd’hui. Nous continuerons à vous aider à chaque fois que cela sera possible, mais il est difficile d’atteindre en nombre suffisant des esprits aussi l’eu développés que ceux des Terriens.

Le maître resta silencieux un moment. Ensuite il dit : « Ce n’est pas la première fois que vous

avez été amené dans nos vaisseaux et ce ne sera pas la dernière. Vous pouvez être assuré que nous, des autres mondes, tous vous apporteront de temps en temps la vérité, afin que vous puissiez la transmettre à vos semblables. Nous vous parlerons de la vie physique sur les autres mondes aussi bien que de ce que vous appelez les vérités spirituelles ou religieuses bien que nous ne fassions pas cette sorte de vision. Il n'y a qu'une vie. Cette vie inclut tout et jusqu'à ce que les terriens réalisent qu'ils ne peuvent servir ou vivre deux vies, ils s'opposeront sans cesse les uns aux autres. C'est une vérité majeure qui doit être apprise par les Terriens avant que la vie sur votre monde puisse râler la vie sur les autres planètes.

— Et maintenant, mon fils, il est temps pour vous de retourner sur la Terre. Ce que vous avez appris peut être de grande valeur pour les gens de votre planète. Parlez-leur oralement et par écrit. Ne craignez pas l'oublier ce que l'on vous a dit. Car lorsque vous écrirez ou parlerez, les la première pensée, un flot continu de souvenirs viendra à vous.

Dans ce beau vaisseau d'un autre monde régnait la paix. La leçon de la nuit avait été profonde en connaissance et en signification. Je sentais que tous avaient entendu cette même leçon, peut-être beaucoup de fois, à travers leurs différentes vies. Mais elle paraissait être celle qu'ils aimaient comme si, à chaque fois, quelque chose s'ouvrait dans chaque auditeur, quelque chose qui lui permettait d'accroître sa propre compréhension.

De nouveau, je désirais n'avoir pas à retourner sur Terre, mais pouvoir rester avec mes aimables amis et voyager avec eux dans les autres mon* des. Mais le Sage dit : « Mon fils, il y a beaucoup à faire sur votre Terre. Les gens ont faim et

doivent être nourris. Vous partirez et vous partagerez avec eux cette nourriture spirituelle afin qu'ils ne périssent pas dans les ténèbres de l'ignorance qui a prévalu sur votre Terre depuis tant de générations... »

Sur le chemin, il me semblait encore entendre les mots du Maître tombant avec une douce insistance dans ma conscience au milieu du silence que ne coupaient ni Ramu, ni Zuhl, ni moi-même.

Ce fut la même chose durant le retour à la ville. Je me rappelai » vaguement avoir quitté le pilote de la vedette, mais je ne pense pas qu'aucun mot ait été échangé.

Quand Ramu stoppa devant l'entrée de l'hôtel, je descendis lentement sur le trottoir. Puis, je me retournai, conscient d'avoir quelque chose à dire. Bien que Ramu sut probablement avant moi-même de quoi il s'agissait, il attendait tranquillement avec des yeux compréhensifs et son grave sourire aux lèvres.

Puis soudain il vint vers moi. « Le message mental que j'ai reçu cette fois, dis-je... il me semblait si clair... il me semblait savoir avec plus de certitude, en partant pour Los Angeles, ce qui allait arriver. Est-ce que le maître m'a contacté lui-même cette fois ? »

— Oui, dit Ramu ; il l'a fait lui-même et c'est surtout à cela qu'est due la différence bien que votre capacité à recevoir des messages grandisse.

— Mais... la... l'exaltation d'esprit que j'ai ressentie, continuai-je en m'embarrassant dans un effort pour m'exprimer, je suis sûr que cela devait venir à moi à travers le maître.

— Oui, dit à nouveau Ramu, il est un des êtres les plus évolués que nous possédions encore dans notre système. Rien que le fait d'être en sa présence fait grandir l'amour et la compréhension. Nous sommes tous privilégiés.

Nous prononçâmes quelques adieux et je rentrai à l'hôtel. Comme toujours après de telles rencontres, je n'avais pas envie de dormir. Cette fois, je ne regardai même pas l'heure qu'il était. Je sais que je restai un long moment à la fenêtre, regardant en haut, non en bas. J'avais le sentiment étrange d'une séparation avec moi-même, sentiment que j'avais déjà éprouvé auparavant. Mais seulement, cette fois, il n'y avait aucune tristesse dans ce sentiment. Je crois que j'ai dû formuler ma pensée tout haut : « C'est un ; c'est entièrement un. Là, ici et partout, il n'y a pas de séparation... »

# LES JOURNÉES A PALOMAR TERRACES

Durant les quelques mois suivants, j'eus plusieurs autres contacts, tantôt dans les vaisseaux, tantôt avec des gens des autres planètes qui travaillent anonymement parmi nous.

« Palormar Gardens » avait été vendu et nous étions montés à quelques centaines de pieds plus haut sur notre montagne. « Les Soucoupes Volantes Ont Atterri » fut publié en Angleterre en septembre 1953 et l'édition américaine suivit en octobre.

Il y avait beaucoup à faire pour libérer ce nouveau territoire. Non seulement c'était une vraie forêt de chênes, mais la terre était couverte de rochers. Souvent nous parlions avec envie des connaissances des Terriens de jadis qui leur avaient permis de soulever et de mouvoir de gros blocs de pierre aussi facilement que des plumes. Les Égyptiens qui bâtirent les pyramides connaissaient le secret tout comme ceux qui mirent en place les grandes statues trouvées dans l'est de l'Islande. Pour notre part, nous fûmes obligés d'avoir recours aux bulldozers ronflants pour tracer une route à travers notre terre et enlever les rochers.

Notre petit groupe passa de multiples soirées stimulantes à faire des plans pour la construction des simples bâtiments que nous aurions aimé implanter là, non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour recevoir le nombre toujours croissant de gens qui montaient pour me voir. Nous avions espéré que les acheteurs de Palomar Gardens continueraient à l'exploiter comme restaurant ou

maison d’accueil modeste puisqu’il n’y avait pas d’autre commodité de ce genre à plusieurs miles à la ronde. Mais, pour une quelconque raison, ils décidèrent de le fermer. Aussi, bien que nous n’eussions pas de domestiques, nous sentîmes que nous devions à nos visiteurs des repas, par politesse à l’égard des efforts que faisaient beaucoup en prenant le temps de monter nous rendre visite.

Nous nous arrangeâmes pour construire une cuisine réunie à une terrasse que nous avions coupée à même le flanc de la montagne. La construction de cette terrasse se trouva être un travail colossal, mais, avec l’aide de plusieurs jeunes gens musclés qui nous donnèrent leur temps, ce travail fut finalement réalisé. Nos efforts furent bien récompensés. Une partie de la terrasse est ombragée par de magnifiques chênes et nous pouvons regarder le sommet des montagnes, qui s’étagent les unes derrière les autres en douces couleurs pastel jusqu’à la dernière qui se confond avec le ciel. Nous équipâmes cet endroit avec des chaises de jardin et des tables pour le pique-nique et nous achetâmes un petit gril à charbon de bois.

Tout d’abord, nous vécûmes tous aussi bien que possible dans deux vieilles cabines appartenant à des amis voisins sur une languette de terrain voisine de notre propriété. Nous employions la cuisine qui servait aussi comme office et comme chambre à coucher pour l’un de nous, comme salle de réunion lorsque le mauvais temps nous retenait à l’intérieur ou nous obligeait à rentrer. Nous n’avions ni eau courante ni électricité. Un clair ruisseau coulait sous terre, le long de la pente de la montagne. Nous le pompâmes à la surface et nous creusâmes un petit bassin avec un trop-plein pour que l’eau fût toujours fraîche. Nous la transportions dans des seaux.

Nous savions que, malgré nos rêves et nos besoins réels pour de telles choses, nous ne pouvions aller de l'avant et construire ces bâtiments avant que nous n'ayons l'argent pour les payer. Aussi, quoique notre façon de vivre puisse paraître sans aucun doute inconfortablement primitive à beaucoup de gens, et le labeur dur, nous étions heureux de ce que nous avions fait et le moindre petit confort facilitant la vie quotidienne que nous pouvions ajouter de temps à autre signifiait beaucoup plus que si nous l'avions acquis facilement.

Ce fut une journée merveilleuse quand nous sûmes que nous pourrions élever un petit bâtiment qui contiendrait une salle de belles dimensions, où je pourrais causer avec mes visiteurs quand le temps serait peu clément. Il y aurait aussi une petite pièce servant de bureau. Nous connaissions un entrepreneur dans une petite ville à environ 40 km de distance ; il était honnête et serviable. Nous prîmes contact avec lui. La cuisine avait été entièrement construite par nous-mêmes et nos amis dont quelques-uns avaient été mes élèves pendant des années alors que j'enseignais la loi universelle. Cette première petite unité symbolisera toujours pour moi une grande dette de reconnaissance à cause de l'amitié et de la loyauté qui rendirent cette réalisation possible.

Maintenant nous pouvions avoir un véritable entrepreneur ! Il se trouva être un homme très fin qui s'intéressa à mon travail. Le petit cottage fut rapidement achevé. Nous eûmes même assez d'argent pour pouvoir le meubler d'une façon à la fois confortable et agréable. Il y eut même deux petits cabinets de toilette et une douche entre eux. Bien que nous n'ayons l'électricité que depuis quelques semaines seulement avant ce que j'écris, l'eau coulait dans les tuyaux et il importait peu qu'elle fût froide... et trop peu

rapide. La longue attente de l'électricité qui maintenant nous donne la chaleur et nous a fait mettre au rebut nos chandelles et nos lampes fut un agrément de plus, digne de l'attente qu'il avait exigée.

Pendant que nous nous acheminions vers notre confort actuel, nous nous organisâmes pour nous entourer de quelques animaux, auxquels nous assurerions une vie conforme à leurs habitudes. Cela fit deux chiens et six chats sans parler des fréquentes visites, bien organisées, que leur faisaient leurs compagnons, les skunks. Ces animaux liés malins sont disposés à être sociaux et aimables quand on ne leur cherche pas querelle et ils reconnaissent leurs amis quand ils les rencontrent. Ils boivent le lait dans le bol des chats et partagent la viande des chiens, le plus souvent sans la moindre protestation de nos bêtes. Quand par hasard un des chiens décide d'interrompre le repas et court après le voleur en aboyant très fort, Monsieur Skunk se retire simplement vers le sommet de la montagne avec grâce et rapidité, la queue relevée avec dignité.

Entre les engagements de conférences qui m'amenèrent dans le Middle West, New York et le Canada, je travaillais de mon mieux dans les bâtiments, m'interrompant seulement pour parler à mes amis et aux nombreux étrangers qui venaient me voir. Bien que j'eu une série de conférences à faire sur la Côte Est et en Angleterre, pendant que j'étais au Canada, je devins très fatigué et perdis ma voix. Les conférences se suivaient de très près et je semble incapable d'apprendre comment préserver mes forces quand je discute à propos de sujets qui me tiennent à cœur. En plus des conférences officielles, beaucoup des auditeurs désiraient naturellement me poser des questions après. Je ne pouvais observer ce que je savais être un bon conseil : quitter la salle de

conférence avant que ces braves gens pussent m'atteindre. La conséquence fut que bientôt je ne pus plus parler du tout et mon docteur m'ordonna d'annuler mes engagements pour l'Est et l'Angleterre et de me reposer complètement pendant au moins six mois.

Cette prescription me causa une grande déception pour des raisons évidentes excepté une, devant laquelle je fus forcé de m'incliner. Bientôt, après mon retour aux montagnes que j'aime, je retrouvai ma voix et j'insistai pour que le docteur me permît au moins d'en user pour accueillir mes visiteurs.

J'ai peur d'être un problème pour ceux qui essayent que je me comporte avec ce qu'ils appellent « du bon sens ». Probablement que je n'en ai pas du tout. Dans tous les cas, quoique je puisse dépenser de moi — même en donnant à ceux qui sont venus à moi, je sais que j'ai reçu beaucoup plus.

En juin 1954, Desmond Leslie que j'aurais dû rencontrer pour la première fois à New York si j'avais pu mener à bien mon programme, vint à Palomar. Ce fut une grande joie. Doté d'un esprit très intéressant et d'un sens de l'humour délicieux, il ajouta beaucoup à notre petit groupe, non seulement parce qu'il partageait notre intérêt commun, mais aussi parce qu'il entrait dans le jeu des plaisanteries lorsque la fatigue exigeait qu'on abandonnât un moment les sujets sérieux. Bien qu'il pensait rester seulement un mois, Desmond demeura avec nous jusqu'à la fin août. J'espère le revoir en Angleterre en 1956 quand je reprendrai mes conférences interrompues.

À partir de ce moment, avec les rencontres de mes amis des autres mondes, le nombre croissant de nos bons amis de ce monde, amis de tous genres et types, mes journées furent remplies et très heureuses. Occasionnellement même, je me reposais

quand mes amis commençaient à me regarder d'une certaine manière peu agréable...

Nous nous aperçûmes rapidement que nous aurions à agrandir notre cottage. Ainsi, juste avant l'arrivée de Desmond, afin de nous pourvoir d'une autre chambre à coucher, nous construisîmes une cloison au milieu de la vaste salle que nous avions destinée à servir de salle de réunion et de hall pour les conférences de presse. À ce moment-là, un de nous dormait encore dans l'ancienne cabine et un autre avait encore son lit dans la cuisine. Ainsi, maintenant, le nouvel arrangement nous donnait une demi-salle de conférence, dans laquelle je couchais, une vraie chambre à coucher et un bureau avec un lit de camp. Nous nous sentions véritablement installés quand peu après nous transformâmes une tente en une confortable chambre, en l'élevant au-dessus du sol sur une base de contre-plaqué et en faisant courir tout autour une sorte d'écran paravent jusqu'à moitié de la hauteur. Ainsi nous enlevâmes le lit de la cuisine.

Je suis actuellement encore chargé d'installer la plomberie de l'eau des citernes pour l'intérieur et l'extérieur tout autour de la maison avec l'aide de quelques femmes de bonne volonté et je me sens assez fier du résultat. Le mince filet d'eau qui coulait jadis dans les lavabos et la douche est maintenant un véritable torrent et nous avons creusé un vrai petit bassin à l'ombre du chêne vert et planté des fleurs autour de la bordure de rocailles. Ce matin même, nous y avons placé une grue et un cupidon en ciment et ils semblent bien s'y plaire.

Nous travaillons dur, mais nous sommes heureux. Les montagnes sont toujours là, devant nos yeux, jamais monotones, dans la beauté qui change avec l'aurore, le plein soleil et le couchant. Elles sont adorables au crépuscule quand le clair de

lune les caresse ou lorsqu'elles se détachent, noires, sur le ciel illuminé d'étoiles. Et souvent nous voyons les soucoupes volantes filant au-dessus de nos têtes. En fait, durant les dernières semaines, les vaisseaux de l'espace furent vus par beaucoup de gens dans les villes et les cités avoisinantes. Nous sommes heureux de les savoir ainsi au-dessus de nous et dans le ciel de toute notre Terre. Nous espérons que, dans un avenir pas trop éloigné, tous les peuples de notre monde pourront les voir et les reconnaître pour ce qu'ils sont et nous espérons que beaucoup de ceux dont les mots convaincront, qui savent déjà et qui jusqu'à présent ont gardé le silence, parleront pour le bien de l'humanité entière.

# LE BANQUET UNE SORTE D'ADIEU

Le dernier contact eut lieu le 23 août 1954. À ce moment, Desmond Leslie était à Los Angeles pour satisfaire à un contrat portant sur une série de conférences. Il savait que j'allais avoir ce contact et il espérait anxieusement pouvoir venir avec moi. Bien que je l'espérais aussi, pour des raisons qu'ils ne me donnèrent pas, les Frères ne purent donner une suite favorable à la requête. Quand j'y pense, je suppose que c'était parce que quelques-unes des choses qui me furent montrées et expliquées cette fois ne pouvaient l'être à une personne n'ayant jamais eu de contact auparavant.

Mes amis Firkon et Ramu me rencontrèrent comme d'habitude. En route pour la vedette, Firkon me dit : « Je dois vous dire que la rencontre de cette nuit sera une réunion d'adieu pour vous et pour nous. Après vous avoir ramené à l'hôtel, nous retournerons à la vedette puis à notre vaisseau-porteur qui nous ramènera à nos planètes. Notre mission sur Terre est terminée. »

Une grande tristesse m'envahit.

Ramu dit rapidement : « Mais vous ne nous perdrez que dans notre forme corporelle. N'oubliez pas que nous pourrons encore communiquer mentalement où que nous nous oyions. »

J'essayai de me réconforter à cette idée, mais à ce moment-là elle me parut plutôt mince. Alors Firkon dit d'une voix pleine de compréhension : « Vous êtes notre ami et tout l'espace qui peut s'étendre entre nous ne changera rien à cela. »

Je me sentis honteux de mon émotion. Bien que je ne pusse la bannir complètement, je m'efforçai de

la surmonter. Je me demandais si un autre homme de contact pourrait avoir pour mission de me rencontrer à l'avenir. Mais à cette question muette, je ne reçus aucune réponse. Je fus laissé avec le sentiment que ce pourrait être vraiment un adieu, du moins pour quelque temps, non seulement pour les deux amis entre lesquels j'étais assis tandis que nous roulions, mais aussi pour toute autre excursion dans l'espace.

Comme on peut l'imaginer, cette émotion mêla à toutes les choses nouvelles et merveilleuses que j'allais voir cette nuit un caractère poignant. Ceci joint à la gratitude pour tout ce que j'avais déjà reçu, produisit dans mon cœur une plénitude que je ne pourrais traduire avec des mots. La seule différence qu'il y eut avec les voyages précédents fut que je trouvai Orthon nous attendant avec le petit vaisseau planant légèrement au-dessus du sol, prêt pour un départ immédiat.

Pendant ce voyage, nous ne nous assîmes même pas. Je partageai mon attention entre l'observation des graphiques changeants et Orthon aux panneaux de contrôle. Quand nous entrâmes dans le vaisseau vénusien, cette fois je fus entièrement libéré de toute sensation de chute au creux de l'estomac. Nous atteignîmes la plate-forme et nous stoppâmes de nouveau, comme la première fois. Le même homme était là pour attacher la pince sur la vedette, pour la recharger, et cette fois il nous suivit dans le grand salon.

En entrant, je fus immédiatement frappé par un air général de fête.
Il y avait là un grand nombre de personnes que je n'avais jamais vues. Je fus enchanté quand je vis Ilmuth et Kalna venir vers moi pour me saluer chaleureusement.

— Quelqu'un vous a-t-il parlé de la surprise que nous vous réservons ce soir ? demanda Kalna. Et sans attendre ma réponse, elle continua enthousiaste : « Une certaine promesse qu'on vous a faite sera tenue. »

Pendant que Kalna parlait, Ilmuth m'avait donné un gobelet du délicieux jus de fruit. Je notai que les deux femmes avaient leurs tenues de pilotes et fus certain que cela signifiait un voyage dans l'espace.

Il y avait beaucoup d'hommes et huit femmes, dont Kalna et Ilmuth. Les autres femmes portaient de jolies robes du même genre que celles que portaient Kalna et Ilmuth lorsque je les avais rencontrées pour la première fois. Les hommes portaient des chemises et des pantalons confortables. Tout le monde portait des sandales.

Bien qu'aucune présentation ne fût faite, cela n'eut pas d'importance, car tous m'accueillirent en ami et quelques-uns même m'appelèrent par mon nom. Quand les salutations furent achevées, je devins conscient d'une douce musique dans le lointain. Elle rappelait un peu ce que nous appelons la musique orientale. Bien que Ramu ait reçu un gobelet de jus, je remarquai que mes autres amis ne se joignaient pas à nous. J'en reçus l'explication quand Ilmuth me dit : « Nous devons aller à nos postes pour préparer la surprise mentionnée par Kalna. Pendant ce temps, Ramu restera avec vous. »

Tandis qu'Orthon et Kalna partaient dans une direction, Firkon et Ilmuth partaient vers l'extrémité opposée du vaisseau. Ramu et moi nous dégustâmes notre boisson en silence pendant un moment. J'étais heureux de prendre part à la joie qui remplissait cette pièce. Cela m'aidait à refouler mon sentiment de tristesse à la pensée de la séparation qui aurait lieu cette nuit.

Plusieurs groupes jouaient à des jeux qui m'étaient inconnus et Ramu remarquant mon intérêt suggéra que nous marchions tout autour pour les voir de plus près. Quatre des hommes étaient assis à une petite table, jouant avec des cartes. Elles étaient assez différentes des nôtres bien qu'à peu près de la même taille. Elles ne portaient aucun nombre, mais bien des marques signifiant quelque chose. Je regardai pour voir s'il y en avait deux semblables, mais d'après ce que je vis toutes étaient différentes. Un autre groupe d'hommes faisait rouler de petites balles colorées le long d'une planche unie. Je devinai qu'elles devaient être chargées d'une sorte de magnétisme puisqu'il n'y avait aucune rainure sur la planche et que pourtant les balles ne se mouvaient pas librement. Certaines semblaient produire l'attraction paraissant attirer les autres. Un autre jeu rappelait un peu notre tennis de table à part le fait que deux balles jouaient simultanément, ce qui nécessitait évidemment une grande habileté. Les femmes semblaient exceller à ce jeu.

J'étais frappé par l'absence de conversations à voix élevée et celle de grands rires ou tous autres sujets de distraction du genre. Chacun jouissait visiblement de ce qu'il faisait sans devenir bruyant comme cela arrive si souvent sur Terre. De même, personne ne semblait prendre le jeu au sérieux, comme beaucoup d'entre nous le font. L'atmosphère était à la gaité et à la détente. Souvent les joueurs regardaient vers nous avec des sourires amicaux. Quelques-uns nous parlèrent et je m'étonnai encore d'entendre ces gens parler si couramment notre langue.

Après un moment, Ramu suggéra : « Allons-nous dans la salle de contrôle ? Il y a là des choses à vous montrer qui, j'en suis sûr, vous intéresseront. »

Avec nos verres toujours en main, je le suivis joyeusement jusqu'à la grande salle où se trouvaient les nombreuses cartes, graphiques et instruments que j'avais vus lors de ma première visite sur le vaisseau. Comme nous entrions, Ramu dut avoir touché un bouton, car je vis deux petits sièges s'élever, sortant comme par magie du plancher. Au même moment, directement en face d'eux, je vis notre Lune apparaître au centre d'un grand écran avec la profondeur de l'espace tout autour d'elle. Ainsi, c'était la surprise ! Un moment, je pensai que nous allions réellement aller y atterrir.

Ramu dit : « Vous êtes maintenant en train de regarder le côté familier de votre Lune, mais nous n'allons pas y atterrir. L'image est réfléchie sur l'écran par l'un des télescopes qui n'était pas en fonctionnement la première fois que vous êtes venu avec nous. Regardez attentivement quand nous approcherons de la surface et vous noterez une activité considérable. Dans les nombreux grands cratères que vous voyez de la Terre, vous remarquerez de très vastes hangars que vous n'apercevez pas de la Terre. Remarquez aussi que le sol est très semblable à celui de vos déserts.

— Nous avons bâti ces hangars à une telle échelle afin que des vaisseaux beaucoup plus grands que celui-ci puissent y entrer facilement. À l'intérieur de ces hangars, il y a des quantités d'habitations pourvues de tout le confort, et ce pour de nombreux travailleurs et leurs familles. L'eau est pompée en abondance des montagnes, exactement comme vous l'avez fait sur la Terre pour apporter la fertilité à vos espaces désertiques.

— Quand un vaisseau pénètre dans ces hangars, un procédé de dépressurisation s'effectue pour les passagers. Cela demande environ 24 heures. Si cela n'était pas fait, les gens s'exposeraient aux plus

grands malaises en descendant sur la Lune. Un tel procédé de dépressurisation n'est pas encore concevable par les Terriens. Ils comprennent trop peu les fonctions du corps et leur contrôle. Réellement, les poumons humains sont capables de s'adapter à de hautes et de basses pressions si la dépressurisation ou la pressurisation ne sont pas faites trop brusquement. Si cela est négligé, la mort en résulte.

J'aurais joyeusement subi la nécessaire dépressurisation pour le privilège d'atterrir réellement sur la Lune. Rien n'exigeait mon retour immédiat sur la Terre.

Mais avec un sympathique sourire, Ramu dit : « Nous avons beaucoup de choses en réserve pour vous, en plus de vous montrer l'autre côté de votre satellite, et ce avant de vous ramener sur la Terre. Regardez attentivement maintenant, car nous approchons du bord de la Lune. Notez ces nuages en formation. Ils sont légers et semblent venir de nulle part, comme le font souvent les nuages. La plupart n'acquièrent guère de densité et se dissipent presque immédiatement. Cependant, dans des conditions favorables, quelques-uns arrivent parfois à une certaine densité. C'est leurs ombres qui ont été vues dans les télescopes de la Terre.

— Maintenant nous approchons du côté jamais vu de la Terre. Regardez la surface juste en dessous de nous. Voyez, il y a des montagnes dans cette section. Vous pouvez même voir de la neige sur les sommets les plus hauts et une végétation de troncs énormes sur les bas versants. Sur ce côté de la Lune, il y a de nombreux lacs et rivières. Vous pouvez voir un lac en dessous. Les rivières se déversent dans une grande masse d'eau. Maintenant vous pouvez voir de nombreuses communautés, de dimensions variées, tant dans les vallées que sur les pentes des montagnes. Les préférences des

gens, ici comme partout ailleurs, varient à propos de l'habitation à une altitude plutôt qu'à une autre. Et ici, comme partout ailleurs, les activités naturelles pour sustenter, la vie sont très semblables, comme partout où se trouve la race humaine.

— Si nous avions le temps d'atterrir, d'être dépressurisés et de voyager, continua Ramu, vous pourriez rencontrer personnellement des habitants. Mais pour ce qui est d'étudier la surface de la Lune, la façon dont vous la voyez en ce moment est beaucoup plus pratique. »

Je réalisai cela au moment où une cité d'une certaine importance apparut sur l'écran en face de nous. Réellement, il nous semblait être au sommet des toits et je pouvais voir les gens aller et venir le long des rues étroites et nettes. Il y avait une partie centrale plus importante qui, je le supposais, était le centre des affaires bien qu'il ne fut pas encombré de gens. Je ne remarquai aucune sorte de voiture parquée le long des rues bien que je vis plusieurs véhicules se mouvant au-dessus des rues et qui paraissaient n'avoir pas de roues. Par leurs tailles et leurs différences les uns par rapport aux autres, ils étaient comparables à nos autobus.

Ramu expliqua : « Peu de gens ici ont leur propre véhicule ; pour la plupart, ils dépendent des transports publics que vous êtes en train de regarder. »

Juste en dehors de la cité proprement dite, il y avait une section relativement large et dégagée, avec un immense bâtiment le long d'un côté. Cela paraissait être un hangar et Ramu le confirma en disant :

« Nous devions construire quelques hangars près des cités pour la commodité des atterrissages avec les produits que nous apportons aux habitants (tout ce qu'ils n'ont pas ici et qui leur est

nécessaire). En échange, ils nous fournissent certains minéraux trouvés sur la Lune.

Tandis que j'observais, la cité sembla soudain se retirer et Ramu me dit que nous repartions à présent à travers l'espace, entre la Terre et la Lune.

— Avez-vous une question à poser avant de retourner dans le salon, dit-il ?

Je ne pus penser à aucune et secouai négativement la tête.

— Dans ce cas, dit-il avec un regard lumineux, le mieux est de retourner dans la salle. Un banquet est préparé pour célébrer le retour chez nous de Firkon et de moi-même.

De nouveau, je me sentis honteux de l'émotion qui montait en moi à la pensée de notre séparation imminente et je la surmontai en me mettant mentalement à leur place. Ne serais-je pas heureux dans une telle circonstance ? Sans aucun doute, je le serais !

— Les larmes que je pourrais verser, ce ne sera que pour moi-même, dis-je, luttant pour cacher l'épreuve. Pour vous, je suis heureux.

Orthon et Kalna nous rencontrèrent à la porte et nous entrâmes ensemble dans le salon. Je vis que la grande table avait été dressée d'un côté de la salle. Quelques-unes des femmes qui tout à l'heure jouaient étaient maintenant en train de mettre la dernière main aux préparatifs. Lorsque Firkon et Ilmuth entrèrent par la porte éloignée, Kalna rejoignit son amie et les deux jeunes femmes quittèrent ensemble la pièce. Quelques minutes après, elles réapparurent, ayant changé leurs tenues de pilotes pour de magnifiques robes flottantes.

Une merveilleuse nappe de fibres jaunes et dorées, ornée de dessins de couleurs variées, recouvrait la table. Les places avaient été disposées des deux côtés sur toute la longueur.

Les couverts étaient de forme assez différente de ceux de chez nous, plus pratiques me sembla-t-il. Ils paraissaient faits de combinaisons de métaux variés admirablement gravés. Il y avait une chaise au bout de la table et j'en comptais quatorze de chaque côté. Comme Kalna et Ilmuth nous rejoignaient, on nous demanda de nous assoir. Il y avait toujours seulement huit femmes présentes, ce qui portait le nombre des hommes à vingt et un, y compris moi-même.

Ramu s'assit à la droite du maître et Firkon à sa gauche. Ilmuth fut placée entre Ramu et moi et Kalna en face, entre Firkon et Orthon. Quand tout le monde fut assis, le maître se leva et pendant quelques instants la pièce fut remplie d'un respectueux silence. D'une voix douce et nette, le grand instructeur prononça ces mots :

— Nous remercions l'infini pour la présente subsistance. Puissent tous et chacun dans Ton vaste Royaume être également pourvus. Que cette nourriture donne la force à nos corps afin qu'ils puissent servir l'Esprit Divin qui habite en eux de façons qui te soient agréables, ô Toi, Créateur de toute vie.

Après qu'il eut prononcé cette belle prière, tous s'unirent de nouveau dans un moment de silence.

Puis, avant de prendre son siège, le maître dit : « Nous sommes réunis ici ce soir pour célébrer en grande joie l'accomplissement avec succès de la mission sur Terre de deux de nos Frères présents, Firkon et Ramu qui ont bien travaillé. Nous partageons leur bonheur de la récompense de leurs efforts qui leur permet de retourner dans leurs planètes familiales. »

Les verres en clair cristal contenant un liquide de couleur or pâle étaient posés sur la table, devant chaque hôte. Comme le maître finissait de parler, il leva son verre, disant : « Buvons en

bénédiction l’un pour l’autre et pour tous nos Frères où qu’ils puissent être. »

Tandis que je portai le verre à mes lèvres, j’en sentis le parfum délicat et j’en dégustai le contenu lentement, afin de ne rien perdre de son bouquet. Cela ne me parut pas être de nature à intoxiquer, mais peut-être qu’il aurait pu avoir le même effet que certains vins si on en absorbait avec excès. Comme nous levions nos verres en l’honneur de Ramu et de Firkon, une douce musique venant d’une source invisible remplit la pièce. Cela ne ressemblait à aucune musique entendue par moi jusqu’alors. Elle semblait vibrer à travers tout mon être. C’était une mélodie étrange et belle avec seulement quelques accords rappelant la musique terrestre.

Puisque c’était la première fois que j’avais le privilège de dîner en compagnie de ceux des autres mondes, j’étais naturellement curieux d’apprendre jusqu’à quel point leur nourriture pouvait ressembler à la nôtre. À chaque extrémité de la table et au centre, se trouvaient de belles coupes remplies de fruits. Une variété ressemblait exactement à de grosses pommes rosées, chacune ayant la queue intacte. Par avance, j’imaginais leur consistance juteuse en acceptant celle qui me fut offerte. Quand je mordis dedans, je trouvai que la chair avait la consistance d’une pêche ferme et mûre et son parfum se situait entre celui d’une cerise et d’une pomme. Le centre contenait une large graine qui ressemblait à un énorme pépin de pomme. Un autre fruit ressemblait à une énorme framboise aussi bien d’apparence que de parfum. Le plus petit de ces fruits avait au moins quatre fois la taille de nos plus grands du genre.

Placés à intervalles le long de la table, il y avait des carafes rappelant nos pichets et qui contenaient des variétés de jus de fruits et d’autres boissons. Cela expliquait la présence de

plusieurs verres de différentes tailles devant chaque place. La seconde boisson que je goûtai avait la saveur d'un pur jus de framboises.

La nourriture fut servie par les deux femmes qui s'étaient assises à chaque extrémité de la longue table. Elles apportèrent pour commencer les plats fumants de légumes qui avaient été placés sur des tables de service situées près d'elles contre le mur. L'un contenait ce qui semblait être des carottes ordinaires, mais j'en trouvai la consistance moins ferme et le goût à la fois sûr et sucré. Un second légume ressemblait aux familières pommes de terre. Bien que pelées, elles furent servies sous leur forme naturelle. Elles étaient d'une teinte légèrement jaune et, bien que ne possédant pas la texture fibreuse des navets, elles en avaient le goût. Un autre légume que j'essayai avait la couleur et les feuilles du persil, mais un goût de citron doux. Il y avait beaucoup d'autres légumes que je n'essayai pas. Mangeant peu de nature, les émotions de cette soirée m'avaient à ce point perturbé que je me trouvai sans presque aucun appétit. J'essayai en vain de bannir de mon esprit toute pensée quant à la finalité de cette célébration. Firkon et Ramu, mes chers amis, me quitteraient pour leurs foyers lointains.

J'acceptai pourtant un petit morceau d'un pain très noir et très grossier et une tranche de ce qui, à première vue, m'avait semblé être de la viande. Le pain avait une croûte de couleur dorée et paraissait surtout être fait avec des noix bien que j'y détectai, me sembla-t-il, un goût de farine. Comme je mâchais la petite tranche de « viande » brun foncé et que je comparais mentalement sa saveur à celle du bœuf bien cuit, Kalna m'interpella à travers la table.

— C'est la racine desséchée d'une plante vénusienne, expliqua-t-elle. Sur Vénus, nous

faisons cuire la plante fraîche et alors son goût est encore meilleur. Mais pour nos voyages nous la transportons sous forme séchée. Elle est particulièrement nourrissante parce qu'elle contient toutes les protéines de la viande et est d'assimilation plus facile pour le corps humain. Une tranche de cette racine, telle qu'elle est servie ici, est l'équivalent d'une livre de votre beefsteak. Cela fait aussi un excellent condiment pour d'autres plats.

Pour terminer le repas, il y avait un énorme gâteau. Bien qu'il eut l'apparence de ce que nous appelons le gâteau mousse, quand il fut coupé je vis qu'il n'avait pas la consistance élastique et spongieuse de ce gâteau. De plus, bien que blanc, il y avait à travers des bandes jaunes. La texture en était très fine et il semblait vraiment fondre dans la bouche. Son goût était doux, bien que lorsque la partie jaune était séparée du blanc, il changeait d'une façon difficile à décrire. En tous cas, je le trouvai délicieux.

Tandis que j'observais les autres autour de la table et que j'écoutais leurs joyeuses conversations, je réalisai qu'aucun ne mangeai abondamment comme cela arrive si fréquemment dans les banquets sur la Terre. Cependant ils paraissaient tous très heureux.

À la fin du repas, les femmes et quelques hommes se levèrent et emportèrent les plats. De la façon miraculeuse qui m'était devenue familière, de grandes portes s'ouvrirent soudain découvrant une cuisine dans le mur derrière la table ; mur qui m'avait paru être d'un bloc. Tout fut porté dans cette pièce. Un moment plus tard, les invités reprirent leurs chaises. Les portes se refermèrent derrière eux. Le fond musical cessa tandis qu'un homme se levait. Sans accompagnement d'aucune sorte, il chanta une chanson dans sa langue natale. Bien que je ne pusse comprendre les

paroles, j'écoutai, transporté par la beauté de sa voix.

Quand il eut terminé, Ilmuth dit : « C'était un chant d'adieu et de bénédiction pour les Frères qui retournent à leur foyer. »

La musique surgit à nouveau de sa source invisible, plus fort qu'avant et sur un rythme plus vif. Cela s'expliqua lorsque deux des femmes se levèrent et se dirigèrent vers un espace libre, au-delà de la table. Elles se mirent à se mouvoir, en merveilleuse union avec la musique.
Plus tard, on me dit que la danse représentait l'énergie de l'Univers.

Tout en les observant, je réalisai qu'il faudrait avoir des articulations doubles et la souplesse d'un enfant pour la reproduire. C'était vraiment merveilleux à contempler, car chaque mouvement et chaque position de leur corps traduisaient l'un après l'autre les différents aspects de la nature depuis les eaux dormantes jusqu'aux plus terrifiantes tempêtes de l'espace. Décrire un tel rythme est impossible, mais c'était à la fois fascinant et profondément émouvant à regarder. Les jeunes danseuses elles-mêmes étaient exquises et belles et leurs costumes paraissaient changer de couleurs selon les mouvements bien que je ne voyais aucun jeu de lumières projeté sur elles. Le mot « grâce » dans sa signification la plus superlative ne pourrait encore rendre justice à une telle représentation. Quand la danse fut achevée et qu'un court moment fut passé, le maître parla à Orthon qui s'avança vers l'endroit où j'étais assis. « Maintenant, dit-il, nous désirons vous montrer des scènes de notre planète Vénus. Elles sont envoyées directement de l'endroit que vous verrez de notre vaisseau. »

Je me réjouissais à la perspective d'un tel voyage par l'image et me demandai sur quel écran ces scènes apparaîtraient. Mais il n'y avait pas

d’écran. Devant mes regards étonnés, au moment où les lumières baissèrent, la première scène apparut comme suspendue au milieu de cette pièce. Orthon parut s’amuser de mon étonnement et expliqua : nous avons un certain type de projecteur qui peut envoyer et arrêter les rayons à la distance désirée. Le point d’arrêt sert d’écran invisible où les images sont concentrées avec la couleur et les dimensions fidèles.

La scène que je regardais semblait en réalité si présente que c’est avec la plus grande difficulté que je pouvais encore me croire dans le vaisseau. Je voyais de magnifiques montagnes, quelques-unes avec des sommets blancs, couverts de neige, d’autres tout à fait nues et rocheuses, pas très différentes de celles de la Terre. Quelques-unes étaient couvertes d’arbres et je vis l’eau en descendre en ruisseaux et cascades.

Orthon s’approcha de moi pour murmurer : « Nous avons beaucoup de lacs et sept océans communiquant tous entre eux par des voies naturelles ou artificielles. »

Ils me montrèrent plusieurs villes vénusiennes, quelques-unes grandes, d’autres petites. Elles me donnaient le sentiment d’avoir été transporté dans un pays féérique. Les structures étaient belles. Beaucoup avaient des dômes irradiant les couleurs du prisme qui donnaient l’impression d’une force revivifiante.

— Pendant l’obscurité de la nuit, me dit doucement Orthon, les couleurs s’estompent et les dômes deviennent lumineux, d’une douce lumière jaunâtre. Toutes les cités étaient disposées en cercle ou ovale et aucune ne semblait encombrée. Entre ces communautés concentriques, il y avait encore beaucoup de territoires inhabités. Les gens que je voyais dans les rues des cités semblaient aller à leurs affaires comme les gens de la Terre, à l’exception près d’une absence de précipitation et

de tracas comme cela est si fréquent chez nous. Les vêtements aussi étaient similaires aux nôtres et chaque personne choisissait apparemment ses vêtements selon ses goûts personnels tout en suivant un style général. J'estimai que les personnes les plus grandes avaient environ 1,95 m, les adultes moyens 1,65 m et les plus petits pas plus de 1.05 m. Ces derniers pourtant pouvaient être des enfants. Je ne pouvais en être sûr puisque personne ne paraissait son âge comme chez nous. Je vis aussi quelques enfants beaucoup plus petits que les êtres précédents.

Correspondant à nos automobiles, pour le transport d'un lieu à un autre, je vis des engins construits sur le modèle du vaisseau mère, en miniature. Ils paraissaient glisser juste au-dessus du sol comme les « autobus » que j'avais vus sur la Lune. Les moyens de transport variaient en taille comme nos voitures et quelques-uns avaient des toits ouverts.

Je me demandai comment ils étaient propulsés, ce qui amena de nouveau Orthon près de mon oreille pour expliquer : « Exactement par la même énergie qui propulse nos vaisseaux de l'espace. »

Les rues étaient bien dessinées et bordées de fleurs aux magnifiques couleurs. Ensuite, on me montra une plage au bord d'un lac. Le sable y était très blanc et très fin. De longues vagues faibles roulaient avec un mouvement presque hypnotique. Il y avait beaucoup de gens sur la plage et dans l'eau. Je me demandai quelle sorte de tissu était employé pour les vêtements de bain, car ils ne paraissaient pas plus humides après un tour dans le lac qu'auparavant.

Kalna qui était venue s'assoir près de moi me renseigna : « Le tissu est non seulement entièrement imperméable, mais il possède certaines propriétés qui repoussent certains rayons nocifs du soleil. Comme sur la Terre, ajouta-t-elle, ces

rayons sont plus puissants lorsqu'ils sont reflétés sur l'eau. »

On nous montra ensuite une section tropicale de Vénus. Je fus étonné de voir qu'en général beaucoup d'arbres ressemblaient à nos saules pleureurs, car leurs feuillages tombaient en donnant un effet de cascade. Cependant, la couleur et les détails de la feuille étaient tout à fait différents. Comme vous pouvez l'imaginer, j'étais très intéressé par la vie animale qu'on observait dans les diverses scènes. Sur la plage, j'avais remarqué un petit chien à poil court. Ailleurs, des oiseaux de diverses couleurs et tailles, peu différents des nôtres sur la Terre. L'un d'eux paraissait identique à notre canari sauvage. Je vis des chevaux et des vaches dans la campagne, tous deux légèrement plus petits que ceux de la Terre, mais semblables pour tout le reste. Ceci prouvait la possibilité de toute forme de vie animale sur Vénus.

Les fleurs aussi ressemblaient à celles qui poussent sur la Terre. Je dirais que la principale différence entre la vie animale et la vie végétale sur Vénus, comparées aux nôtres, réside surtout dans la texture et la couleur de la chair. « Ceci, me dit Kalna, est dû à l'humidité constamment présente sur la planète. »

— Ainsi que vous l'avez appris, dit-elle, notre peuple voit rarement les étoiles comme vous les voyez sur la Terre. Nous ne connaissons les beautés des cieux au-delà de notre firmament que par nos voyages et nos études.

En dernier lieu, ils me montrèrent l'image d'une très belle femme et de son mari, avec leurs dix-huit enfants qui tous, à l'exception d'un, étaient arrivés à la taille des adultes. Cependant, les parents donnaient l'impression d'un jeune couple dans le début de la trentaine. Ceci termina la projection et je fus invité à poser des questions.

Tout d'abord, je demandai quel effet, s'il y en avait, produisait sur les habitants la constante condition nuageuse de Vénus.

Orthon répondit : « En plus du fait que nous vivons en accord avec les lois universelles, notre atmosphère est un facteur qui contribue à nous donner une moyenne de vie de mille ans. Quand la Terre aussi avait une telle atmosphère, la vie des hommes était beaucoup plus longue que maintenant.

— Les formations nuageuses entourant notre planète agissent comme un système de filtre pour affaiblir les rayons destructeurs qui autrement entreraient dans son atmosphère. J'attire votre attention sur un passage de vos Ecritures Saintes. Si vous l'étudiez soigneusement, vous remarquerez que la longévité sur Terre commença à décroître quand les formations nuageuses diminuèrent et que l'homme vit pour la première fois des étoiles dans le ciel.

— Il pourrait vous intéresser d'apprendre qu'un basculement de votre Terre sur son axe se produit actuellement. S'il était total, afin de compléter le cycle, une grande partie des terres qui à présent sont submergées émergeraient. Durant une longue période, l'eau saturant le sol s'évaporerait et provoquerait une formation un « firmament » autour de votre Terre. Dans ce cas, la longévité augmenterait de nouveau et si les gens de votre planète apprenaient à vivre en accord avec les lois du Créateur, vous aussi pourriez atteindre 1000 ans dans le même corps.

— Ce basculement de votre Terre est une des raisons pour lesquelles nous la surveillons, car sa relation vis-à-vis des autres planètes dans la galaxie est très importante. Un renversement complet d'une planète affecterait, à un certain degré, toutes les autres et altérerait les voies par lesquelles nous voyageons dans l'espace.

— Tout renversement violent causerait sans doute une véritable catastrophe pour notre Terre ? Demandais-je.

— C'est ce qui arriverait certainement, répliqua-t-il, bien que les lois qui gouvernent les rapports de l'homme avec le monde sur lequel il vit ne soient pas, en ce moment, comprises par les hommes de la Terre. Je veux dire que les voies erratiques qu'ils ont suivies avec constance sont la raison réelle de leur ignorance quant à l'instabilité actuelle de leur planète. À travers les âges il y a eu bien des signes et des présages que vous avez ignorés. Beaucoup de ceux-ci ont été signalés dans vos Ecritures Saintes, sous forme de prophéties. Mais vos peuples n'y ont pas fait attention. Bien que quelques-unes aient déjà été accomplies, la leçon n'a pas été profitable. Il n'est pas sage de devenir indépendant du Créateur de tout. L'humanité doit être guidée par la main de Celui qui lui a donné la Vie.

— Si l'homme veut vivre sans catastrophe, il doit considérer son prochain comme lui-même, l'un étant le reflet de l'autre. Le désir du Créateur n'est pas de voir l'humanité se dresser contre elle-même en massacres cruels.

— Je sais, dis-je, que nous entrons dans un nouveau cycle quelconque. Quelques-uns de mes Frères Terriens l'appellent Âge d'Or, d'autre le Verseau. Pouvez-vous éclaircir cela ?

— Sur notre planète, nous n'appelons pas les changements de cette façon, car nous ne connaissons que le progrès. Mais, pour répondre à votre question, pour votre compréhension, nous dirons que vous approchez de l'Age Cosmique pour peu que vous puissiez comprendre cela. Vous avez eu votre âge d'or, lorsque vous adoriez l'or plus que Dieu. Et un âge du Verseau, comme vous l'appelez, ne peut être qu'une ère au cours de laquelle la Terre vous affligera par excès ou par

manque d’eau. Vous avez passé à travers ces deux conditions. L’appellation de vos périodes de changements contribue elle-même à bloquer votre compréhension. Les Terriens doivent apprendre à progresser au rythme de ces changements naturels au lieu d’y être soumis.

— Comment, demandai-je, définiriez-vous l’Age Cosmique ?

— En fait, nous l’appellerions plutôt une compréhension cosmique. C’est la première fois dans votre civilisation que vous êtes, dans le sens large du mot, devenus conscients de la probabilité de mondes habités autres que le vôtre. En apparaissant dans nos vaisseaux de l’espace comme nous le faisons, même ceux qui ne voulaient pas croire n’ont à présent guère le choix. Pour la première fois dans la mémoire de l’humanité, il y a une évidence écrasante que la vie n’est pas née par accident sur votre planète, comme quelques-uns de vos plus grands astronomes l’ont affirmé. L’humanité se manifeste dans votre monde parce que cette planète n’est qu’une parmi une vaste création ordonnée de l’infini Unique dont toutes sont sujettes aux Lois Divines.

— Nos vaisseaux se livrent à des performances dans vos cieux qu’aucun avion terrestre, de quelque nation qu’il soit, ne pourrait accomplir. Les pilotes de vos avions partout dans le monde nous ont vus et se sont émerveillés. Des milliers de personnes nous ont contemplés et ont été étonnées. Des milliers d’autres observent les cieux en espérant nous apercevoir.

— Tout cela a été prédit par des hommes autrefois. Ils ont écrit dans les prophéties que le monde entier serait troublé et que les signes seraient les suivants : les fils de Dieu viendront du ciel sur la Terre, pour délivrer les peuples. Les conditions de votre monde aujourd’hui vous ont placé, comme ce fut votre volonté, sous l’ombre de

la mort. Votre monde est troublé. Et puisque le mot que vous utilisez pour désigner l'espace est « ciel » et puisque, nous-aussi, sommes fils et filles de Dieu, ne se pourrait-il pas que ce soit maintenant, précisément, que l'ancien oracle s'accomplisse ?

— Il a aussi été prédit que lorsque le temps viendra les races noires se lèveront et demanderont le droit au respect égal et le statut d'hommes libres si longtemps nié par vous, les hommes à la peau claire. Cette prophétie n'est-elle pas en train de s'accomplir aujourd'hui sur la Terre ?

— Vous voyez, nous connaissons bien l'histoire de votre monde. La conception que nous sommes « les gardiens de nos Frères » s'applique à l'humanité partout. C'est en remplissant ce rôle que nous venons vers vous et vous disons : laissez l'Être Suprême de l'Univers être le maître mot qui guide votre monde afin que vos troubles s'évanouissent comme les ténèbres devant la lumière.

— Que serait l'homme sans le souffle de la vie ? Et qui le lui donne ? Ne se trouve-t-il pas partout pour le bénéfice de tous ? Alors... que le Terrien apprenne que son Dieu n'est pas en quelque lieu éloigné, mais toujours près, dans toutes ses manifestations et dans l'homme lui-même.

Orthon cessa de parler et, pendant un moment, je restai assis, baissant la tête, pensant à ses paroles. Lentement, je devins conscient d'une chaleur qui semblait entrer dans mon esprit. Levant les yeux, je vis, en regardant les visages de ceux qui m'entouraient, que ce que je sentais était une bénédiction qui coulait d'eux vers moi.

Alors le maître se leva et s'approcha de moi. Comme je me levai, les autres se levèrent aussi.

— Mon fils, dit-il en plongeant son regard profondément dans mes yeux, beaucoup de ce que

notre Frère vous a dit est en contradiction avec maintes choses que votre peuple a apprises à considérer comme une vérité. Cela, en soi, n'a que peu d'importance puisque ce qui a été appris hier ne sert que de marche vers la plus grande vérité que nous pouvons apprendre demain. C'est la loi du progrès. Une fois dans le droit chemin, il ne peut en être autrement. Il est toujours essentiel que les hommes travaillent et luttent ensemble, avec des esprits ouverts, sachant bien que tout n'est jamais connu. Il y a un guide infaillible pour déterminer si le chemin est droit ou non. C'est très simple. Si les résultats de vos pensées et de vos actions sont mauvais, alors le sentier que vous suivez vous conduit loin de la lumière. Si de bonnes choses marquent le chemin que vous prenez, alors votre vie, la vie de vos enfants et de leurs enfants seront joyeuses. Des bénédictions que ne rompront ni la maladie ni la discorde seront votre héritage éternel.

Il me toucha la main en signe d'adieu et quitta la pièce dans un silence vibrant des paroles qu'il venait de prononcer.

Je regardai longuement les visages de mes amis afin de les imprimer dans ma mémoire. Il n'y eut aucune parole d'adieu, mais chacun leva la main et je levai la mienne. Alors je laissai Orthon me conduire vers la petite vedette à travers le vaisseau-transporteur.

Firkon et Ramu m'accompagnèrent tous deux dans le trajet en auto jusqu'à la cité. Nous ne parlâmes pas.

Quand nous fûmes revenus à l'hôtel et que le moment fut venu pour moi de prendre congé de ces chers amis, un sentiment terriblement poignant m'envahit. Nous échangeâmes des poignées de mains et Ramu dit doucement : « Que la bénédiction de l'infini Unique vous accompagne... »

Je les quittai et montai dans ma chambre, solitaire.

# UN POST-SCRIPTUM INATTENDU

25 avril 1955

Au moment même où les presses roulent sur les pages de ce livre, un événement d'une telle importance s'est produit que je l'enregistre ici et me précipite chez mes éditeurs pour qu'ils l'insèrent.

Toute la journée d'hier, 24 avril, le nombre habituel de visiteurs du dimanche dans ma maison de Palomar Terraces avait rempli les heures depuis le matin jusque tard le soir. Tandis que je les accueillais et parlait avec eux, je devenais de plus en plus conscient d'être mentalement alerté pour une visite prochaine des Frères.

Il était tard lorsque le dernier couple partit. Je montai dans ma chambre et essayai en vain de m'endormir. En moins d'une heure, la nécessité de me lever et d'aller en ville devint si puissante que je compris que je devais partir sans délai.

Durant la longue course vers la cité, je me demandais si une requête que j'avais faite lors de notre dernière rencontre allait recevoir sa réponse. J'avais demandé s'il me serait permis de prendre des photographies à l'intérieur d'un vaisseau de l'espace afin de me fournir une preuve de plus, à la fois pour les sceptiques et pour les croyants. En dehors de l'impression que m'avait donné un des Frères que prendre une photo ne serait pas chose aussi simple que je l'imaginais, il m'avait dit (ce que je savais être vrai) « Même si nous y réussissons, je doute que cela puisse convaincre les sceptiques de parti-pris, pour la raison que les hommes terrestres ont encore une

conception fausse des autres planètes et des conditions qui y règnent. » Néanmoins je laissais mon espoir grandir.

J'allai à l'endroit ordinaire et rencontrai un homme auquel j'avais été présenté lors d'une précédente réunion et qui remplaçait un des Frères retourne sur sa planète. Sans perdre de temps, nous allâmes en auto jusqu'à un lieu désert où une vedette identique à celle de la première rencontre nous attendait. Comme nous y entrions, je jetai un coup d'œil à ma montre et vis qu'il était exactement 2 h 30 du matin. Après m'avoir souhaité la bienvenue, le pilote me demanda si j'avais apporté mon appareil photo. Je l'avais évidemment ! C'était un petit Polaroid que j'avais récemment acheté. Il n'en avait jamais vu et me demanda de lui en expliquer le fonctionnement.

— Cette rencontre a été spécialement arrangée afin de contenter votre désir à propos d'une photographie du genre dont vous aviez parlé lors de notre dernière rencontre, dit-il. Nous ne pouvons rien vous garantir pour des raisons qui vous paraîtront claires plus tard, mais nous essayerons de prendre une photo de notre vaisseau, avec vous à l'intérieur. Ce serait assez simple si nous pouvions nous servir de nos propres méthodes de photographie, mais cela me vous servirait à rien : nos appareils photographiques et nos films sont exclusivement magnétiques et vous n'avez rien sur Terre qui puisse reproduire de tels documents. Aussi nous devrons utiliser votre appareil et voir ce que nous pourrons en obtenir.

Je fus si absorbé en lui expliquant lie fonctionnement de mon appareil que je ne perçus aucun mouvement quel qu'il fut lorsque l'homme qui était venu me chercher m'appela : « Nous y sommes » !

Levant les yeux, je vis que la porte ; de la vedette s'ouvrait. Alors, à ma grande surprise, je

vis que nous avions atterri au sommet d'un petit vaisseau mère. Je dis petit parce qu'il était loin d'approcher la taille d'aucun de ceux dans lesquels j'avais été précédemment. La trappe par laquelle la petite vedette entrait ordinairement dans le transporteur était bien visible, mais mon ami sortit de la vedette et me fit signe de le suivre. Nous marchâmes sur le sommet du vaisseau-transporteur et dépassâmes la large porte pour aller vers une plus petite qui s'ouvrit quand nous approchâmes. Ce fut une nouvelle surprise, car j'ignorais complètement l'existence d'une telle ouverture sur ces vaisseaux. Dans cette ouverture se trouvait un ascenseur et je fus heureux de voir Orthon debout sur la plate-forme. Répondant à son invitation, j'entrai à côté de lui. L'homme qui m'avait accompagné retourna vers la vedette avec son compagnon auquel j'avais laissé mon appareil photo.

Cet ascenseur était semblable à celui du vaisseau saturnien décrit dans le chapitre huit. Nous descendîmes à peu près jusqu'au milieu du vaisseau où une rangée de hublots était visible sur toute la longueur, des deux côtés du vaisseau. Là, l'ascenseur stoppa et nous descendîmes. Orthon m'expliqua qu'il se tiendrait devant l'un des hublots et moi devant le suivant, tandis que les hommes essayeraient de prendre des photographies depuis la vedette. Celle-ci s'était à présent écartée de nous à une petite distance. Je remarquai que les hublots de ce transporteur étaient doubles avec un espace d'environ 1,80 m entre les parois intérieure et extérieure. Nous nous tenions debout derrière la vitre intérieure et je me demandais comment ils pourraient prendre de bonnes vues avec mon petit appareil à travers une telle épaisseur de verre.

Il est très difficile d'estimer les grandeurs et les distances dans l'espace puisqu'il n'existe

aucun point de comparaison. Mais il me semblait que la vedette planait à environ trente mètres du vaisseau mère. De son sommet arrondi, elle projetait un rayon de lumière très brillant sur le vaisseau. Parfois ce rayon était très intense et ensuite moins. Ainsi que le montrent les photos, ils cherchaient la quantité de lumière nécessaire pour éclairer le vaisseau mère et en même temps pénétrer à travers les hublots, pour trouver Orthon et moi-même derrière. Durant ce temps, la radiation tant du vaisseau mère que de la vedette avait été réduite au minimum. J'appris plus tard que les hommes avaient été obligés de mettre une sorte de filtre sur l'appareil et la lentille afin de protéger le film des influences magnétiques du vaisseau. C'était une première expérience du genre et, comme les photographies le montrent clairement, des distances variées et des intensités lumineuses diverses furent essayées.

Ici je dois admettre que je n'ai pas cessé de me reprocher d'avoir oublié d'emporter un film supplémentaire dans ma hâte de partir pour la ville. Cela représenta un sérieux handicap pour les Frères leur laissant peu de marge d'erreur pour leurs essais et mises au point des méthodes qu'ils étaient forcés d'employer. Tandis qu'ils utilisaient mon appareil, ils en étudiaient avec soin les résultats. Peut-être leur sera-t-il possible d'y apporter un accessoire qui permettra de prendre des photographies plus détaillées dans un avenir pas trop lointain.

Un certain temps s'écoula avant qu'un signal de la vedette indiqua qu'ils revenaient au vaisseau-transporteur. La trappe s'ouvrit et l'ascenseur revint à notre niveau, avec le pilote de la vedette tenant mon appareil en main. Il nous rejoignit et nous dit que bien qu'il considérait les photographies comme assez mauvaises, il y avait néanmoins des résultats. Il avait conservé

les deux dernières photographies pour essayer de prendre des photographies à l'intérieur de ce vaisseau.

Ayant été préparé à de mauvais résultats, je fus agréablement surpris par ce qu'il me montra.

Comme nous marchions tous les trois vers l'avant du vaisseau, je vis un mur glisser, découvrant une ouverture ressemblant très fort à un tunnel. Au-delà se trouvait une petite pièce où deux pilotes étaient assis devant des panneaux de contrôle. À cause de la transparence de l'extrémité du vaisseau et des cartes illuminées, il y avait beaucoup de lumière et mon espoir grandit d'obtenir une bonne photographie. Toutes les lumières de la salle où nous nous tenions furent éteintes, la laissant dans une obscurité presque totale. Mais ces deux essais furent manqués à cause de la plus grande puissance magnétique dans le vaisseau-porteur.

Une chose fut prouvée, sans quelque système de filtre, non encore au point, il est impossible d'obtenir avec nos films de bonnes photographies de l'intérieur des vaisseaux de l'espace. Quand je demandai si un meilleur appareil muni de meilleures lentilles pourrait obtenir des résultats plus heureux, on me répondit que c'était peu probable étant donné le type des films utilisés.

Après que ces deux photographies aient été prises, les lumières brillèrent à nouveau. Tous trois, nous revînmes vers l'ascenseur et fûmes emportés vers le sommet du vaisseau. Quand la cage s'ouvrit, je vis à nouveau la vedette posée sur le vaisseau. Orthon me toucha la main en signe d'adieu et le pilote et moi nous marchâmes vers la vedette qui nous attendait. Dès que nous fûmes entrés, la porte se referma silencieusement derrière nous et nous partîmes immédiatement.

Il m’est impossible de me faire une idée de la distance à laquelle nous étions dans l’espace, mais le temps écoulé depuis que nous avions quitté la Terre jusqu’au moment où nous y revîmes ne dépassa pas deux heures et demie. De retour sur Terre, mon ami et moi quittâmes le pilote et nous nous dirigeâmes vers l’endroit où l’auto était parquée.

Il était près de 7 h quand mon compagnon me quitta près de l’entrée de ma maison. Bien que j’insistais pour qu’il entre et prenne une tasse de café et pour qu’il déjeune, il remercia, mais déclina mon offre, m’expliquant qu’il ne souhaitait pas être en retard au travail qu’il avait pour la durée de son séjour sur la Terre.

En terminant, qu’il me soit permis de dire que je m’attends à ce que l’on essaye par tous les moyens de discréditer ces photographies. Cela ne me trouble pas. Tout homme est libre de croire ou de ne pas croire les déclarations, appuyées par des photographies, qui sont présentées dans ce livre. Mais que chaque homme réalise que sa conclusion personnelle n’altère en rien leur réalité qui est un fait. Pour corroborer cela, il suffit de tourner les pages de l’histoire de presque chaque année et à presque toutes les époques. La masse des esprits humains a toujours trouvé plus simple de tourner les nouveautés en dérision plutôt que d’accepter le fait que ses propres connaissances sont limitées en ce qui concerne les miracles de cet Univers sans limites qui attendent d’être découverts.

Aux Frères des autres mondes qui sont des êtres humains semblables à nous, je suis reconnaissant pour ce qu’ils m’ont montré et appris. Je le relate à mes Frères de ce monde, sachant que beaucoup sont prêts. Comme toujours, les sceptiques devront attendre ce qui pour eux sera une preuve écrasante que l’espace a été conquis

par des peuples d’autres planètes très en avance sur la nôtre.
George Adamski, 1955.

# NOTES BIOGRAPHIQUES par Charlotte Blodget

Né en Pologne le 17 avril 1891, George Adamski n'avait pas encore deux ans quand ses parents émigrèrent aux États-Unis et s'établirent à Dunkirk (New York). L'arrière-plan de son enfance fut assez semblable à celui de tous les enfants d'une famille d'émigrés avec, cependant, une importante différence : ses parents voyaient sous un angle religieux toutes les merveilles de la création se manifestant dans les divers aspects de la nature. Bien que la formation scolaire de l'enfant fût courte, une part vitale de son éducation continua sous forme d'instruction particulière. Le jeune George atteignit l'âge adulte porteur d'émerveillements et de respect à l'égard de tous les aspects de la nature.

Dans un tel monde, l'enfant le sentit, il serait aisé pour les gens de vivre en harmonie. Très tôt, il chercha la raison pour laquelle ils semblaient incapables de vivre ainsi. Rapidement, il commença à réaliser que, bien que les lois éphémères établies par les hommes étaient dictées par la géographie, les besoins changeants, les traditions et quelquefois même pour le seul intérêt de ceux qui détenaient le pouvoir, les lois de la nature étaient néanmoins immuables. Il lui semblait que les leçons contenues dans les pages de l'histoire n'avaient pas été apprises. Il lui semblait que les gens de cette Terre, individuellement ou collectivement, marchaient encore dans les vieilles ornières qui n^ pouvaient conduire qu'à la répétition des désastres d'autrefois. C'était un sujet absorbant pour le jeune Adamski. Il

savait que, quelles que pussent être les limites qui l'entouraient, apprendre tout ce qu'il pourrait à ce propos serait la longue quête de sa vie. Avec tout le savoir qu'il pourrait acquérir, il espérait pouvoir servir ses semblables dans une faible mesure. Fort heureusement, l'enfant ne ressentit aucune amertume à l'égard des circonstances qui laissèrent ses parents dans l'incapacité de payer la sorte d'éducation que son ambition et son intelligence eussent nécessitées. Au contraire, il chercha volontairement du travail pour défrayer le coût d'une famille qui s'agrandissait. L'université du monde fut sienne, avec ses leçons existantes qui pouvaient être apprises n'importe où et avec n'importe qui croisait sa route.

En 1913, George Adamski s'enrôla dans l'armée où il servit dans le 13ème régiment de cavalerie, sur la frontière mexicaine et qu'il quitta honorablement en 1919. Entre-temps, le jour de Noël 1917, il épousa Marie A. Shimbersky. Les cinq années qu'Adamski passa dans l'armée fortifièrent son désir d'accroître sa compréhension et sa sagesse afin de les mettre au service de ses semblables. Mais, réalisant que l'élève n'était pas encore suffisamment équipé pour être un professeur, pendant plusieurs années, il voyagea à travers le pays, gagnant sa vie grâce à tout travail qui s'offrait. C'était une bonne façon d'étudier les problèmes et les frustrations qui s'attachent à l'homme. Sa mission n'était pas aigre, et il n'était pas dans sa nature de grimper sur une caisse à savon pour pérorer. Le mélange de patience, de pitié, de gai té, si visible dans l'âge mûr chez Adamski durent être alors des qualités qui lui valurent les confidences de ses compagnons de travail.

Ce n'est pas avant d'avoir atteint la quarantaine qu'Adamski cessa d'errer et s'établit

à Laguna Beach, en Californie. Ce fut sa première vraie maison. C'est là qu'il voua son temps à enseigner les lois universelles. Ses élèves furent bientôt des centaines ; on lui demanda de faire des conférences dans le Sud de la Californie et ses causeries furent diffusées sur les stations de radio KFOX à Long Beach et KMPC à Los Angeles.

Un de ses élèves lui présenta un télescope réflecteur de type Newton d'une ouverture de six pouces et Adamski passa beaucoup de temps à étudier le ciel. Lui et ses élèves prirent d'innombrables photographies avec des accessoires bricolés. C'est pendant cette période qu'Adamski prit sa première photographie d'un vaisseau de l'espace, bien qu'à cette époque il ne sut pas ce que c'était. La photographie fut soumise à plusieurs astronomes. Aucun ne put l'identifier. L'objet était trop loin dans l'espace pour que l'on put voir les détails. Des quantités de suppositions furent faites, mais aucune ne fut considérée comme satisfaisante.

En 1940, prévoyant la guerre, Adamski et quelques-uns de ses élèves à qui les circonstances le permettaient, quittèrent Laguna Beach pour s'installer en un endroit appelé Valley Center, au bord de la route de Palomar Mountain. Là, ils travaillèrent diligemment en établissant le projet d'une petite ferme qu'ils espéraient capable de leur fournir la subsistance durant la guerre. Quand l'Amérique entra en guerre, Adamski servit sa localité en qualité d'observateur pour les raids aériens.

En 1944, la ferme de Valley Center fut vendue. Adamski et le petit groupe qui était resté avec lui durant les années de guerre descendirent vers les pentes sud du mont Palomar, à six miles de la crête de cette montagne et à onze miles du site du plus grand télescope du monde qui était, à cette époque, inachevé. Là, ils nettoyèrent une terre

vierge et bâtirent de simples quartiers habitables. Là aussi, ils élevèrent un petit bâtiment pour servir de café aux passants, café qui fut acquis et administré par Madame Alice K. Wells, une élève d'Adamski. Chaque membre du groupe partageait le travail manuel en rapport avec ses possibilités et comme les lourdes restrictions sur les matériaux étaient encore maintenues, tout ce qui pouvait servir fut utilisé.

Adamski acheta un télescope de 15 pouces et un petit observatoire fut érigé pour l'abriter. Il était fait de manière à pouvoir étudier le ciel pendant de longues heures et à se protéger du mauvais temps. Le plus petit télescope, celui de six pouces, fut monté à l'extérieur. De cette façon Adamski put continuer son étude du ciel. Beaucoup de visiteurs étaient intéressés et avec eux il discutait joyeusement de ses trouvailles.

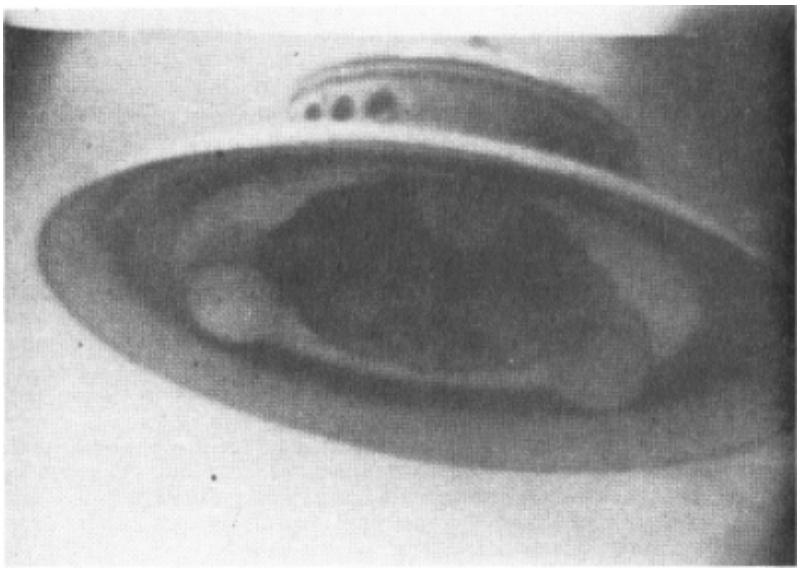
Durant l'averse de météorites de 1946, Adamski et un certain nombre d'amis observèrent un événement dramatique qu'ils n'identifièrent pas à l'époque. Ils virent un long vaisseau en forme de cigare restant suspendu immobile dans le ciel à une distance relativement proche. C'était un objet complètement étranger pour tous et nul ne devina sa véritable origine. Bien qu'Adamski eut longtemps discuté la possibilité de la vie humaine sur les autres planètes, il était encore d'opinion que les distances qui nous séparent de nos plus proches voisins célestes étaient malgré tout trop grandes pour permettre aucun voyage interplanétaire physique. Ce n'est que l'année suivante, en 1947, que vint la preuve qu'il s'était trompé. Pendant plus d'une heure, avec sa femme et quelques associés, Adamski observa une formation de vaisseaux non terrestres se mouvant sans bruit, ordonnés en une simple file, passant dans le ciel d'Est en Ouest.

Ce même déploiement fut observé par d'autres groupes dans différentes localités et, durant les semaines suivantes, beaucoup de personnes vinrent chez Adamski pour raconter leurs observations personnelles. Nul ne pouvait croire que ce spectacle effrayant put être imputé à aucun appareil fabriqué sur notre Terre.

Les expériences d'Adamski qui suivirent dans ce domaine ont été rendues publiques dans le livre intitulé « Les Soucoupes Volantes Ont Atterri » écrit avec la collaboration de Desmond Leslie. Les événements qui se sont produits depuis cette publication ont été racontés dans le présent livre.

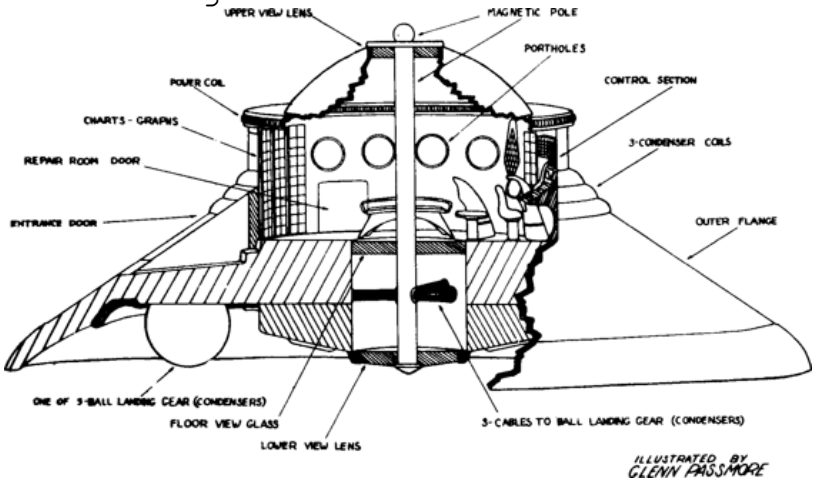
Charlotte Blodget

# PHOTOS



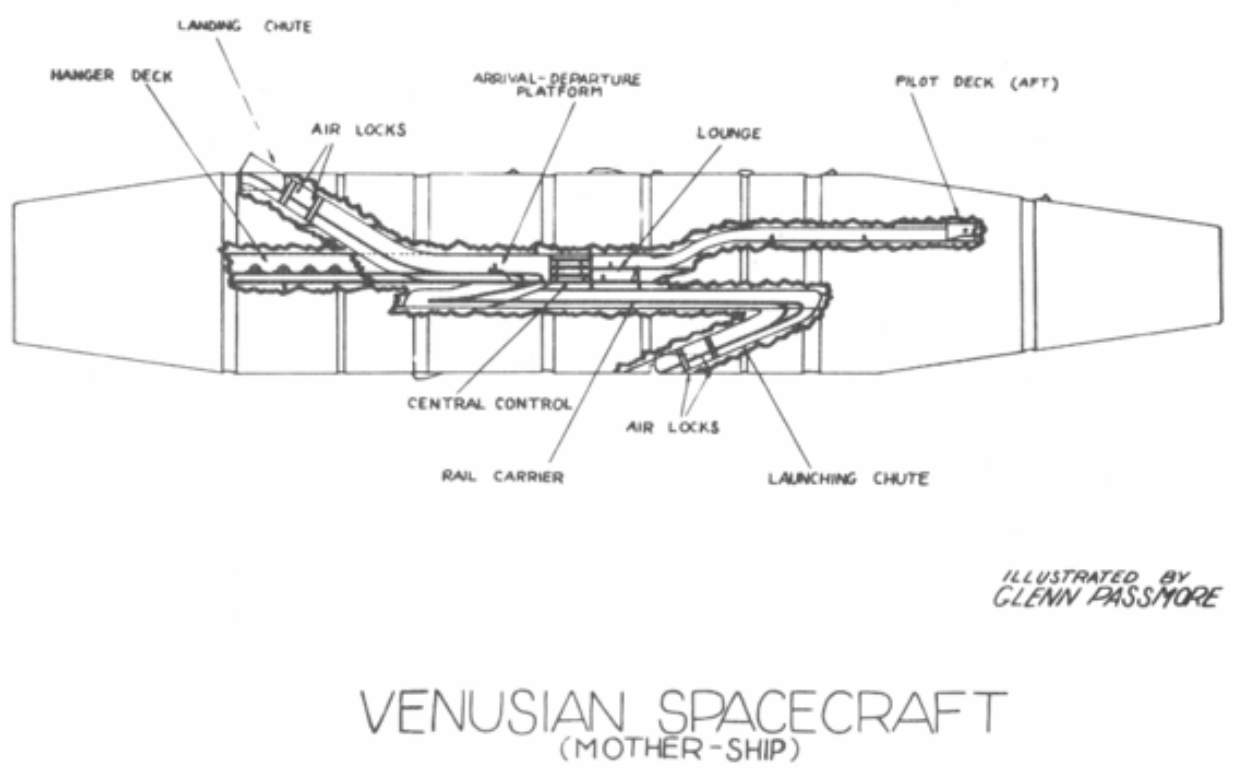
Vedette vénusienne en vol stationnaire

Soucoupe Volante — terme plus précis que celui de vedette — photographiée à travers un télescope de 6 pouces (environ 15 Cm) de diamètre à 9 h du matin le 13 décembre 1952 par George Adamski à Palomar Gardens en Californie. Notez l'immense lentille grossissante, les trois sphères du train d'atterrissage et la partie contenant le moteur principal de l'engin.

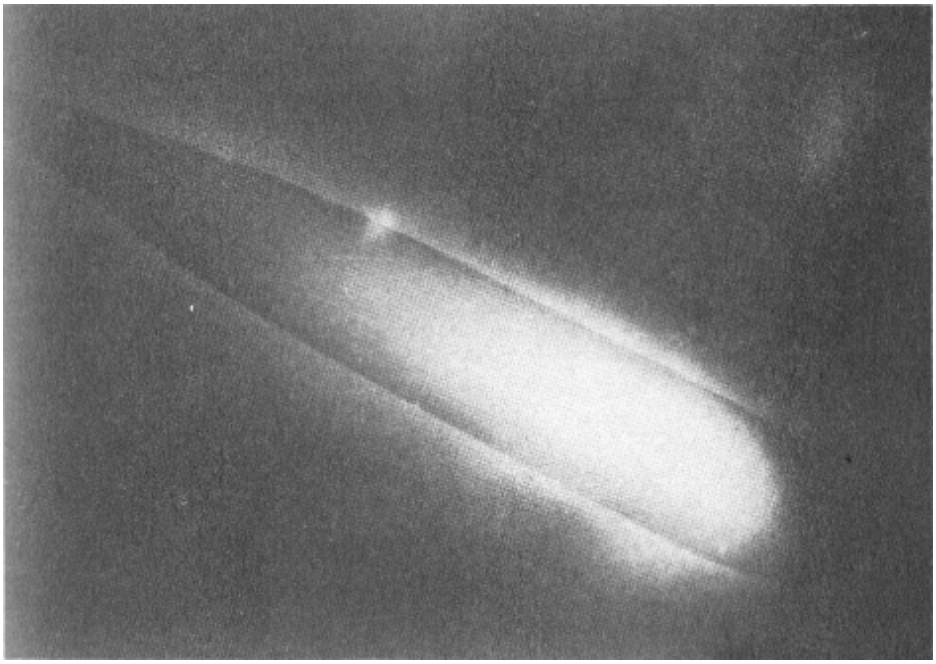


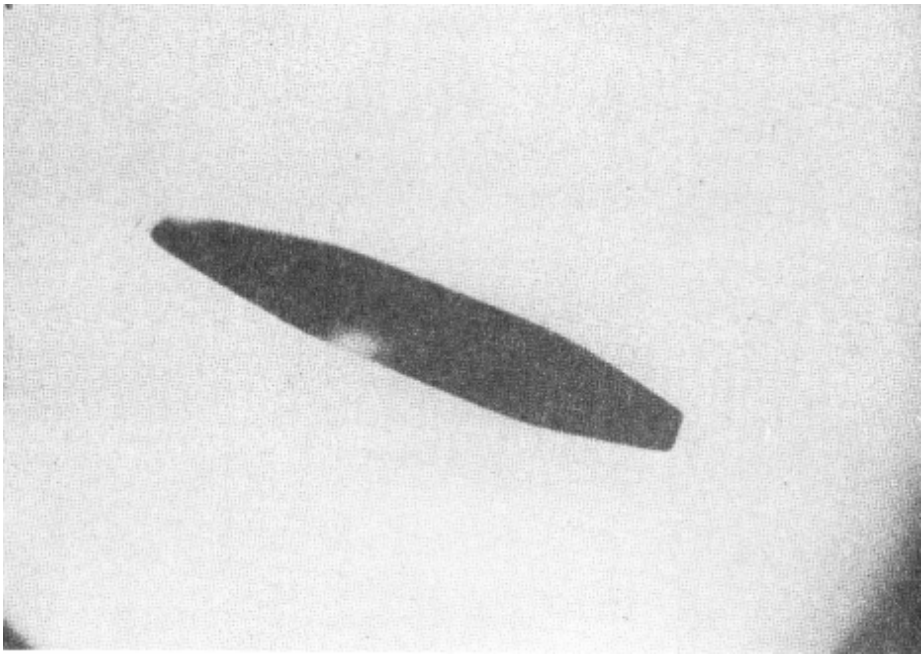

VENUSIAN SCOUT SHIP

Coupe de la vedette vénusienne



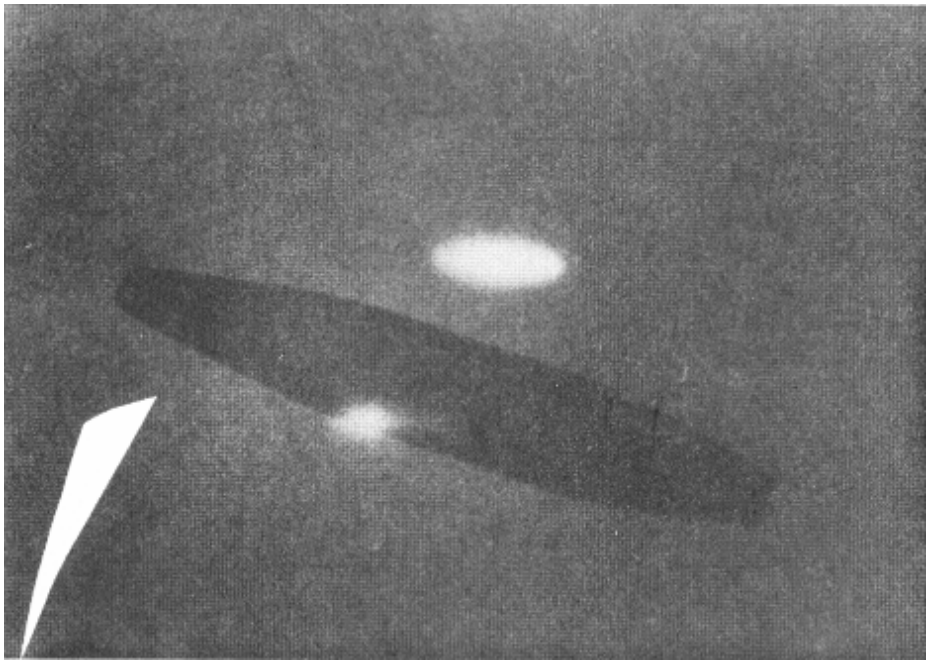

Type sous-marin de vaisseau de l'Espace
Construit spécialement pour plonger dans nos mers aussi bien que pour voyager à travers l'espace.
Photographié le 9 mars 1951 à 9 h du matin par George Adamski avec le télescope de 6 pouces à Palomar Gardens en Californie.



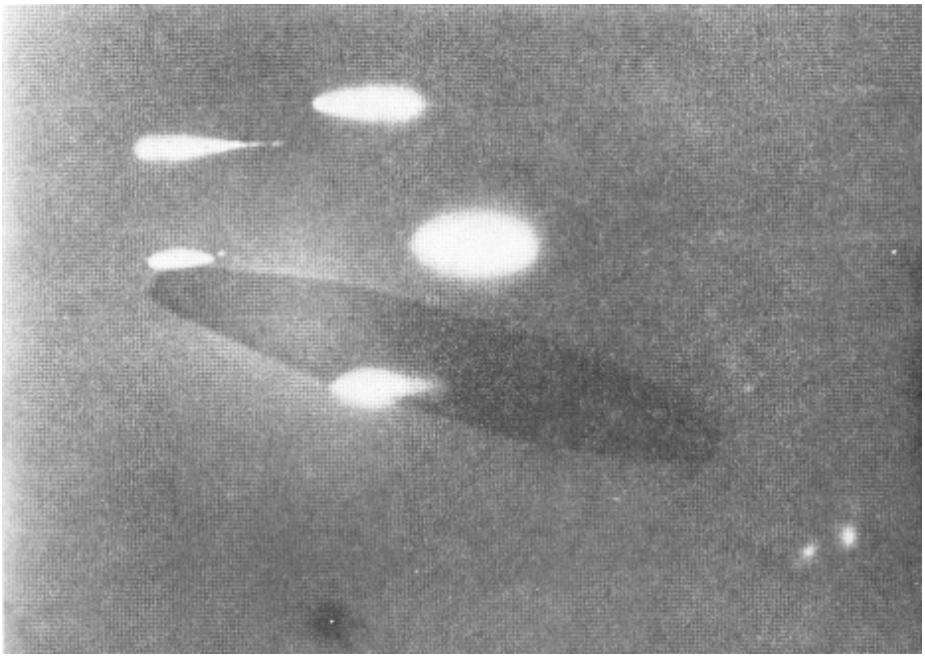


Vaisseau mère larguant des vedettes (1ère photo)

Les quatre photos furent prises à la suite le 5 mars 1951 à 10 h 30 du matin par George Adamski. Ici une seule vedette a quitté le vaisseau.

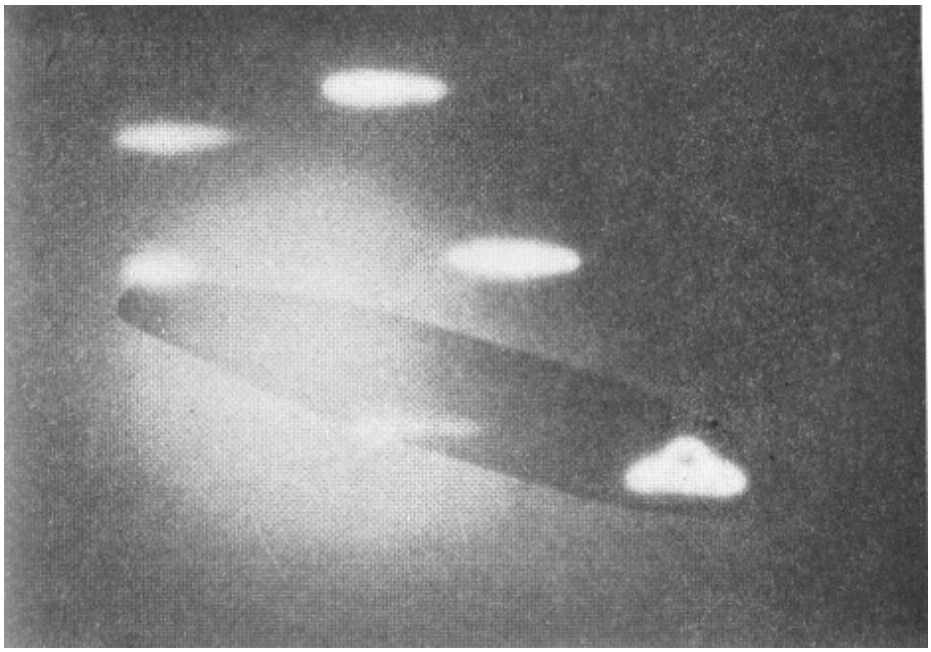


Deuxième photo deux vedettes sont sortie



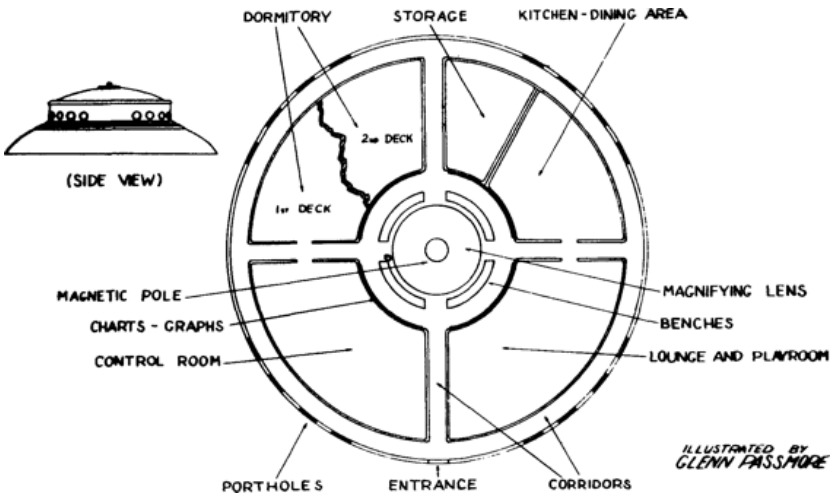
Troisième photo

Maintenant cinq vedettes sont sorties en glissant le long du plan incliné, passant à travers deux sas et jaillissant dans l'Espace par le bas du vaisseau (voir la dernière partie du Chapitre 6).



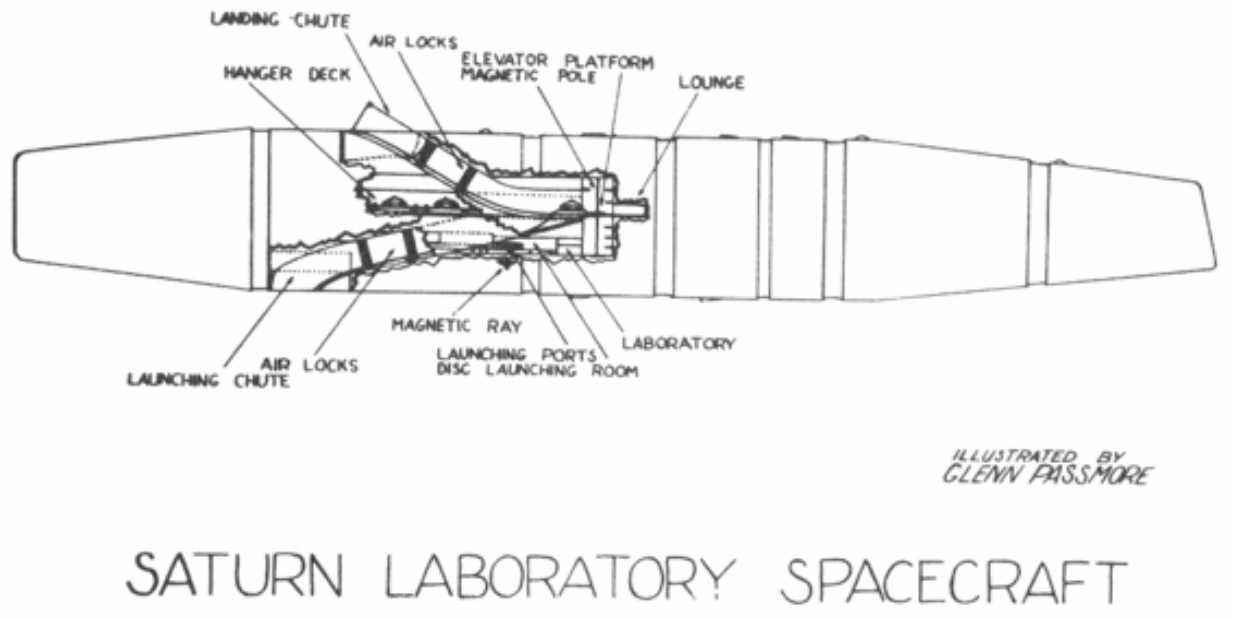
Dernière photo

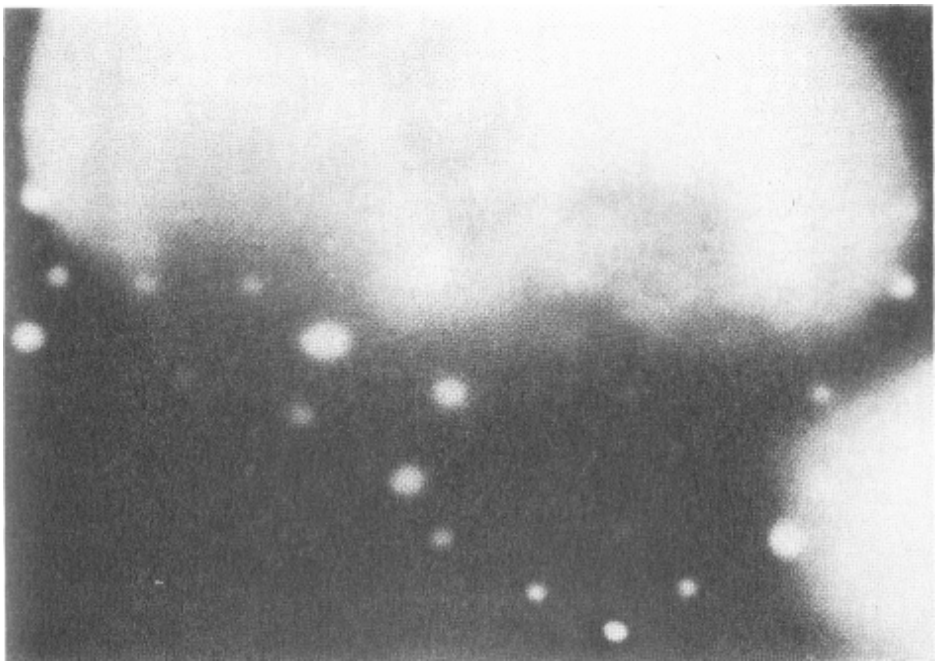
Six vedettes sont à présent visibles.




SATURN SCOUT PASSENGER SECTION
(TOP VIEW)
La vedette saturnienne

Le vaisseau mère saturnien

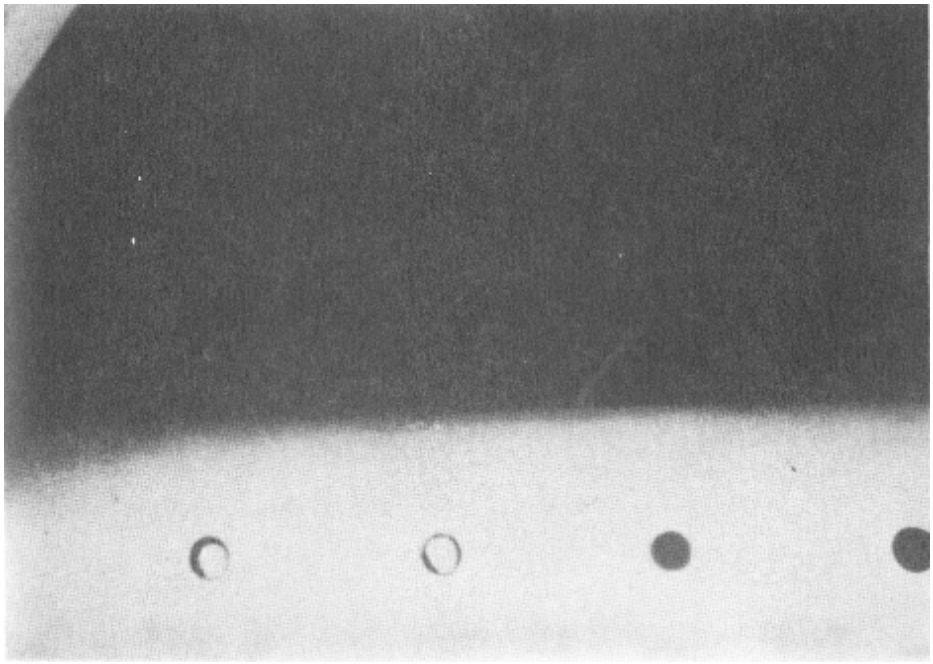


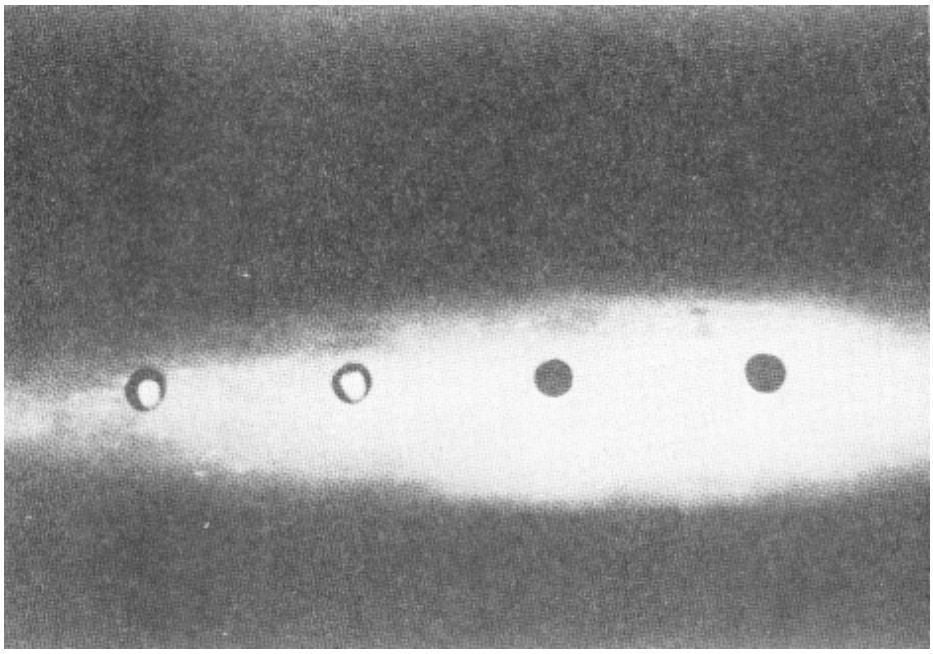
Photographiés le 16 mai 1951 à 9 h du soir par George Adamski à travers le télescope de 6 pouces.

Cette activité près de la Lune, remarquée par d'autres observateurs, est maintenant expliquée au Chapitre 14.

Pris de l'intérieur d'une vedette vénusienne



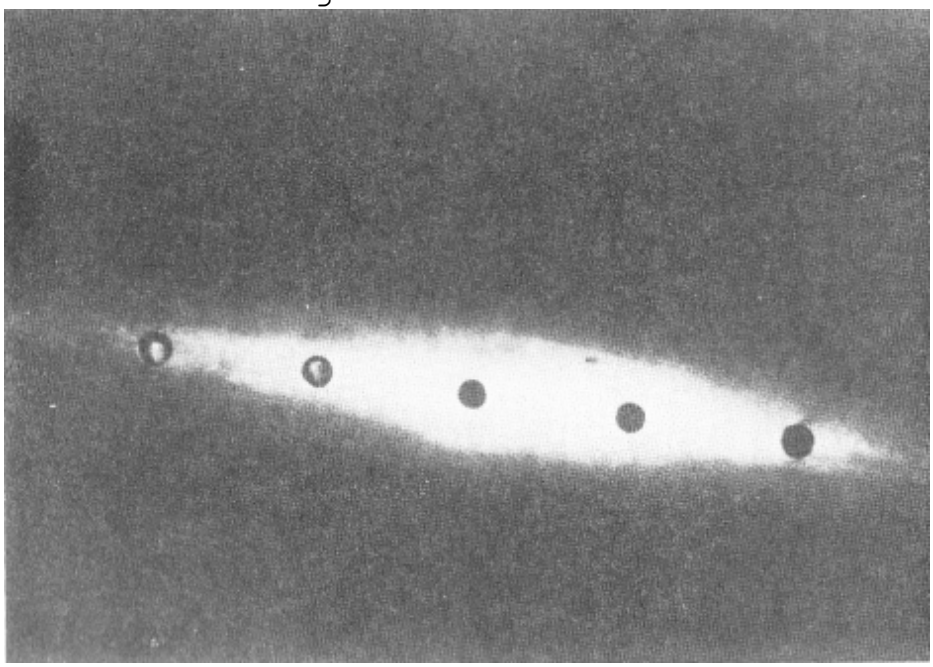
Voici la première des quatre photos prises par un pilote de vedette, avec un appareil Polaroid appartenant à Adamski, aux premières heures de la matinée du 25 avril 1955. La courbe du Hublot de la vedette est visible dans le coin supérieur gauche.



Hublots d’un petit vaisseau mère

Un Vénusien se trouve au premier hublot, Adamski au second.

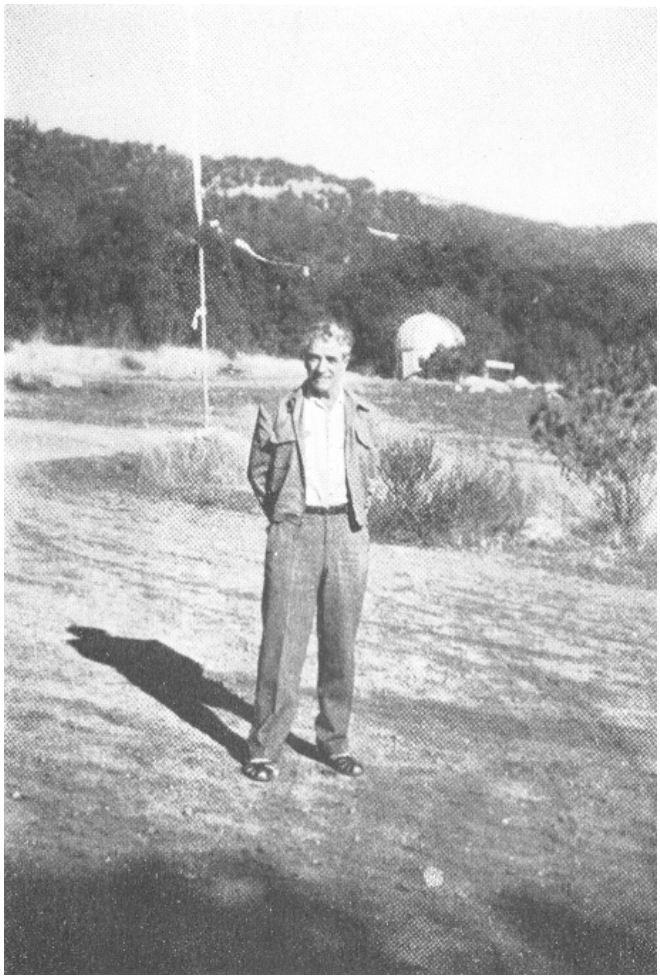
Vu sous un éclairage et à une distance différents



Comme Adamski l’explique dans le texte (Chapitre 15), l’intensité de la lumière ainsi que la distance de prise de vue changèrent d’une photo à l’autre dans cette série.

Dernière photo du vaisseau mère vénusien

Adamski ne sut jamais dans quel ordre les quatre photos furent prises par le pilote de vedette.



George Adamski

Un instantané (récent en 1956) pris chez lui, sur les pentes du Mont Palomar. À l'arrière-plan on peut voir l'observatoire abritant son télescope de 15 pouces.

N.d.Ê.: les légendes des seize illustrations sont celles de l'édition d'Inside the Space Ships parue en 1956 chez Arco publishers & Neville Spearman, London.

Achevé d'imprimer le 13 mai 1979
par la Société marseillaise d'impression et de Création
107, bd Jeanne-d'Arc MARSEILLE (Ve)
Numéro d'impression : 2
D.L. : 2ème trimestre 1979
Numéro d'Édition : 14

RESUME

« LE PREMIER HOMME DE L'ESPACE »

Tel est le pseudonyme qui caractérisa George ADAMSKI en son temps. Véritable phénomène sociologique, le premier « contacté officiel » connut une célébrité incroyable : son premier livre fut traduit dans la plupart des langues de la planète !

25 ans après la première parution de ses écrits, voici pour la première fois la traduction française de son second ouvrage. Un inédit savoureux qui, gageons-le, va encore provoquer bien des remous...

Dessin de couverture : Marie-Pierre JULIEN